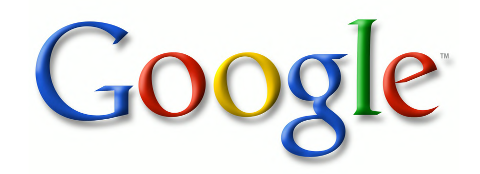


Journal de Marie Lenéru



Marie LENÉRU

à 37 ans

REUTLINGER

JOURNAL
DE
MARIE LENÉRU

AVEC UNE

PREFACE
DE
FRANÇOIS DE CUREL
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ET DEUX PORTRAITS DE L'AUTEUR

TOME II



"MÉMOIRES D'ÉCRIVAINS ET D'ARTISTES"

Éditions G. CRÈS et Cie

PARIS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE : HUIT EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE TEINTÉ VAN GELDER ZONEN, DONT SIX HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS 1 ET 2 ET DE 3 A 8, ET CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR VERGÉ PUR FIL LAFUMA, DONT QUINZE HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE 9 A 43 ET DE 44 A 58.

ANNÉE 1901

14 janvier.

L'homme parfait saurait employer systématiquement, par vertu, la somme d'énergie, de ruse, d'application que les criminels seuls emploient aujourd'hui. Même un simple fait divers, le plan et l'exécution d'un cambriolage émerveillent. Tant de goût à leurs intérêts, de génie de vivre, chez des hommes comme nous ! Tant de loisirs de penser à son propre avantage ! Les gens raffinés perdent le sérieux de l'égoïsme.

« Serviteur paresseux et toujours murmurant, rougis donc de ce qu'il y ait des hommes plus ardents à leur perte que tu ne l'es à te sauver et pour qui la vanité a plus d'attraits, que n'en a, pour toi, la vérité ! »

Il faut se créer des désirs artificiels, l'indifférence est naturelle comme la mort. Les orgueils de soli-

tude sont si pauvres! Je crois d'ailleurs artificiel le respect de la solitude pour la solitude. La solitude est oiseuse qui n'est pas une préparation.

Mais envoûter des intelligences et des sensibilités qui me vaudraient... Je n'ose rien dire de l'avenir que je prévois, il me faut une vie éloquente, brûler du fluide... Les hommes ne se doutent pas de ce qu'ils pourraient faire, s'il y avait moins d'attente et moins de sommeil dans leurs jours, moins de remplissage.

Plus un obstacle matériel, toutes les rapidités gagnées par la science et par la richesse. Pas une tare à l'indépendance. Voir un crime de lèse-moi dans toute fréquentation, homme ou pays, qui ne serait pas expressément voulue. L'énergie, le recueillement, la tension de la solitude, les transporter dans ses rapports avec de vrais semblables. Pas d'amour, peut-être, mais des amitiés rares, difficiles, exaltées, nerveuses ; vivre comme on revivrait en esprit de détachement, d'inquiétude et de revanche.

. .

Dimanche 3 février.

Une prise d'habit à l'Oratoire. On se serait cru chez des iconoclastes : plus nu qu'un temple, de la chaux et, aux rosaces, des verres dépolis. Pourtant,

pas la pauvreté, la simplicité d'une grande maison.. Les orphelines ont quêté dans du vermeil et les ornements sacerdotaux de toute splendeur.

Cérémonie à la Huysmans, une liturgie, une race, une héraldique abbatiale. L'Oratoire, à peine restauré pour les femmes, en est à l'heure d'élite des vocations de fondatrices, une aristocratie de secte. L'officiant, Jacques de Pitray, le petit-fils de la comtesse de Ségur, flanqué de deux franciscains, hauts, droits, élancés, moines, hommes du monde, qui ne baissent jamais les yeux et ne vous sourient jamais, a dit une messe lente de mouvement archaïque savamment reconstitué d'après Solesmes.

Ah! tout ce qu'on fait noblement, gravement, supérieurement...

Les femmes, noires et blanches, dans leurs stalles, derrière la grille claire qui sépare, mais ne voile pas, n'avaient rien de moins fier, de moins sacerdotal. Elles étaient raides, sous « ce grand maintien religieux » qui leur est prescrit. Ne pas se pencher ni à droite ni à gauche, « c'est notre mortification » disait la Mère de Sales-Chappuis.

La supérieure est à la grille, à genoux, elle attend la communion. La face est là, toute proche, minée de recueillement, le voile tombe paisible, continué du manteau, les poings sont gantés du surplis, militaire au port d'armes en présence d'un chef. Les

dévotes devraient bien étudier cette simplicité monastique.

7 février.

Nous nous imitons très mal. Nous n'avons ni l'intelligence, ni l'audace, ni la force de notre sincérité. Pourquoi ne cherchons-nous pas cela? Ce n'est pas seulement notre pensée écrite, imprimée, qui doit nous interpréter. Il faut penser avec notre voix, notre sourire, notre corps. Etre une belle œuvre de style des pieds à la tête. Une femme surtout devrait vouloir cela.

Ce que disait le Père Gratry, que ce ne sont pas les âmes qui refusent d'aimer, mais la plupart des humains de mériter l'amour. Nous sommes tous plus ou moins ridicules et assommants, paresseux, lâches et négligents. De toutes les vies que nous puissions vivre, nous choisissons l'exemplaire minima. Oh! je comprends toutes les « trahisons » sentimentales, ce n'est pas elles qui commencent!

Mercredi 13.

On dirait que nous avons *un tirant de solitude*, que notre âme déplace un vide, et qu'il lui faut une

poussée d'espace vierge, d'isolement, pour garder sa ligne de flottaison.

Et pas seulement nos âmes, nos corps aussi. Comment peut-on résister à la suppression du système cellulaire ? Sans aller aussi loin, quel supplice de marcher à un pas qui n'est pas le vôtre, comme tous les rythmes s'insurgent ! Les muettes contradictions physiologiques, quelle épuisante réfutation pour nos nerfs ! Je me représente l'amour comme une concordance exceptionnelle du mouvement, le miracle de l'étoile double.

Samedi 16.

J'ai fait un progrès. Je commence à soupçonner *l'art des suppressions*. Cela ne veut pas dire écarter le médiocre, mais aussi l'excellent. Il faut apprendre à s'exprimer avec ce qu'on ne dit pas. Il faut des silences en prose, comme en musique. Il est facile, avec notre expérience des mots, d'accueillir toute pensée, d'en faire œuvre d'art.

Mais on n'isole, donc on ne donne la forme, qu'avec le vide. Prenez garde de tout dire, de faire la vie trop éloquente. « Je meurs ! » ne vaudra jamais, en émotion, le dernier soupir.

Délivrer la littérature de sa loquacité. Et, chose paradoxale, ne serait-ce pas la forme dramatique qui

donne le contour le plus sec à la vie? L'auteur est supprimé, la description, le récit, tout ce qui n'est que forme grammaticale.

18.

Je ne peux plus lire : du procédé partout. On ne peut éviter les manies spirituelles. Oh, les anges, les lampes et les portes de Maeterlinck! Les miroirs, les vitres, les lustres, les cloches de Rodenbach! Les flèches, les heures, les désirs et choses « décochées » de d'Annunzio. Un roulement de métaphores — voilà de quoi nous vivons. Cela prend des naïvetés d'antithèses faciles, des enfantillages de jeux de mots... Et voilà ce qui nous emballe!

Un mot, une syllabe est la clef du ciel littéraire : *Comme*. On l'escamotera, mais son esprit veillera sur chaque renouvellement de phrase. Et, si un pape littéraire s'avisait de mitiger l'observance de ce « comme », tout péricliterait, il n'y aurait plus de style. Car la méthode en lettres est la même qu'en sciences : classer, trouver des rapports. C'est la même opération de l'esprit qui trouve les belles métaphores et les belles découvertes mathématiques.

« Car, dit Laplace, les découvertes consistent en des rapprochements d'idées susceptibles de se joindre et qui étaient isolées jusqu'alors. »

Lundi 25.

La pensée de la mort ne me quitte guère, mais elle ne m'en est pas plus douce. Jamais je n'ai désiré mourir. Je n'ai jamais eu les goûts faciles qui simplifient.

Ce qui manque à mes yeux me coûte plus que l'absence totale d'oreilles. S'il fallait choisir, je dirais : les yeux de plus en plus, et toujours je sacrifierais les oreilles à un de leurs progrès, à la remontée vers l'espace et la lumière.

Je ne vis que des progrès mesurés, attendus. Pas de place pour les désirs accessoires, le bonheur et le reste. Mais, à chaque progrès des yeux, il me semble devenir moins sourde.

1er mars.

« Mme de Montespan, dit Saint-Simon, fut belle comme le jour jusqu'à la fin » — 66 ans. La Grande Catherine fut aimée jusqu'à 67. L'impératrice d'Autriche devait avoir 60 ans, quand elle éblouissait Christomanos.

Concluez, misérables femmes, qui ne savez plus compter à partir de quarante ans.

« And man doth not yield himself to the angels nor to death utterly, save only through the weakness of his feeble will. »

12 avril.

Je découvre que, dans « un milieu intelligent », l'intelligence individuelle n'est pas plus fréquente qu'ailleurs, et cela gêne davantage, car ne pas parler supérieurement des choses supérieures est le plus ennuyeux des ridicules. Les banalités de la transcendance font adorer celles de la politesse.

Ah! ces mémoires de Mlle de Meysenbüg, comme cela fait aimer les spirituelles coquines! Comme cette « idéaliste » donne à l'idéal la séduction d'une vieille robe qu'elle aurait portée, et dont elle vous offrirait the wearing out! Mais il n'y a pas une phrase improvisée, qui ait eu lieu dans son malheureux cerveau de backfisch démocrate, dans l'espace de ces deux volumes qui lui amenèrent à Rome des pèlerinages d'enthousiastes...

Oh! l'enrageante banalité des « belles âmes »! Et cette demoiselle fut une amie de Nietzsche...

Et les femmes de haute culture, « les compagnes intellectuelles de leurs maris », celles qui prennent la vie comme une leçon, non, comme un cours en Sorbonne, une conférence avec notes! Qui à chacune de leurs petites affaires y vont de leur devoir de style, à chaque lecture de leur « jugement littéraire » : « Il faudrait une autre plume que la mienne ». Ah!

le printemps avec ses « bourgeons éclatants de sève » et la lumière qui « préside » et les descriptions où l'on voit « çà et là » et les « ciels fins » et la « pureté de ligne » des montagnes, car les clichés évoluent et il faut bien parler comme les maîtres de la littérature actuelle.

Les voyageurs ont gardé les traditions épistolaires des « correspondances » publiées avant les chemins de fer, et la découverte de l'étranger par tous nos hommes de lettres. Qu'ils fassent donc un journal s'ils tiennent à leurs impressions, je m'aperçois que c'est le seul moyen de rendre la correspondance à sa destination propre.

Dieu me préserve d'écrire à l'avenir une lettre « bien intéressante »! Les livres seuls devraient avoir la parole, parce qu'à eux seuls le plagiat est interdit. Des êtres vraiment marinés dans la pensée et la sentimentalité humaine n'ont pas besoin de ces transcendantes épistoles, contenant pour eux des choses aussi banales que « la pluie et le beau temps ».

Le télégramme et les épanchements à la marquise de Maugiron : l'idéal de la correspondance non phraseuse.

Comment y a-t-il des peintres de femmes? Ils finissent par s'encanailler comme Carolus Duran. Autant le portrait d'homme est une chose large, variée... La femme n'est possible que jusqu'au

maxillaire inférieur. Il faudrait la peindre nue, voilée de ses cheveux.

Pourquoi Carrière ne fait-il que nos têtes de mort?

8 mai.

Quelquefois j'écoute. C'est un répit extraordinaire. Des souvenirs m'arrivent de très loin, qui m'aident à reconnaître l'étrangère que je suis devenue.

Il me semble que les choses, les moindres petites extériorités, sont plus moi que moi-même, c'est en me recueillant que je me perds. Etourdis que vous êtes, n'essayez pas de « rentrer en vous-même ». En dedans, il n'y a rien. Je le sais pour y avoir été mise en pénitence à une heure où il n'y avait pas encore de souvenirs.

Et toujours ce sont les airs qui me rapatrient le mieux. A-t-on jamais remarqué que les airs sont au monde la seule chose humaine qui ne change pas...? Un vieil air nous arrive de plus loin que les paroles qui l'accompagnent ; et pourtant, la langue survit déjà à la race. Nous pouvons être sûrs que, quelque part au monde, s'entend le cri modulé du premier gosier qui chanta.

Apprendre : apprehendere, saisir au passage, s'accrocher, se cramponner.

Il faut vivre pour se venger de la morı.

« D'où il suit, en raisonnant comme nous le faisons, que la sagesse n'est pas la mesure, la sagesse étant inséparable de la Beauté ; car il n'y a pas moyen de le nier, jamais, ou dans bien peu d'exceptions, les actions mesurées dans le cours de la vie, ne nous paraissent plus belles que celles qui sont accomplies avec énergie et vitesse...

« Et lors même, mon cher, que les actions, plus belles par la mesure que par la force et la vitesse, seraient aussi nombreuses que les autres, on n'aurait pas pour cela le droit de dire que la sagesse consiste plutôt à agir avec mesure qu'avec force et rapidité... Ni qu'une vie mesurée soit plus sage qu'une vie sans mesure. » (Charmide)

Vannes, mardi.

Lire ne désénerve pas. Quelle que soit la valeur de notre curiosité, lire n'est pas cesser d'attendre. Lire, c'est la vie des autres, c'est le regard, c'est le repos. Il ne faudrait lire que pour se fustiger en lecture pieuse, pour rendre la somme exacte de ce qu'on a pris.

Mais lire comme moi, lire pour lire, *lire toujours*. Lire plus qu'on ne parle, lire plus qu'on ne bouge, lire plus qu'on ne voit ! Lire de 15 à 26 ans !

« Notre vie n'est que mouvement. »

Oh ! ce *motus animæ continuus*, dont parle Cicéron, ce doit être la vie intellectuelle.

Et puis le plein air, les pleines heures sous toutes les inclinaisons du soleil et de la lune... La vie domiciliée est anormale et monstrueuse. J'ai fait le vœu ce matin en sortant de la cathédrale, devant ces remparts et leur fossé, leurs mâchicoulis et leur Tour du Connétable, découpés en pleine matinée, intaillés en ciel dur, bruns, ligneux et frais comme les troncs en lisière d'une haute futaie, je me suis promis, je me suis juré de vivre au soleil à grande atmosphère, de vivre et mourir sous mon ombrelle mieux promenée, par le monde, qu'une épée de croisade.

L'ombrelle errante de l'impératrice d'Autriche.

Lorient, 1er juin.

J'ai revu Darcy, le héros de Pékin, et je me suis étonnée moi-même de la simplicité, hors les usages, avec laquelle, d'instinct, j'ai fait des avances et comme rendu hommage à ce jeune homme.

Oh ! je ne suis pas l'enthousiasme féminin, récompense mondaine de l'illustration masculine ! Une notoriété, que je ne partage pas, n'a aucune raison d'émouvoir le réalisme profond de mon ascétisme

Mais voilà!... si j'avais été souveraine, j'aurais su accueillir les héros.

Evidemment, mon esthétique m'a fait mouvoir. Si Darcy n'avait pas été si profondément simple que c'en était presque gênant, de cette mortelle simplicité des grands malades qui ne peut pas la grimace d'un sourire, si l'absolu épuisement des tardifs retours de Chine n'avait mis, sur ce visage, le calme des traumatisés et cette gravité comme frileuse d'une étourderie, eh bien, je l'aurais sans doute assez peu respecté. Mais, devant cet homme que la mort, en personne, est venue éprouver, j'ai compris l'égalité d'initiation de tous les courages, et qu'à un certain degré, toutes les valeurs sont adéquates.

Mort belle, seule efficace, vous seule raffinez la vie, tout est grossier près de qui sort de vos mains.

« Elle parle très bien, disait le docteur, elle suit la conversation. Je vous dis qu'elle nous fiche dedans et qu'elle n'est pas sourde. »

Eh bien, oui, je me le demande : est-ce que je ne me fiche pas dedans?

Ce que nous savons de l'inconscient dans le sommeil, la transe, la distraction, nous montre que la non-conscience n'est pas une suspension de la vie matérielle ou spirituelle. L'activité du corps est plus normale que jamais dans le sommeil, et le rêve, la transe hypnotique, la distraction même témoignent

d'une activité mentale supérieure à celle de l'état conscient. Alors, qu'est-ce que la conscience et la personnalité? Rien que la *cohésion* des deux vies. Dans le « retour à soi », cela est pris sur le fait.

Etre : sentir son corps et sa pensée le plus simultanément possible. Une rencontre électrique de l'âme et du corps, voilà pourquoi notre présent est si court, nos instants infinitésimaux, nous n'existons que par étincelles.

Donc nos atomes pensants et vivants peuvent être immortels, mais ne donnent pas à la conscience une garantie de survie.

Juin 1901. Brutul, mardi.

M'entêter à ne pas estimer, à ne compter pour rien, la jouissance négative d'une guérison, est-ce bien nécessaire? Mon horreur, ma défiance, mon insoumission au bonheur relatif « par comparaison » n'est-elle pas une exagération? Y a-t-il seulement autre chose? Un bonheur en soi? C'est une définition élémentaire que nous ne sentons que par contraste.

N'importe, avec ce système, un voyou qui mange est heureux. Il faut, pour se venger, un bonheur aussi éloigné des gens heureux que le malheur.

En ce monde nerveux, toute suprématie autoritaire, édifiante, sentimentale, éducatrice, bienfaisante, n'est que magnétisme. Nous ne sommes rien tant que nous n'agissons pas sur autrui, magiquement, par un charme, une sorcellerie. Ils le savent et nous méprisent, sans le connaître et sans le faire connaître.

Il y a deux castes : les hypnotiseurs et les hypnotisés. Les hommes ont du goût, ils ne pardonnent pas de n être pas séduits. Te créer supérieur est l'affaire de la nature, mais en persuader les autres ne regarde que toi. J'ai le goût religieux des attitudes. Une âme de premier ordre, qui en laisse une autre la côtoyer, plus grave, plus simple et plus hautaine, s'est humiliée irrémédiablement. Quoi que prétende la conscience intime, cette lénitive approbation personnelle, l'infériorité a existé et pas seulement dans la forme.

Quand avouerons-nous donc toute l'existence du signe? Nous ne sommes pas autre chose que ce que nous fûmes dans notre chair, à telle ou telle minute visible et dont le souvenir a jugé.

Il faut, ô Saint-Just, porter sa tête comme un Saint-Sacrement pour se venger d'avance de tous les paniers.

J'ai vingt-six ans, et je ne sais bien mépriser que moi-même. Chrétienne, va!

Dimanche 23 juin.

Moralité de mon footing au pas accéléré pour m'emballer un peu le moral. N. - B : vous devez toujours avoir la fièvre sous peine de mort. Résolution pratique : *Ne jamais penser* à ce à quoi je ne puis rien — santé, faute d'argent — pour me déshabituer de l'obstacle de la défaite, et surtout de la patience, de tout ce fatras d'attentes qui mène à l'innervation. Ne vouloir exister que sur le point où l'on peut agir, car la volonté se détruit dès que, pour allié, elle accepte le temps. De suite on lui laisse tout faire. Ne compter que sur soi, ne compter pas même sur le temps.

A méditer demain 3/4 d'heure pendant ma promenade du matin : « Pour obtenir la victoire sur les hommes et sur les choses, rien ne vaut la persévérance à s'exalter soi-même et à magnifier son propre rêve de beauté et de domination. » (Le Feu).

Je ne passe jamais devant un puits sans regarder soigneusement au fond. C'est une des plus belles sensations de la vie. Un recueillement si instantané, un autre monde si invisible et si près... On dirait brusquement un grand silence, impression toute morale de la profondeur.

Les trois calamités humaines : bêtise, laideur et lenteur.

Se faire un bonheur avec ce qui reste... s'amuser à ramasser ses morceaux! Des aveugles ont sculpté, des sourds conférencié, des hommes sans bras ont peint avec leurs pieds (musée de Dijon). Mme Galleron de Calonne, l'amie de Carmen Sylva, a fait des vers au soleil et à son mari, qu'elle ne voyait pas. Cela me choque. Ces acrobaties de la douleur me rappellent l'employé des pompes funèbres : comme il savait son métier, il put lui-même s'enterrer!

La musique est aujourd'hui ce qui a le mieux racheté les femmes. Une musicienne prend aux rythmes dont elle s'électrise un autre mouvement psychique, une autre manière de battre sa vie, et la pulsation des maîtres, en venant frapper ses veines, éduque presque gymnastiquement son amorphisme de corps et d'âme.

5 juillet.

La vie est assez miraculeuse pour être toujours suffisante, et si nous n'étions pas des êtres limités, *forcés de choisir*, nous ne consentirions probablement jamais à l'ennui.

Mais, ne pouvant tout vivre, des jours faibles deviennent insupportables, parce qu'ils sont de la vie forte, perdue, volée. Il y a dans l'ennui une comparaison, un désir insatisfait tout autant qu'une satiété.

L'ennui, c'est l'état de grâce du scepticisme.

Je ne choisis absolument pas mes lectures. Il n'y a jamais qu'un livre que je puisse lire à un moment donné, et celui-là décide de l'autre. Ne lisez pas si vous avez besoin de « programmes » et de « méthodes » et si vous ne comprenez pas à quel point lecture oblige.

On dira de Loti ce qu'on voudra, mais quand je ne peux plus supporter une phrase de littérature, je le lis encore.

Il n'y a que la vie physique : avoir remué sous tous les ciels. Au fond, dans la forme même des plus intellectuelles élucubrations, il n'y a que son apothéose.

Contemplation, action? Il n'y a pas d'essentielle différence. Il faut seulement savoir si on veut la vie au premier ou au second degré.

Qu'est-ce que j'inventerai pour me consoler de la marine? « Rentrer à bord » le canot du soir, habiter les Océans, dormir sur rade... Avez-vous jamais regardé l'horizon comme un lieu où l'on « rentre »? Nostalgie prédominante cette fois-ci en lisant Loti, ce retour au large, ce frisson d'échappée, d'isolement sauf en regagnant son mouillage...

Samedi 20.

J'ai beau être un peu comme Mme de Sévigné « toujours de l'avis du dernier qui a parlé », je crois

que je n'estimerai pas beaucoup Schopenhauer. Le poème byronien du pessimisme est bien allemand pour ma latinité. Schopenhauer est un philosophe de lettres, et les philosophes de sciences à la Herbert Spencer m'ont habituée à plus de rigueur. Il est aussi très faible d'exposition, très drôlement bavard et il vous assassine de comparaisons. Moi, elles ne m'amusent pas et, plus elles abondent, plus leur nullité probative me gêne. Trop affirmatif aussi le monsieur, il va me précipiter sur Hegel et Fichte.

Si un système de talent pouvait sortir d'une philosophie de femme, je me le représenterais exposé de cette manière.

Saint-Just... La révolution m'ennuie après Thermidor. L'éloquence des Girondins ? Mais prenez un rapport de Saint-Just, Vergniaud est un phraseur, un poncif à côté de ça.

Une seule chose me gêne : son étonnante et presque lyrique affection pour Robespierre. Virtuosité d'ambitieux ? Ce trop jeune dictateur choisissait-il un régent à sa minorité ? Il y a des jours où je me sens passablement curieuse des « états intérieurs » de ce « fanatique ».

Certaines nuances affectueuses appartiennent presque plus à nos habitudes de politesse qu'à noc usages sentimentaux, et sur une échelle bien plus importante qu'on ne croirait.

1901, Trez-Hir, 25 juillet.

On a cru perdue la caisse de mes cahiers, tout mon journal depuis dix ans, mon premier travail presque achevé, des projets, des notes et tout ce que je copiais, quand je croyais à la copie. Enfin, dix ans d'existence, goutte à goutte, mes dix années terribles, à l'originalité desquelles la Providence s'est tant appliquée, goutte à goutte conservées d'une manière telle que je comptais là-dessus, sur ce pis aller de testament, pour mourir avec un peu moins de rage.

Maman n'en a pas dormi, moi j'ai constaté qu'il ne pouvait rien m'arriver de pire, qu'une grande maladie m'aurait moins volée, moins démolie... Alors il faut que je sois un monstre, puisque j'ai encore eu affaire à ce minimum d'émotion qui m'échoit toujours. Mes orientations intérieures ont des possibilités de volte-face! J'ai une facilité de *quid mihi* là où je ne peux plus rien! L'instinct de conservation est trop habile chez moi, il a trop joué. Et puis, j'ai l'imagination philosophique, un raisonnement, une moralité m'habille des pieds à la tête comme une sensation.

Mais quel bonheur d'avoir retrouvé ma caisse. Elle ne voyagera plus que recommandée sur tous ses clous.

Après neuf mois, revenir ici fébrile d'émotion à

la mise en présence des points de repère si soigneusement relevés, épiés : l'entrée du goulet, la côte d'en face, les Tas-de-Pois, le raz de Sein. De combien est-ce que j'y vois mieux? Y en a-t-il pour un an d'existence, pour un an de jeunesse? Et dans les glaces, mes yeux ont-ils embelli, la taille, la transparence, la couleur, l'expression? Assez gagné pour un an? Aurai-je le temps d'être jolie?... Je me voudrais jusqu'à soixante ans, je me voudrais jusqu'à la mort, pour réparer, pour compenser.

Vendredi 9 août.

Un silence. Je n'ai pas travaillé depuis trois mois. Mais les yeux me guérissent, et j'appartiens corps et âme à cette guérison. Guérie, je serais tellement une autre... Oh! les yeux! Qu'on puisse quelque part être aveugle au monde...

Je reconnais la vie, celle de mon enfance. Je me retrouve où je me suis laissée :

« Quand je me résignais déjà,
la croyant morte,
C'est mon âme d'enfant
qui ressuscite en moi. »

Oui, c'est bien cela : pas seulement les choses,

mais cette atmosphère entre elle et nous qui est le *goût* de la vie. Je reconnais cet indéfinissable qui ne peut être que moi et qui revient de si loin! Guérir lentement, guérir tard est une chose effrayante. C'est maintenant que je ne supporte plus rien : « Ils ne voient rien qui marque assez pour mesurer le temps qu'ils ont vécu, et néanmoins, comme ceux qui se réveillent, ils sentent qu'ils ont dormi longtemps. »

Si j'étais de ceux qui demandent des pourquoi à la vie...

Tant d'âme et de fluide me sont rendus par les yeux qu'il me semble à moi seule pouvoir me charger des oreilles. Et puis qu'importe? Des yeux parfaits, des yeux qui vengent de plus en plus, ce que je les ai revus aujourd'hui ne suffiront pas à finir la vie, des yeux qui me valent enfin, de beaux yeux méchants pour bien dire : non.

Hier, un soir comme je n'en connaissais pas, le jour déjà très baissé, une *translucidité*, une qualité d'atmosphère, un soir comme un matin.

Avant-hier, un gris si pur, si égal, un tel équilibre de ciel, de côtes et d'eau, une telle absolue sérénité grise qu'on aurait dit une autre planète où serait ainsi le bleu de la terre, où le radieux serait en gris.

Un certain degré de complaisance et de serviabilité tient du commérage...

Toi, toute ta vie, tu me feras le plaisir d'être une

agitée, ce qui ne prohibe nullement le profond recueillement de l'attitude et des apparences de la vie.

Ne pas se laisser prendre au dédain commode de l'inaccessible, à la paresse qui n'essaie pas de toutes les velléités, à la béate incurie du parcage social.

Il n'y a pas une possibilité dont je ne ressente en moi la certitude. Comme Bussy d'Amboise, je n'ai jamais lu d'une action dont je ne me sois sentie capable.

Jeudi 15 août.

Je me rappelle qu'au Villars de Lans, le 15 août 1891, à l'époque où je priais sans livre et sans écart toute une grand'messe durant, je me rappelle m'être ajournée de 15 août en 15 août, et je prévoyais : enfin dans dix ans...

Eh bien, mon Dieu, je recommence : dans dix ans je serai encore jeune, en somme, et d'ailleurs j'aurai si peu aimé la jeunesse !

Je ne l'aime même plus chez les autres, cet âge ingrat moral, cette enfance qui dure trop.

J'ai placé ma vie de 30 à 50 ans. Mais ces vingt ans, il me les faut. Moyennant quoi j'accepte le passé et je l'aime de m'avoir faite ce que je suis : exceptionnelle.

J'emploie ce mot au sens exact, sans aucune idée de supériorité.

21 Août.

Encore à faire des yeux.

Cet hiver, la lecture aux lèvres, une publication.

Sortir avec les Oratoriennes pour décider de ma vie au point de vue charité.

Me situer. Je ne veux que Paris. Et recevoir dès que les lèvres parleront.

Je le vois à la vie des autres, je ne puis compter que sur moi, fût-ce pour m'entourer.

Remettre l'Italie tant que je serai anxieuse « sans état et comme sans être ».

25 août.

Ils se croient nerveux, parce qu'ils s'impatientent, parce qu'ils s'agitent et deviennent insupportables pour un retard, une corvée de la vie matérielle, parce qu'ils sont démontés, malades pour une incertitude, un objet perdu. Nerveux, puisqu'il le faut, mais de quels nerfs !

C'est l'affinement des nôtres qui nous rend impossibles des nervosités si grossières. Que de choses laissent calmes les nerveux ! Quand nos dents grincent mille fois par jour, quelle imperturbabilité ! Pour dire comme Baudelaire, quelle imperméabilité !

Une réaction naturelle me rend, au contraire, plus aimable envers une corvée, caisses, rangements. Je suis très convaincue de la superfluité luxueuse de ces « nécessités de l'ordre pratique », de la gratuité amusante de notre fantaisie d'exister.

Je ne puis m'empêcher d'avoir pitié de la vie et toujours, à toute seconde, je suis avec elle en émotion esthétique, et c'est pour les grossiers, qui font du tapage, que je réserve tous mes nerfs.

Or, je n'en suis pas là du tout par philosophie, je suis née ainsi, et demeure persuadée que tous les êtres gais « doués d'un heureux caractère », si dépourvus de tout alliage d'imbécillité, sont parfaitement des esthétiques sans le savoir, vivant sous un charme encore très méconnu.

28 août.

Chez nous, quelle maladresse à exister, quelle inaptitude à tout un monde de voluptés immédiates et passagères. Les bêtes, au contraire, sont admirables, un incroyable aguet de leur bien-être. L'ingéniosité d'un poulailler, par exemple, à tirer parti d'un rayon de soleil, ou celle d'un caniche à capter les traînes sur lesquelles on peut bien dormir. Quels épicuriens adroits et presque réfléchis!

2 septembre.

Je suis nerveuse et tourmentée sans une minute de répit. N'avoir encore rien fait pour moi! Je ne jouis de rien, ni ne désire aucune joie. Je n'éprouverai aucun bien-être extérieur, tant que je n'aurai pas vidé ces questions intimes.

Faire quelque chose qui me vaille. Et je le fais quand je travaille, mais je remets toujours les achèvements, l'acceptation finale.

Je ne veux plus lire de ma vie. Je me suicide de lectures.

Au bout de la plage la falaise forme une arche étroite. D'en haut, du chemin des douaniers, c'était étrange de voir la mer passer, gros chat blanc par sa chatière.

7 septembre.

Certes je n'aurai pas l'incrédulité apostolique. Ce qu'ils comprennent! C'est toujours l'argument facile, de nature plus basse, qui les émeut et qui les gêne.

Un effort physique, intellectuel, moral, quel est l'homme, la femme surtout, capable de les fournir, qui désire même les fournir?

Je peux à peine me faire croire en disant que les

sciences occultes m'intéressent moins que les autres. Aucune méfiance obtuse à leur égard! Mais les « phénomènes occultes » d'ailleurs assez monotones, ne m'amusent pas plus que les chimiques. Ils m'étonnent même moins, car j'aurais pu les imaginer.

Un fait est bien peu de chose par rapport à nous, aussi extraordinaire que vous le vouliez. C'est le commentaire, l'effort humain pour le saisir, l'hypothèse, la méthode, qui lui donne vraiment du prolongement et qui nous intéresse.

Eh bien! les sciences occultes n'ont pas eu leur homme de génie, elles n'ont pas plus accru l'effort que le rêve humain. Elles ont moins enrichi notre imagination qu'un pas de l'astronomie ou de la géologie. Elles n'ont rien découvert.

Je suis à des lieues de l'anti-mysticisme, je serais même ennuyée qu'il n'y eût rien d'inconnaissable, mais ma conception du mystère est bien trop haute et générale pour que je me croie plus proche de lui à un moment donné qu'à un autre. Le mystère est partout et non pas ici et là. La science ne part pas d'ailleurs pour aller « s'y heurter ». Elle sait depuis longtemps ce qu'elle ne comprendra jamais, elle est même seule à le savoir. Vous ne pouvez pas changer au mystère la place qu'elle lui a assignée, vous ne pouvez même pas lui fournir un nouveau postulat. La science, agenouillée devant le mystère, sous les espèces sa-

cramentelles de ses « idées dernières » y communiant chaque jour, n'a aucune raison de s'émouvoir pour le saluer ici où là. Pas plus que saint Louis n'en trouvait à quitter le Saint-Sacrement pour l'annonce dans la rue d'un passage de Jésus-Christ.

A M. B. Moi, tant pis ! j'ai besoin qu'on m'estime, pour ne pas dire plus, car je mets aussi dans mes préférences un sentiment très voisin de l'admiration. Je n'aime que ce qui est supérieur, pour me rendre j'ai besoin d'être séduite...

20 septembre.

Je suis amortie. Parfois j'ai peur de guérir, épouvantée du travail de la réparation.

Je n'ai plus rien à dire.

Pour des aperçus nouveaux dans ma psychologie, pour repêcher ce Journal en train de tomber il faudrait guérir.

Je passe la main, avis à ceux qui ont gagné à la loterie de la Ste-Guillotine...

Encore s'il n'y avait pas la musique ! Je ne pardonne pas la musique. Ce qu'il m'en est resté ! J'en suis poursuivie. Tout un jour les rhapsodies hongroises de Liszt, les sonates de Beethoven. Je n'en étais pas hélas ! à jouer encore les symphonies. Le Largo de la Schiller Marsch que j'aimais tant petite fille.

Des demi-phrases, à peine une mesure de l'orchestre. Ces souffles de tout le Roi d'Ys.

Et les souvenirs d'enfance, les déchiffrages à quatre mains de Mendelsohn, le Retour au Pays, les Grottes de Fingal, Athalie ! Du Trez-Hir à Brest l'emballement de Ruy Blas ne m'a pas lâchée...

Puis c'est tante Alice, pendant que nous, les petites filles, nous nous tirions comme nous pouvions du whist de tonton Albert. Je suis grondée comme inférieure à la situation parce que je l'écoute qui commence en murmures : « Guide au bord de ta nacelle, ô fille du pêcheur... » de son contralto simple et chaud comme une voix de peuple et maman, toujours en murmures avec son bel organe savant, prend la tierce et continue.

Et cet Ave Maria de Schubert que je m'arrangeais pour piano, comme les échos d'Allemagne d'ailleurs. Et maman qui s'était tant fait prier, un jour qu'elle m'essayait une robe, pour m'indiquer vaguement, sans paroles, avec des arrêts continuels et ma peur qu'elle ne finisse pas, le célèbre Adieu que j'étais ennuyée de ne pas connaître, je ne l'ai entendu qu'une autre fois, joué si nerveusement, si ridiculement par ma chère M. L.

Et rien, rien de Wagner, sauf une marche de Lohengrin.

Maman en chantait déjà pourtant. C'est peut-être

une de ces choses sans nom qui me reviennent comme si on les jouait à côté de moi. Qu'est-ce qui les amène?

30 septembre.

C'est au réveil de la syncope qu'on sait seulement ce qui vous est arrivé, qu'on a l'émotion de la mort approchée. Comment faisons-nous du mot résurrection un synonyme de joie? Quel poids de mélancolie il faudrait soulever... Le découragement d'avoir trop à réparer.

Vizac, 8 octobre.

A maman (trop paresseuse pour écrire ici je n'ai que des lettres pour me jalonner). C'est effrayant ce qu'il en coûte pour mourir. Cela fait pardonner bien des choses à Schopenhauer, lequel prétend que la vie est une affaire qui ne couvre pas ses frais.

Je ne la crois, en effet, solvable que pour peu de gens, ceux qui ont de quoi prendre la dette à leur nom.

14 octobre.

Ici, dans les terres, cela assombrit de n'avoir plus *qu'un ciel*. C'est comme des jalousies fermées sur l'autre ciel horizontal doublant la force de chaque jour.

15 octobre.

A mesure que je me suis rendue, cela me frappe de me trouver encore jeune. L'humanité me revient un peu, je commence à regretter le bonheur ; je le voudrais toujours distingué par tout le reste, mais enfin je l'aimerais.

Je lis avec délectation les lettres du P. Didon à sa fille très unique. Bien dominicaines, bien naïvement oratoires, mais peu d'humilité et cela change. Une belle audace de prédilection, une confiance admirable de paternité despotique, une superbe exigence d'apôtre servi par Magdeleine! Et des mots qui attendrissent, des mots qui réfugient leur humanité dans la robe du Christ et le manteau noir dominicain. « Je vous bénis avec une tendresse infinie et je vous envoie mon affection profonde sur l'aile de cette brise, qui entre par ma fenêtre et qui vient des hauteurs immaculées du glacier. »

Elle ne me déplaît pas, à moi, cette aventure passionnée à travers les deux bures blanches d'un ordre expiatoire. Comprenez-vous les regards de ces religieux, épris de leur beauté divine, de ces deux êtres qui ne se touchent pas? « Je vous ai réservée à Dieu auquel seul, entendez-vous, vous devez appartenir, et le chef-d'œuvre se fera. »

Oh ! ces conseils ! L'aplomb de ces truismes ! La lumière qu'ils allument, leur opportunité, rappellent ces ordres des chefs civils, à ceux qui combattent sur les lieux. Ce « Tenez le plus longtemps possible, évitez les pertes d'hommes et ne vous rendez qu'au dernier moment ». Quand abandonnerons-nous cette prétention d'être plus compétents dans les affaires des autres qu'ils ne le sont eux-mêmes ?

Le conseil est un admirable stratagème pour obliger un autre à s'occuper volontiers de ce qui ne l'intéresse pas, dans tous les sens du mot.

20 septembre.

J'ai vu des vaches, huit ou dix vaches immobiles, qui attendaient à une barrière. Derrière elles, sur le champ en plateau, il tombait un grand nuage roux crevant de soleil. Pour la première fois j'ai compris la magnificence des vaches. Les temporaux des oreilles, le diadème isiaque de ces cornes débordées de gloires, c'était superbe, étrange, impressionnant, c'était la vache de l'Inde, la vache dieu.

Brest, Toussaint.

Rencontré ce matin le cortège allant au cimetière de Kerfautras — service des marins morts en mer. Des

fleurs magnifiques, celles des Russes, un bouquet de millionnaire. Je n'entendais pas la marche funèbre de Chopin, mais elle les obligeait à marcher si lentement que c'était vraiment très beau, et cette présence des uniformes russes, qu'on s'habitue à voir dans toutes les occasions de démonstrations fraternelles, élargissait par le monde l'idée un peu étroite, un peu familière pour nous, des traditions maritimes.

Oh ! oui, je suis fille de marins, je le suis de toutes mes fibres, de toutes mes cellules, et je rends grâce au Destin de m'avoir fait sortir, moi si dégoûtée, qui éprouve le besoin de tout comparer, de tout préférer, de m'avoir tirée d'une caste que je ne veuille pas renier.

Le marin a la grâce de l'athlète, l'intelligence d'un voyageur, la distinction que donne la solitude et le « silence des espaces » et aussi l'aventure dangereuse ; je pense moins aux officiers, mais j'ai l'amour de *mes hommes*.

Quand je croise ces jolies figures sérieuses, parce qu'ils sont si simples, que je les sais adorables de bravoure et d'enfantillage, j'ai envie de leur serrer la main, de leur taper sur l'épaule comme ferait un vieux chef, j'ai envie de les décorer !..

Je ne pourrais plus trouver dans la marine un milieu pour moi, mais si je me mariais, ce serait un très grand regret nostalgique de ne pouvoir épouser un marin.

Faute de rois, comme Madame, j'aimerais dans ma famille ne trouver que des navarques.

Dans le salon de ma grand'tante où j'écris ceci, il y a de grandes peintures, les portraits d'un amiral, d'un commissaire général, et de deux capitaines de vaisseau.

Je ne peux jamais penser sans révolte à l'amiralissime qu'eût été mon père. J'ai suivi avec passion la carrière de l'amiral F., tous deux valaient le même avenir.

1901. 22 novembre.

Il m'arrive de commencer par n'aimer pas ce que je dois aimer beaucoup, car, avec Schopenhauer, j'en suis là. J'ai la seule vraie indépendance, je choisis mes soumissions. Il est vrai que je ne me soucie guère d'élire une doctrine, mais d'apprécier un homme. Or celui-ci est intelligent, il ne cherche pas à *tirer modestie* de sa philosophie. Il sait dire avec beaucoup d'allure, une belle ampleur d'expression : Kant et moi. Il nous importe si peu qu'Arthur Schopenhauer ait eu d'humbles sentiments de soi-même, selon l'Imitation ! Il a le bon goût de comprendre que cela est indifférent à la métaphysique, et moi elle me plaît cette conscience de soi ajoutée au mérite. C'est étonnant comme j'ai peu besoin de l'humilité d'autrui !

Les avantages inconscients — si vraiment cela existe — m'irritent et me choquent comme des choses mal portées : une opale au cou d'une oie blanche. Le privilège est une chose de fatalité, mais savoir l'évaluer, en jouir et en jouer, c'est beaucoup plus nôtre.

Schopenhauer est capable d'accuser Aristote et Gœthe de lourdeur et d'incompétence. Quel connaisseur découvrira le fatras et les platitudes qui font le plus abondant de Shakespeare, par exemple ?

1er décembre.

Si averti qu'on soit, au fond on proteste. On n'imagine pas l'isolement de l'humanité dans le monde, seule avec les brutes et les végétaux. Le *natura non facit saltus* réclame le soliloque éternel du seul être parlant...

Lundi 9.

J'avais toujours prévu que les moments noirs arriveraient à cet âge-là. Ce n'est pas en avant que les calamités sont les plus effrayantes. C'est par derrière qu'est leur véritable action, c'est dans le passé définitif qu'elles pèsent et qu'elles épouvantent. J'ai le frisson de ces douze ans que j'ai derrière moi, « ce long

espace d'une vie mortelle ». C'est l'enfoncement dans un souterrain. En partant l'on a encore, derrière soi, le jour de l'entrée.

Jeudi 19.

Elles étudient l'histoire de l'art. Elles lisent, puis elles vont au Louvre régulièrement tous les huit jours. Evidemment j'ai tort, mais cela me refroidit, me gèle à mort. Oh ! les milieux intelligents, toutes ces femmes, ces hommes aussi « qui s'intéressent à tout », connaissant les livres, les tableaux, la musique, s'arrangent et font partout de bonnes affaires intellectuelles en bourgeois avisés et prévoyants... Ces gens qui apprennent toutes les langues, font tous les voyages et resteront si évidemment toujours des médiocres ! Ah ! ce ne sont pas les choses intelligentes qui font les gens intelligents !

Incapables d'une variante aux idées qu'ils apprennent, aux jugements qu'ils assimilent, et je ne pense pas à des nullités, mais à la moyenne des gens « très intelligents et très cultivés ».

A Mme D... D'ailleurs si cela ne va pas tout seul, je m'abstiendrai plutôt, n'ayant aucune raison de me lancer dans les affaires désagréables, et tenant bien moins à être imprimée, qu'à la façon dont je le serai.

Ce qui me regarde c'est d'achever, après on se

débrouillera ; moi je passerai à autre chose. J'ai débuté par un roman, parce que c'était commode pour réunir toutes mes notes, mais je ne serai jamais une romancière, n'éprouvant pas le besoin de chercher, hors de là vie, ne fût-ce qu'une trame et des noms. C'est se croire bien des loisirs, quand tant de vraies choses attendent notre curiosité. Je me mets à un travail sur un révolutionnaire que je trouve trop peu connu, le plus jeune; à mon avis le premier acteur de la Révolution, Saint-Just, l'ami de Robespierre... Nous nous débarrassons de tant de curiosités morales avec ce mot facile : Un fanatique !

Vendredi 20.

Réussir n'est rien, c'est un accident. Mais ne pas douter de soi est bien autre chose : c'est un caractère.

Je ne sais par quelle routine, quelle discrétion de petites gens, quelle superstition de sort à conjurer par la prévision de l'échec, ils attachent une valeur au scepticisme préalable !

La défiance de soi n'a de valeur ni au ciel, ni sur la terre. Les prétentions, au contraire, ont une valeur en soi. Elles sont une force avant et après l'échec. J'emploie ma plus vertueuse résistance à me claquemurer aux sages conseils, à ne pas m'autoriser une appréhension : dans quel but à la fin ? Gloriole

d'almanach infaillible devant l'insuccès toujours plus probable : Je vous l'avais bien dit!

En vérité, le remède est plus honteux que le mal. Qu'est-ce que vous pensez donc souffrir pour attacher une telle importance à votre anesthésie? Quel soin de son cher amour-propre, qui, sans doute, ne survivrait pas à une déception!

ANNÉE 1902

Jeudi 13 mars.

Profondément, jamais, je ne pourrai savoir si je suis au comble du découragement ou de l'énergie, de l'hyperesthésie ou de l'impassibilité. Il me semble avoir atteint un degré suprême — indifférence ou détresse ? — éloignement ou profondeur ? je n'en sais rien, mais définitif, dont je ne m'écarterai plus jamais ; car il ferme tout, même pour mourir, car il est final.

Je ne saurais plus ni prendre, ni donner le bonheur.

A cela près, je suis « charmante et si gaie ! » disent-ils. Eh bien oui, je suis gaie, puisque j'ai de l'esprit. On rit quand on a de l'esprit, comme on salue les balles quand on a des nerfs. Cela ne veut pas dire qu'on ait peur, ni... Et l'on n'a aucun besoin de m'en admirer, car je vous prie de croire que je ne me tiens

pas obligée à des frais de politesse envers les circonstances. Si je ris, soyez tranquille, je n'en fais pas l'effort!

A Mme D., 8 avril.

Pour continuer dans le roman, la foi me manque et le goût. J'ai pris le dédain de trop de choses. Tandis que j'ai l'attrait des vies exceptionnelles dans le beau, dans le mal, dans l'horrible et Saint-Just est superbe ; nullement canonisable, malgré son nom d'archange, mais je vous assure que cette force et cette rigidité peuvent être d'excellente fréquentation.

A Andrée. Je ne fais rien, je ne vois rien et ne veux rien voir. Je suis en pénitence jusqu'au succès. J'estime peut-être ma rançon trop chère, peu importe, puisque c'est moi qui paie.

21 avril.

« Je méprise la poussière qui me compose et qui vous parle, on pourra la persécuter et la faire mourir cette poussière, mais je défie qu'on m'arrache cette vie indépendante que je me suis donnée dans les siècles et dans les cieux.

« Je fus à moi seule votre comité de rêve et de dédain. »

31 mai.

La Justice intérieure, la grande réparation de Maeterlinck, a seulement tort de se vouloir doctrine, c'est à dire propagée.

Lui, peut tout souffrir, la supériorité seule console et les disciples qu'il se cherche ne peuvent que lui répondre : « Et moi aussi, si j'étais Alexandre ».

Mais la sagesse le gâte, il en revient trop à l'ancien « contentement ». Sur le passé, il a des stratagèmes, des hypocrisies, des résignations. Que de peine il se donne pour être heureux ! Lui, si spirituel, est-ce qu'il croit moins s'agiter que ces ambitieux qu'il désapprouve ? C'est peut-être un homme au-dessus de son bonheur et qui cherche des excuses à sa satisfaction.

Non, non, je ne veux pas plus me résigner au passé qu'au présent. Je « n'envie le passé de personne », mais je m'envie dans tel ou tel passé, celui de Saint-Just ou de Marie-Antoinette, par exemple. A 27 ans, j'aurais bien acheté de Thermidor, la Convention, le Comité de salut public et les missions.

Et quand on fut à Schoenbrün Madame l'Archiduchesse, et Madame la Dauphine à Trianon, et même aux Tuileries et même au Logographe la reine de France, on peut mourir au nez de la plus privilégiée des tricoteuses !

Mirabeau disait : « J'aime à croire qu'elle ne voudrait pas de la vie sans sa couronne ? » Pourquoi me voudriez-vous d'aspirations plus modérées ? C'est alors qu'il y aurait une différence, et gravement morale, entre une archiduchesse d'Autriche et moi.

3 juin.

Robert de la Sizeranne, que j'aime tant, est-il bien dans le vrai, dans son article sur les portraits de femmes, en sacrifiant si rationnellement la ressemblance à la vie ? Cela ne tournerait-il pas à une convention d'école ? Même à l'art, n'importe-t-il pas moins de faire un tableau « vivant » que de voir la réalité, et de la rendre, elle, et *pas une autre*.

Vous voulez faire un chêne ressemblant, une lumière ressemblante, et pourquoi pas aussi cette femme ? Vous dites qu'il y a les photographes. C'est, en effet, la seule beauté de la photographie de restituer quelquefois — pas toujours — tout le caractère d'un visage, et l'on s'écrie alors : Que c'est vivant !

La matière employée, il est vrai, n'est pas belle, et je préfère le beau pastel ressemblant. Je n'ai pas besoin d'avoir vu Mlle Fel pour être assurée que son portrait lui ressemble.

N'ayant ni la musique, ni l'amour, ni les sports,

j'en arrive quelquefois à l'aiguille. Quand je suis noire d'imprimerie, je la savoure presque. Oh ! ce n'est pas qu'elle me fasse penser ! mais, au moins, je ne mets les pensées de personne à ma place.

Mme V... a le compliment d'une violence : Vous êtes mieux que personne.

Trez-Hir, 7 Août 1902.

Je m'empare d'instinct, fût-ce pendant une heure d'impondérable coquetterie, de tout ce qui vaut, de tout ce qui dépasse. D'un pays ou d'un homme, je prends ce qui me revient, ce qu'il y a de mieux. Mais je ne pourrais pas être jalouse.

Quand elles me parlent jalousie, je dis que je ne comprends pas, qu'il ne s'agit pas d'être sûre des autres, mais de soi. Qu'il faut être capable d'inspirer un sentiment tellement unique, qu'il ne puisse jamais se doubler. C'est en moi que je chercherais mes sujets d'inquiétude, sinon qu'importent les rivales inférieures ? Quel souvenir peuvent-elles laisser auprès du vôtre ? Je me soucierais peu d'être l'unique amour, mais le plus bel amour. Soyez irremplaçable et laissez-vous remplacer.

Quand j'arrive ici, au bord de cette grande plage de sable, de cette grande plage de ciel et de cette grande plage d'eau, j'ai toujours un saisissement de...

propreté, de netteté luxueuse, comme la neige seule en donne aussi l'impression.

A Mme D... 11 août.

Mais est-ce notre faute si l'on ne peut se développer qu'au bénéfice de l'analyse? Si chaque fois que nous voulons une perfection il faut d'abord avoir affaire au sens critique? Et puisque toute notre vie nous devons être les défenseurs de l'intelligence, nous aurions le droit qu'on nous montre du côté adversaire les efforts et les progrès fournis par la plus grande conscience.

Je me rappelle que Mme D... me disait : Pour le moment, mon enthousiasme est en disponibilité.

Certainement une maladie organique eût mieux valu. Peut-être qu'elle m'aurait abîmée davantage, mais en laissant la vie intacte autour de moi.

A quoi bon en parler? Je ne m'en intéresserai pas plus à moi-même, mais passionnément je veux sauver la femme. Je veux souhaiter plus que je ne désire, il n'y a de bon que la fièvre.

1er septembre.

Pour moi-même je suis une absente, je me souviens de moi avec effort. Je m'aperçois maintenant que ce

qui nous tient à la vie, nous fait habiter notre corps, nous équilibre dans l'espace et dans le temps, nous fait respirer notre conscience dans les choses présentes, ce sont les sensations de luxe. C'est-à-dire que les sens pour la conversation, comme les définit Malebranche, sont insuffisants. C'est la vision de luxe, la vue large et profonde qui nous installe dans la vie, dans nous-mêmes. Je me reconnais à la dureté d'une silhouette, à la pureté d'une ligne de côte. Et chaque progrès des yeux me rappelle les sons, ils me semblent rapprochés avec les mouvements, les habitudes mieux saisies de ce qui bruit. Ou, pas même cela, mais plus de réalité au monde, le fait tendu, vibrant, ouvert à la circulation des ondes sonores.

6 septembre.

Hier, près de la mer qui dormait, avec un long rêve de nuées blanches au fond de l'âme, je lisais Rosebery sur Napoléon. Ces hommes d'Etat, quels gens simples! au sujet de l'autre monde...

10 septembre.

Je me rendrais pour du yachting et je croirais encore faire une belle affaire! Il faut être dénué de

toute vie intérieure pour ne pas garder mortellement la nostalgie d'une journée de passerelle dans les allongeoirs de toile blanche, éventée jusqu'à l'ivresse, dans l'élan sur les onze nœuds forcés d'un long tangage, parmi la pureté des choses blanches, les tentes, les baleinières suspendues, les cordages secs et la mer plus à vous qu'une route ne l'est jamais. Car c'est une impression *d'intimité*, de clôture, qu'on ressent en pleine mer. C'est en somme en lointains, le minimum d'horizon, le même que dans la plaine. La montagne seule soulève le ciel pour nous. Mais on vit dans la montagne, tandis que la mer est sans humanité. On peut se retourner et dire à coup sûr : je suis seule ici, seule avec le voyage, la gaieté des vents.

Parler de l'amitié entre amis est un manque de goût, de tact même. Il faut éviter d'apprendre qu'on s'est livré plus que vous ne le demandiez. Il ne faut jamais préciser ce qu'on donne et il faut avoir *la jalousie de son avenir*, chose totalement ignorée des hommes. Ils ont l'étourderie de la constance et c'est beaucoup moins beau qu'on ne croit. Je ne veux pas être aimée *de provision*. Demain je veux séduire encore et veux qu'on me séduise. Se souvenir, c'est avoir pitié. L'amour est beau quand c'est une lutte, les adversaires d'égale force.

26 septembre.

Ce que Saint-Just a de remarquable et d'anti-révolutionnaire est la tenue. C'est une belle chose d'avoir le front aussi sévère que la pensée, le regard aussi dur que le courage, la bouche difficile comme son rêve, et secrète comme la solitude de son âme.

30 septembre.

Je n'écris que dans la sincérité de l'ennui, c'est-à-dire la plus désintéressée, la moins vaniteuse qui soit, ce qui ne m'empêche pas, en me relisant, d'avoir l'impression oiseuse d'une série de digressions.

Ma vie, je n'arrive pas à l'écrire, elle ne m'intéresse pas. Des jours, comme ce matin, je me réveille dans une douceur étonnante, ayant presque une autorité comme acquise par une vie d'ascétisme et de grande oraison, une douceur de départ ou de mort. Ce sont les jours de plus grand froid et de plus scandaleuse indifférence.

Ma vie ? En lisant Spinoza, c'est-à-dire le plus grand intérêt qu'aient pu me préparer les livres des hommes, une raillerie si interminable au fond de la conscience : Ah oui, Marie, en vérité, la prophétie a-t-elle

été accordée aux autres nations, ou simplement aux Hébreux? Alors, en personne décidée, je fais face, je pèse le pour et le contre et l'évidence de cette conclusion s'impose : Oh! ma chère enfant, pour ce que vaut ta vie présente, tu peux bien la gâcher et la dépenser en sublimités insensées, en beautés fatigantes, en supériorités inutiles. Je te défie d'y perdre quelque chose!

5 octobre.

« Quand l'injustice, en développant nos facultés, ne les a pas trop aigries, on se trouve plus à son aise avec les fortes pensées, avec les sentiments élevés, avec les embarras de la vie. Une espérance inquiète et vague exaltait mon esprit : je le tourmentais sans cesse. »

Ainsi, à l'origine des grandes carrières d'ambition, il y a toujours quelque chose, enfance ou jeunesse, à venger. « L'idée de grandeur et de prospérité, sans jalousie et sans rivalité, est une idée trop abstraite et dont la pensée ordinaire de l'homme n'a pas la mesure. »

Et de M. de Lafayette : « Dans son désir, dans ses moyens de se distinguer, il y avait quelque chose d'appris. »

J'aime tout de Talleyrand. Il faudra que j'écrive

de lui. Parlant de sa mère dont tout le charme d'esprit avait été pour ses amis : « Elle ne voulait que plaire et perdre ce qu'elle disait. » Rien de mieux. Mais nous, nous n'avons plus assez avec qui perdre.

A. R. de M... 8 octobre.

Pourquoi ne ferais-tu pas de la musique en diable ? Tu es assez intelligente pour la comprendre intellectuellement. C'est ce qui manque à la plupart des femmes, incapables d'aimer la musique comme une lecture, d'avoir des curiosités musicales et par conséquent de se faire intérieurement musiciennes. Tu pourrais, j'espère, voir dans une fugue de Bach autre chose qu'un monologue de salon, ou un exercice de tapisserie..

13 octobre.

En écrivant, autant jusqu'ici j'avais la pudeur du lieu commun jusqu'à opter avant de dire bonjour ou Dieu vous bénisse, autant maintenant je me garde et me réserve : je travaille à me banaliser, je m'enchâsse dans la banalité.

Et nullement par dépit ou dédain, par raffinement. J'y suis arrivée de cette manière : un mot de Mme X.

refus d'invitation, dix lignes, relations nullement intimes, avec l'aspect guilleret de l'esprit qu'on veut faire, m'avait déplu. D'impeccables formules de politesse m'auraient bien plus renseignée sur la qualité de la dame. C'est misérable de faire son métier de bel esprit à toute réquisition, il faut mépriser les petits bénéfices. Ah ! le grandiose et délicieux bon ton que les aristocrates inventèrent... que d'esprit il fallut y dépenser !

L'authenticité est le seul pittoresque.

Savoir s'entourer des choses présentes.

16 octobre.

J'ai passé trois quarts d'heure à la mansarde, ayant trouvé dans la caisse d'incendie des papiers que je ne pouvais plus quitter. La correspondance du « Consul de France aux Iles Canaries, Ste-Croix de Ténériffe, Baron Chassériau » qui a veillé la dernière nuit de mon père. C'est sur grand papier de chancellerie, doré sur tranches.

Mon père ne se voyait pas mourir, dit-il. Allons-donc ! Après « une longue confession, ayant parlé d'objets à remettre à Marie (1) » et regardé mon portrait de toute petite fille d'un an. Pourquoi enleve l'héroïsme aux mourants, sous prétexte de nous accorder un soulagement ?

(I) Madame Lenéru, dont c'est aussi le nom.

« Une gastralgie d'entrailles, » pas de fièvre, mais épuisement et cela d'une promptitude qui déroute les six médecins de « La Loire » et les trois médecins de Ste-Croix. Mais mourir ainsi... si jeune, avec un tel avenir, chez ces Espagnols quand tous les Français sont partis ? Je garderai toujours la révolte de cette mort.

Ses camarades Fournier, Courejolles sont aujourd'hui les chefs. La mort des jeunes gens est plus affreuse que celle des jeunes femmes, ils perdent tellement plus !

Quel est ce consul qui le veille et qui le pleure sans même le connaître assez pour le savoir marié ? M. Chassériau a continué d'écrire à maman — veuve à 21 ans — de longues lettres, et nous avons les portraits de toute sa famille. Un sous-officier aussi ne l'a pas quitté — Adrien Harrison — et l'infirmier fut parfait. « Il a été admirablement soigné, vous pouvez en être sûr, M. l'amiral, ce pauvre jeune homme était sympathique à tous ceux qui l'approchaient. »

Vraiment les Espagnols ont été parfaits. Le gouverneur Ximènès de Sandoval écrit une lettre émue à grand-père, et lui envoie *l'Epoca*, premier journal de Madrid, où il a fait insérer une note sur les regrets laissés par l'officier français.

Et puis toute la lugubre négociation : Les prêtres de Ténériffe ne laissaient pas inhumer, « tout se passait

comme sous Philippe V, écrit le consul et la translation était sans précédent depuis 1806. » Il fallut d'abord voir l'évêque, ensuite l'autorité civile réunit une junte, et ceux-ci ne pouvaient rien. Alors un décret de Madrid qui s'en fut à la signature royale, et cela ne suffisant pas, un ordre royal enfin — *manu propria mando*. Le cercueil attendit longtemps dans le caveau d'un grand d'Espagne, les nobles ayant seuls des sépultures particulières au cimetière de Ténériffe.

Ténériffe ! Voici ce que je trouve dans le journal d'aspirant de mon père au timbre de la « Guerrière. »

« Arrivé aujourd'hui vers midi à Ténériffe... Ici j'ai fermé mon cahier, la musique répétait le chœur de Roland à l'avant de la batterie Montjoye et Charlemagne !

Roncevaux, vallon sombre,
Prête ton ombre
A leurs tombeaux.

« Toutefois je n'ai pas quitté la terre espagnole. Ici, comme au val célèbre, le pavillon jaune à bandes rouges se déploie. »

18 Octobre.

Comme on devrait toujours écrire ! Qu'aurais-je de mon père sans son journal d'aspirant ? Eh bien !

il est charmant son journal. Moi qui aurais été volée, et peut-être si éloignée, si je ne l'avais pas trouvé suffisamment intelligent, je suis charmée, attirée et navrée.

On reste toujours un peu étrangère à soi-même quand on n'a pas connu son père.

Comme il était sympathique et d'originalité éveillée sous cette pureté de langage de petit Parisien qui me déroute un peu

D'abord, le marin prend ses notes. « Vers dix heures les vents ont sauté au N.-O. C'est la renverse habituelle. Nous sommes en route au S.-O, avec le grand hunier et le petit hunier au bas ris, filant 2 nœuds. Pourquoi ne pas faire de toile ? Cela peut s'expliquer en pensant que la mer étant encore très grosse, une grande vitesse donnée au bateau fatiguerait celui-ci. C'est une raison à défaut d'autres. Encore une question : le point n'est écrit nulle part bien qu'il soit près de 3 heures. Pourquoi ? »

Après une manœuvre difficile.

« Dépasser un bâton de grand foc à la mer, et avec cette mer, m'avait semblé jusqu'ici une opération très difficile, je le pense encore, mais à l'occasion je la tenterai. J'ai omis de parler d'un second maître, Hervé, comme un de ceux qui furent employés à déverguer les focs. Ce sera pour lui une recommandation si je relis ceci. »

Le snob à présent qui écrit confortablement dans le bureau du « détail », et qui possède un cadenas pour son « bazar, » ce dernier luxe offert par son fourrier. « On n'a pas idée du désordre et de la saleté qui règnent dans le poste... A chaque instant l'on entend des bruits de bouteilles cassées, de piles d'assiettes s'écroulant. C'est dans le poste un amoncellement de débris sur une couche de fange, le coin d'une borne. Une expression très caractéristique a été imaginée pour démontrer l'ensemble sans nom jusqu'ici qui couvre le pont. Je ne la dirai pas, mais elle est dans Balzac. » ?

Aussi l'on comprend son goût du housekeeping anglais après un séjour au British-Hotel à Simonstown. « Que ce doit être une bonne chose que la vie élégante en Angleterre. Et quel bien l'on doit penser d'un peuple qui est si bien servi ! »

Je suis frappée de ce que les descriptions n'en sont littérairement pas, mais des mots pour se souvenir, ce qui à 18 ans est déjà le goût sincère de la sensation, au lieu de la superstition poétique. Pendant les fêtes de la Ligne : « La nuit était magnifique. Accoudé sur la passerelle j'avais devant moi deux spectacles : La foule à côté du désert, le tumulte à côté du silence. J'étais fatigué du bruit, j'essayais de m'y soustraire en contemplant la scène silencieuse. » Et puis une tempête : « A l'abri sous le fronton de

dunette, n'ayant devant les yeux qu'une masse noire et sans vie, je voyais tout à coup les ténèbres s'animer, une vive lueur rose ouverte éclairait l'horizon et, sur le fond gris de plomb du ciel, se détachaient vigoureusement les mille cordages des deux mâts de l'avant. Dans leurs dédales on voyait distinctement les gabiers travailler à tout disposer pour dégréer les vergues d'hune. Puis, entre l'œil et les mâts, une véritable nappe d'eau tourmentée, flagellée par le vent, si épaisse que la lumière seule des éclairs pouvait la rendre diaphane. »

En littérature il aime ceux qui savent « élever un détail à la hauteur d'un fait ». A-t-il lu ça quelque part ?

La marine en 1866 était plus aristocratique qu'aujourd'hui. Il y avait à bord de la « Guerrière » un Chabannes, un Turenne, un Borghèse et, au fort de la Montagne, au Japon, un Mortemart. La vérité est que les analogies entre la marine et l'armée sont nulles. Les officiers de marine sont, en premier lieu, des explorateurs très mathématiciens et très géographes, accompagnés il est vrai d'un matériel de premier ordre dont ils savent se servir. Mais s'ils ont du goût pour les canons à tir rapide et une générale prédilection pour les torpilles, c'est en somme, en curieux, en érudits, en collectionneurs fiers de leur galerie.

Et surtout, ils sont des diplomates et presque des

plénipotentiaires, de moins en moins malheureusement, mais en campagne, ils sont encore une ambassade, ils reçoivent les souverains et en sont reçus. Ils ont ce charme de la vie diplomatique, ce pittoresque des cours et des sphères élevées, les fréquentations internationales.

1er novembre.

J'ai pris « Travail » en gare de Rennes ; c'est *Germinal* et je le relis volontiers. En somme Zola, c'est toujours le même livre, la même description, la même sensation. On ne pense pas moins que cet homme-là n'a fait. Ce grand actif a même très peu vécu. En outre, il ignore l'érudition, il n'y a pas eu chez lui d'échange entre pairs. Et il raisonne comme un goujat. Quand on a lu autre chose on est crispé d'une si grosse voix pour des couacs de logique. Il vous désintéresserait des questions sociales en en faisant une dispute de table d'hôte ou de café de village. J'étais plus anarchiste en lisant *l'Ennemi des Lois*.

Et toujours ces problèmes de mangeaille. Encore les faisans et les truffes du dîner de *Germinal*.

J'ai besoin d'oublier que ces choses-là s'envient. Puis, mon Dieu, parlez de justice (et encore je crois plus de justesse au mot pitié) et chambardez au maxi-

mum, mais ne mêlez pas là-dedans la félicité, ne vous imaginez pas traiter la question bonheur ! C'est un sentiment de haute convenance qui me fait accueillir le socialisme, l'abomination de rencontrer un vagabond qui mange un morceau de pain quand on va dîner en ville. C'est absolument navrant, mais cela ne choque pas mon sens moral comme injuste.

Rue Faraday, 9 novembre.

Exprès je ne me lance dans aucun lent travail. J'évite de m'ancrer pour une heure, mais je refais de tout, je sens la vie reprendre autour de moi, c'est un frémissement comme autour d'un bateau qu'on renfloue.

Je suis sérieuse et je m'applique. Je vais les dents, presque les poings serrés. Je ne me fatigue pas, une détente, au contraire, me semblerait morbide. J'ai si monstrueusement à faire ! Je ne cesse de calculer avec la mort.

Je refuse les consolations. *Je ne veux rien avoir perdu.* C'est-à-dire que la vengeance doit l'emporter disproportionnellement sur le dommage fait. Cela est-il possible ? Peu importe, cela ne sera que dans la mesure tentée.

La qualité de mon attention est médiocre, il y a

là une maîtrise à gagner. Le style est pour l'attention, avec la bataille rangée peut-être, un entraînement admirable.

Ecrire, apprendre à choisir, à délibérer, apprend la décision motivée, apprend un infini dans les nuances et les impondérables du tact, apprend à coordonner, à vouloir et faire l'ordre, apprend la curiosité, c'est-à-dire le désir et la direction, c'est-à-dire la volonté.

Ecrire, apprend *à saisir*.

J'ai un besoin de style nullement littéraire, j'ai besoin d'écrire pour vivre et réussir ma vie, alors même que je n'imprimerais rien. En somme écrire étant la plus profonde manière de penser, l'est également de vivre.

Ecrire, c'est l'oraison. Réaliser par le style les cinquante années intérieures de sainte Thérèse.

15 novembre.

J'ai rangé la musique ce matin. Beethoven, Mozart, Schumann, les Echos d'Allemagne et jusqu'à mes études de Stephen Heller. Si je guérissais à 30 ans, ai-je calculé, j'aurais encore le temps de tout connaître et de tout jouer. D'ailleurs, un jour peut-être, quand je serai plus vieille, j'apprendrai à lire la musique.

Dimanche 23 novembre.

Quel radotage que « Travail », bien un livre de vieillard. Est-ce que cette félicité de canaille, ce bonheur de dimanche et jours de fêtes, tente le peuple plus qu'il ne me tente ? Quand Zola exécute son rêve de transmuter la somptueuse solitude d'un parc privé en préau d'asile pour la marmaille et les ménagères accouchées, on a le plus désintéressé cri de désespoir ! Et toujours, toujours ce *bonheur public*, cet amour public, il donnerait la nausée du peuple, si l'on n'était pas tout de même de nationalité chrétienne. Les parcs sont faits pour les châtelaines et les braconniers et les belles forêts sont moins souillées par le passage des charbonniers que par les déjeuners de famille.

Mardi 25.

Amorcer de suite toutes mes habitudes, il vaut mieux commencer mal, *in a hurry*, que remettre, fût-ce d'un jour. Car le mal n'est pas le temps, mais le mouvement perdu.

S'entraîner si merveilleusement à l'action immédiate, qu'on arrive à la réflexe d'une perpétuelle et parfaite disponibilité.

S'innover des habitudes aussi facilement que les velléités vous en parviennent.

O velléités, grâces perdues !

Puis *schnell, schneller, der Tod reitet so schnell* !

Tout doit se faire de plus en plus vite, du geste matériel au mouvement cérébral. Car tout est plus net qui s'accomplit rapidement et d'ensemble.

Règle : pratiquer les délais fixes.

30 novembre.

Encore les femmes à la vente du Grand Palais. Même à 50 et 60 ans, elles n'ont pas l'air sérieux.

4 décembre.

Nous nous rappelions avec maman cette audition d'un vendredi-saint, « Rédemption » par Gounod, chantée par Faure et Maury, à la salle Albert-le-Grand. Je me rappelais mieux qu'elle. De splendides voix de femmes, émues et claires, chantant l'« Au pied de la Croix Sainte » et le « Jésus est ressuscité », menées par Gounod dans un adorable mouvement, le souffle d'une course matinale.

6 décembre.

En rentrant à Paris il faut se précipiter rue des Tuileries et sur les quais, respirer de l'air historique. Les capitales nous donnent le besoin des architectures glorieuses. La place de la Concorde et le pont Alexandre m'enchantent comme une forêt, une ligne de côte. Ah ! les villes, les villes qui sont des personnes centenaires, les villes plus vieilles et plus nobles que la campagne, les villes aux beaux noms qui siègent par toute la terre...

A Paris, quand je n'ai pas vu la Seine et les ponts, ou cet adorable Carrousel où les rois de France ont mis chez eux, dans leur cour, le ciel, les nuages et la couleur du temps, il y a des jours où du pavillon de Marsan on voit dans de l'air bleu le pavillon de Flore, il me semble, comme au Trez-Hir quand je ne suis pas allée sur la plage, que je ne suis pas sortie.

Dimanche 13.

Une lettre de Marie qui soulève la question du mariage. Elle s'impatiente de ce qu'on ne veuille pas la laisser en paix. Elle me dit que certainement le mariage est une vocation normale, mais que le

célibat doit en être une autre, et que jusqu'ici le catholicisme seulement a su l'organiser. « Si vous ne vous mariez pas, votre mère en aura-t-elle, par principe, le même chagrin que la mienne ? »

Moi, Marie, c'est différent, je n'étais pas mariable. Si je le redevenais, le jour, par exemple, où je lirais très bien sur les lèvres, je tiendrais, je crois, à me marier. Même en éliminant le beau mariage d'inclination, il y aurait encore le mariage d'ambition, et, à son défaut, celui de dévouement. En tous cas, toutes les concessions que je pourrais obtenir de moi, je crois qu'il serait bien de les faire. Je ne voudrais pas mourir non mariée.

Le célibat ne peut pas être un système, ne peut pas être une préférence, *parce qu'il n'est rien de plus.* Sauf, évidemment, dans les circonstances de fortune ou de personnalité exceptionnelles, parce qu'alors la liberté n'est plus un vain mot, et la femme peut jouir de son propre mouvement des choses agréables de ce monde. Mais alors on est impardonnable, moralement et physiquement, de n'avoir pas rencontré un mariage tentant.

Les médecins, je crois, divisent les maux en deux espèces : les pléthores et les misères. Eh bien ! le célibat est une misère. Il ne faut jamais rester en deçà. Une jeune fille, une éternelle jeune fille, ne risquera pas de mourir en couches, de perdre un

fils de 20 ans, de mener un veuvage de 30 ans, avantages qui ne s'expriment que par des négations et que je ne vanterai pas, moi qui ai toujours dit, et qui ai toujours écrit que nous étions moins pauvres de ce que nous perdons, que de ce qui nous manque, et moins frustrés de ce que nous n'avons plus, que de ce que nous n'aurons jamais. Le célibat est supportable parce qu'en définitive, au monde ,tout l'est, mais c'est avec la mort une grande mélancolie et aussi sombre pour l'homme que pour la femme.

Il est inadmissible de parler des cloîtres comme d'une école de célibat. Ils sont une école de virginité, mais avec des noces spirituelles, et la plus intense obsession de l'union. Ce n'est pas une métaphore que ce mot d'amour qui nous choque un peu dans la bouche des mystiques. Les religieuses sont aussi complètement des épouses qu'il est possible à une âme de l'être.

Mais si je constate une impatience, une angoisse à vieillir de mes journées, si, alors même que je travaille le plus, j'ai la sensation de l'en vain, si le travail, l'effort artistique d'autrui dont je m'enchantais d'abord, se couvre de ridicule et soulève au fond de moi-même le rire inextinguible de la vanité, si dans ma lutte avec la mort, incroyable de stratagèmes, je sens que j'ai le dessous... C'est donc que je suis dans le faux, que toutes les ressources je ne

les ai pas, que ma vie se passe, et bientôt se sera passée sans elles.

J'ai toujours eu le jugement inexorablement net, et la notion du but singulièrement précise et détachée de tout ce qui est moyen.

Je n'admets pas le cercle vicieux et ne donnerai pas le nom de *fin* à un point quelconque de la ligne perdue. Or, je n'ai jamais ressenti, dans mes jours, que la fièvre du passage et le goût uniquement de l'ascétisme. Je demande la sensation de *l'arrivée.* Je n'aurai pas, à travers tant d'obstacles, accru si prodigieusement ma « volonté de vivre » pour aller finir dans une région perdue de la vieillesse. Je n'aurai pas, avec des matériaux de destinée qu'il m'est loisible d'appeler exceptionnels, créé en moi, à force d'intensité, une âme exceptionnelle, pour la satisfaction cabotine d'une jouissance d'esthète.

Elles donnent l'impression d'une chose rare chez les femmes, même de 60 à 70 ans, *du sérieux.* Pour le combiner il faut une dose de simplicité qui demande trop d'intelligence et pour l'imposer à l'enfantillage ambiant une imperturbabilité qui est du caractère.

A Mme D... Cette documentation me pèse horriblement. *Il faut faire de la besogne inutile.* Il faut avoir lu ce qui ne servira pas. Cela me rend sans indulgence envers les noms et les styles d'inconnus. L'homme ordinaire est une chose ridicule.

ANNÉE 1903

5 janvier.

A « Théroigne », Dieu me pardonne, je me suis amusée! Voir aller et venir ces grands gaillards d'acteurs, la canne de Sieyès et les gants de Péthion... Voilà des choses qui pour moi ne seront plus jamais ce qu'elles sont pour les autres. Il ne s'agit pas seulement du « frisson historique » bien que j'y sois sujette au point que Molière — et dans le *Médecin malgré lui!* — eût manqué me faire sangloter sur le devant de la loge. C'est le frisson de la vie, et pas en artiste, pas en esthète, en *morte!* J'apporte au monde des émotions de ressuscitée.

De Quincey, à propos de ses cauchemars, parlait des foules qui l'obsédaient, de la « tyrannie de la face humaine ». Or, elle m'a manqué à moi, dans la proportion où elle le poursuivait, la face, la figure humaine. Je les ai tous aimés hier, hommes et femmes, d'être

de la chair qui respire et qui veut, d'être des bêtes.

Je crois que j'aime la vie humaine, que j'en ai la curiosité, comme si j'étais d'une autre race.

A l'acte du château, j'ai compris un autre prestige de la Cour. Toutes ces bêtes, choisies, variées, spécialisées, étiquetées, à portée des souverains... On éprouverait à les manier une jouissance de tactifs, comme à toucher de belles pièces d'échecs.

Les généraux en chef ont connu cela : l'être qu'on peut manier et sacrifier. Cela crée un rapport nouveau d'œil à œil, quelque chose de plus rare, de plus poignant peut-être que l'amour.

Napoléon restera l'homme qui a possédé le plus vrai de la volupté humaine. Tous ces hommes qu'il a eus... je ne parle pas des peuples qu'il n'a pu sentir, mais de ceux qu'il a *vus*, dont il se souvenait. Toute discussion à cet égard, n'est qu'une revanche d'humilié. Je n'ai jamais approché une foule sans éprouver immédiatement, non pas ce que doit être l'orgueil, mais la *sensualité* du pouvoir. Ah ! personne comme moi ne saurait plus gravement ressentir l'émotion des vanités !

Il faut prendre garde, il y a chez nous trop d'ascétisme réflexe, trop de mortifiés sans le savoir. Nous gardons les dégoûts du christianisme, mais nous en avons aboli les soifs. « Soyez des âmes de désir, » disait, au moins, sainte Thérèse.

Toute avidité complète nous choque, et nous croyons avoir gagné quelque chose quand nous nous sommes fait un dégoût. Sous peine d'impuissance le non-appétit doit être une satiété.

7 janvier.

De toute ma force je lutte contre cette superstition : l'âge. Quel rapport entre les rotations, les révolutions de la Terre et notre activité ?

Ma maturité fut de 15 à 30 ans, ma jeunesse aura lieu ensuite, et l'on verra ce que dix, quinze ans de moins pourront contre moi.

10 janvier.

Natura non facit saltus.

Si l'on avait l'imagination *du passage*, la mémoire des transitions, si nous pouvions saisir la continuité du mouvement, on verrait à quel point rien d'étranger n'arrive, et comme nous sommes déjà où nous devons aller. Sans les repères extérieurs, toute élévation paraîtrait si normale, qu'elle ne donnerait même pas le sens d'un déplacement. Et nous avons le respect de l'impossible !

13 janvier.

Une pièce est mauvaise, ridicule, mal faite, *mais c'est du théâtre* ! Votre *mais* est un sot ! Je n'admets pas cet argument, même pour une féerie. Une pièce est une pièce même à la lecture, et du bon théâtre reste du bon théâtre même quand je le lis, exemple : *Bataille de Dames*. Mais si je me plains de X... si je ne trouve pas une scène où l'on puisse s'accrocher, si cette poussière inutile de répliques m'éreinte, ne me répondez pas : « C'est un homme de théâtre ».

Pourquoi, en effet ? Un dialogue misérable, je le lis en cinq minutes, il en faut vingt pour en finir à la scène.

L'évidence est que le mauvais à la lecture, devient le détestable au théâtre, par la raison très simple qu'il vaut mieux murmurer une bêtise que la vociférer. Des pièces, qu'on ne peut pas lire, réussissent au théâtre. Mais des romans illisibles réussissent aussi. Pourquoi ne vous écriez-vous pas : C'est mauvais, mais c'est du roman ! Je réclame mon droit de conserver du goût au théâtre. Tant pis pour le public de la scène-feuilleton, de la scène mauvais-roman. Tant pis pour ceux qui ne savent pas lire avec leurs oreilles. Thomas Corneille n'était pas plus « homme de théâtre » que Racine, bien que son *Timocrate* ait été le plus beau succès du siècle.

21 janvier.

Faire ce que je fais sans joie, sans élan, sans présence d'esprit *ou en pensant à autre chose.*

Si j'étais un peu plus bête, mon sujet m'empoignerait. Je ne connaîtrai jamais ces bonheurs-là. Quand je ne suis plus à ma table, pour rien au monde on ne me ferait penser à mon travail en cours. C'est une fuite instinctive et presque enfantine. Je cours après le succès, comme je chercherais mon mouchoir. Au fond, je ne suis pas une nature abstraite.

Ces gens qui sont très touchés quand on reconnaît ses torts et ceux qui font les beaux esprits s'inclinant à la discussion, ils ne sauront ni les uns ni les autres qu'on n'a jamais tort, car il y a toujours une raison pour laquelle on fait ce qu'on fait. Se dérober, par les concessions, est donc une manière très utile de classer un malentendu, mais en l'embrouillant cent fois plus, non seulement en sacrifiant toutes ses chances d'éclaircissement, mais aussi le droit d'autrui à n'être pas dupé. Dieu me préserve de l'insolence de qui me cède.

J'énonçais : J'aimerais mieux m'être trompée sur la fidélité de mon mari que sur ses facultés et sa valeur en soi. Fernande était merveilleusement de mon avis. Maman disait : Vous êtes dégoûtantes !

13 février.

J'ai encore dû défendre l'ambition. Comme les hommes ont su s'arranger pour, au moins dans l'opinion, ne pas souffrir de leur bassesse ! Je me suis énervée : il n'y a de beau que l'activité. Toute passion, qui fait rendre aux hommes plus qu'ils n'ont l'habitude de donner, est une passion exaltante et noble par conséquent.

Il est monté dans le métropolitain un homme admirable, portant la livrée de l'homme chic sans aucune de ses attitudes et une lourde serviette dans ses gants gris. Je me suis épuisée en suppositions. Un ministre, ou à peu près, n'irait pas en omnibus. Un acteur ? (Station Palais Royal). Il avait des moustaches et puis la mine. Un auteur venant de faire répéter sa pièce ? Un conférencier ? Seraient en voiture et pas seuls. Je penche plutôt pour l'auteur, car le faciès était d'un intellectuel en état de violence intérieure. Ce regard absorbé, violent et clair, insolent comme un regard d'enfant, a mâté toutes les femmes. J'incline à croire qu'il pensait à autre chose, mais il avait cet air au bord de la parole et de la parole attendue comme une gifle, insulte de suiveur ou de sermonnaire, les femmes semblaient y goûter un voluptueux mépris d'elles-mêmes. Est-ce étrange

les passants ? Ce qu'on trouve et ce qu'on perd... Saurons-nous jamais tout ce que nous a pris la silhouette d'une ou d'un inconnu qui s'éloigne pour toujours ? Les paroles et les regards à moissonner de ces âmes dont les yeux, un quart d'heure, ont aimé les nôtres, tandis qu'on s'en retourne chacun mourir dans sa destinée close, infranchissable à ceux que le hasard ne nous a point réservés, que la vie ne nous nommera point.

Et il y a encore les autres, ceux dont le visage même nous était défendu, ceux qui tournent le coin d'une rue que nous prenons, qui ont quitté le salon où nous entrons, la ville où nous arrivons, l'appartement que nous louons, la famille où nous allions ; ceux qu'une minute, un pas, un grain de sable a persévérément détournés de nos voies... le travail incessant des destinées qui se croisent, le fil qui ce soir a le plus approché ce nœud, les trames qui se chaînent, s'étirent, s'avancent et bifurquent... ceux que nous ne vîmes que la nuit, ceux que nous ne vîmes que de dos, fatalités insignifiantes, raccourcis d'atomes du Destin, toute la volonté du monde qui a ordonné cela !

En métropolitain, en chemin de fer, je vois souvent les gens, sinon dormir, du moins fermer les yeux, présenter leur physionomie de sommeil. J'ai vu une charmante femme ne rien changer à son attitude correcte, toute droite, dormir sur tige comme

une fleur, les yeux fermés comme on les baisse, hautains comme dans la veille, sans un fléchissement des traits. Mais le plus souvent ils sont ignobles, c'est une lâcheté, un abandon. Ces êtres-là doivent souffrir avec le visage du mal de mer et l'emporter dans la mort. Grâce à Dieu, ceci est une honte de singes, à la vraie douleur, la nature a fait un visage plus digne et plus simple en lui donnant la rigidité.

Quelle étrange épreuve dans le mariage que cette assistance au sommeil, c'est le plus grand abandon, la plus grande possession. J'imagine, à celui qui veille seul, le regard et le qui-vive d'un traître.

Dimanche 22.

Toujours mes yeux et le retour des choses. C'est si nouveau d'absorber, par exemple, plus de soleil ; de marcher à l'air, à la lumière libre, de voir le jour *vrai*, le jour des autres, sans les infâmes verres bleus qui ont condamné mes yeux de jeune fille.

Retrouverai-je bientôt mon regard d'enfant, ce regard dévorant pour lequel tout le monde m'aimait ? Il y en avait peut-être de plus jolies, mais je me suis sentie, physiquement, la préférée. Ah ! tout ce que j'ai perdu ! Je me sens jocrisse devant les morceaux de trop de choses cassées, avec un peu de triomphe

ironique pourtant, comme s'il fallait bien s'enorgueillir d'une maladresse colossale.

2 mars.

J'ai relu le règne de Tibère dans Tacite et repris Machiavel. Si après cela on ne peut pas me confier un empire ! Une chose délicieuse dans Machiavel qui ne parle qu'affaires et crimes d'Etat, c'est le tutoiement au lecteur : Et tu ne te maintiendras pas si tu fais ceci, et tu vas à la ruine si tu n'uses pas de la personne du renard et de la personne du lion.

Ed era duca tanta ferocia et tanta virtu...

Tacite dit aussi : *Pollionisque asinii patris ferociam retineret*. Je l'aime cette ferocia romaine. Elle se traduit par la hauteur, l'indomptabilité, la force.

En latin la férocité est une vertu. A sa racine, la chose et le mot sont admirables, tant il est vrai que les hommes sont faits pour être mangés.

5 mars.

Cela m'édifie à la Bibliothèque quand je lève les yeux, assez souvent, car piocher m'est toujours antinaturel, cela m'instruit d'examiner les hommes dans la franchise, dans le cynisme du travail.

Bien qu'ils soient maîtres de leur effort, ils s'embarrassent et se congestionnent. Le travail évidemment les alourdit, c'est une digestion avec les symptômes de l'autre. Est-ce que sont écrites ainsi toutes les choses souveraines ?

Et les hommes du métropolitain à 9 heures et à midi, ces messieurs bien habillés, oui, même celui qui m'offre sa place... On prévoit les événements qui « chifferaient » leurs âmes comme des loques, les mots qui feraient pleurer leur amour-propre. Que de places à prendre parmi les hommes !

On relira indéfiniment dans les romans ces réclamations des jeunes contre la vie, des enfants illégitimes entre autres, quand ils ont envie de se suicider : qu'ils n'ont pas demandé à naître, et pas seulement de leurs parents, mais de chaque ancêtre qui, dès les commencements du monde, les préparait. Car sans les générations qui devaient venir, sans la « volonté de vivre » de leur race future, aucun n'aurait connu le mal de l'espèce, et personne n'a le droit d'ignorer la plus absolue des solidarités, personne ne peut se séparer pour récriminer et condamner, et tout le monde est coupable ici, jusqu'à la sonnette du président !

14 mars.

Nous ne sommes pas dans un tel état de minorité intellectuelle, qu'en présence d'une idée nous devions toujours nous enquérir du maître. Une pensée est plus intéressante par ses rapports avec la vérité, par sa valeur absolue, que par sa valeur relative à un individu. Je peux mépriser la mort à cause d'un mot de Sénèque qui ne la méprisa point. Que Schopenhauer fût un viveur, cela est essentiellement étranger à la portée philosophique du pessimisme.

Mais il leur faut l'exemple à ces grandes personnes. Ce sont des enfants au théâtre qui demandent si « c'est arrivé », et qui ne s'intéresseraient plus à la pièce s'ils savaient que l'acteur ne dit pas ce qu'il pense.

18 mars.

A retenir les gens qui vous découragent. Oh ! le plus passivement qu'ils peuvent « parce qu'ils ont peur de vous donner des illusions ». Comme j'ai eu raison de relever tous les ponts-levis de secours des autres à moi !

Je suis convaincue, jusqu'aux entrailles de mes entrailles, que je ne ferai jamais rien que par moi, *la plus seule moi.*

Quand on doit maintenir en soi un niveau intérieur plutôt élevé, tous, voire ceux qui vous aiment, sont de mauvaise fréquentation. C'est une règle absolue de dignité morale. Nous n'avons pas plus à entretenir les autres de nos ambitions que de nos amours.

C'est l'expérience de sainte Thérèse qui, certes, ne rencontrait pas d'hostilités. « Pour m'aider à tomber je n'avais que trop d'amis, mais pour me relever, je me trouvais dans une effrayante solitude. »

Elle entendait par tomber, tomber dans l'indifférence aux grandes grâces. Parlez-leur d'eux-mêmes, parlez-leur en toujours, voilà de quoi remplir les relations sociales de toute votre vie.

N'ai-je donc pas assez été prédestinée au silence qu'il me faille encore prêcher contre lui ? Ah ! Saint-Just qui nous avait si vite appris tous les secrets de la puissance intérieure ?

26.

Parler malheur avec ses semblables ou, généralement, de tout ce qu'on partage profondément avec eux : religion, mort, amour, rien n'est fait pour nous ravir plus brusquement à toute solidarité.

« Quel courage il faut avoir ! »

Je réponds : « Pas du tout. Courage ou pas courage

n'ont rien à voir avec la nécessité, il n'y faut que l'espace et le temps. »

« Si, tout de même, le courage de vivre. »

« Tout ce qu'on souffre est de la mort fragmentée. On n'a aucune raison de préférer le total quand on n'aime pas les morceaux. »

Je ne sais d'où me vient cette âme liturgique, j'ai tous les instincts de la vie monacale, jusqu'à la hantise des commémorations. Que de fois l'on m'en a voulu d'aimer parler des morts comme des vivants.

Les hommes ne sont pas si religieux qu'ils croient, à moins qu'on entende, par religion, la peur de Jupiter qui tonne — et le respect de Jupiter qui arrête.

Des moments où il faut bien étouffer. La voix humaine me manque, ce lien plus solide, plus cordial qu'un regard. Les portraits aussi regardent, les morts regardent. Je suis entourée de morts dont je me souviens avec difficulté... l'effort de toute relation au monde... et qu'il en soit ainsi toujours, avec répétition, avec défense d'en sortir, quand je passerais cent ans au milieu d'eux!

29 mars.

Je ne veux plus donner mon avis sur l'intelligence des gens, pour ne pas profaner ce que j'entends par

là. J'entends par intelligence et plus instinctivement que par criticisme voulu : un individu capable de tout et d'abord de n'être jamais bête. Capable de tout, cela ne veut pas dire les accomplissements variés d'un Italien de la Renaissance, pas plus que bonapartiser dans son siècle, mais : capable d'exister sur tous les points et d'en témoigner par une impeccable originalité de contrôle.

La beauté. Nous en parlions hier avec A... à propos de cette jeune fille remarquée par moi à la Nationale. Des traits de médaille, mais dans une fraîcheur, une plénitude de chair éblouissantes. Assise et, de loin, l'âme des yeux inaperçue, elle était impériale. Bougeant et marchant, comme toujours le cygne retournait à l'oie, il n'y avait plus qu'un petit trottin avec, à chaque pas, l'ébranlement de tête de l'omnibus. Et toujours quand elles ne sont que belles, il y a une tare qui les anéantit. Oh ! le spirituel est bien vengé.

On rencontre aussi de très beaux jeunes gens, et l'on a la certitude qu'en toute circonstance on le prendrait de haut avec eux, parce qu'ils n'ont pas l'étincelle, ce reflet du dedans sur la beauté qui, seul, en fait quelque chose.

Ces femmes si belles sont celles que lâchent leurs maris pour les plus dégoûtantes maîtresses.

Ceci veut dire qu'il y a des beautés, la plupart des

beautés, sans valeur pour passionner et qu'il faut chercher ailleurs les sortilèges.

Jeudi saint.

Bossuet à la sœur C... Instructions pour la semaine sainte, le psaume LXXXVIII « Libre entre les morts ». On m'a voulu parmi les créatures atteintes et misérables, mais je ne suis pas des leurs. La contagion ne m'apprendra ni leur attitude, ni leur langue.

Je suis étrangère dans le malheur. Je suis une passante fourvoyée. Je suis ici par erreur, et s'il me plaît de supposer que j'y suis pour mon plaisir !

Quand on est un peu intéressé dans la question, on ne pardonne pas aux autres la manière dégoûtante dont ils souffrent. Oh ! la bouche de mal au cœur, la bouche de boîte aux lettres, et cet air de traîner des pantoufles éternelles ! Je vous le garantis, quoi qu'il y ait eu dans ma vie, quoi qu'il s'y passe encore, cette vie surplombera la vôtre de la hauteur des cieux. J'étais née sans orgueil et, pour l'apprendre, j'ai mis le temps qu'il y fallait.

Mardi 14.

Depuis le temps qu'ils se voient, les hommes ne savent pas encore se regarder. Ils sont toujours per-

suadés » qu'il ne faut pas juger les gens sur l'apparence » ce qui leur évite d'y porter la moindre attention. Il n'y a même pas à interpréter, à chercher de l'en-dessous, tout est visible, tout est à vif. Le préjugé contre l'apparence est une erreur de gnosticisme. Malebranche lui-même a su réagir. « J'ai un corps qui me paraît faire plus de la moitié de mon être. »

Mais, ceci admis, je ne crois pas mettre le « discernement des esprits » à la portée de plus de monde. Plus que jamais il y faudra le don de prophétie, car *voir est une chose plus exceptionnelle et plus incommunicable que juger même et qu'analyser.*

Les têtes de domestiques que certains maîtres introduisent dans leurs maisons ! et la moyenne des physionomies dans leur intimité...

Jamais en présence de son regard, je n'aurai l'idée de m'informer du caractère et de l'intelligence même d'un homme, pas plus que de la température auprès d'un thermomètre. L'œil est l'organe de l'esprit aussi spécialement que celui de la vue, et je vois le cerveau dans l'œil, la puissance cérébrale, comme j'y mesure la puissance visuelle. Mais qui donc encore sait *voir la vue* ?

A chaque instant on me demande « voyez-vous cela ? ». Comment peuvent-ils confondre le regard qui voit, et le regard qui ne voit pas ? Je fais des

différences entre les myopies de gens que je vois pour la première fois. On détecte si bien le regard qu'on fait semblant de voir !

17 avril.

La chose que je comprends le moins, c'est encore mon âge. Il n'y a pas à dire ! Je suis jeune. Ce que je me trouve riche de jeunesse, ça n'en finit plus !

Et pourtant, la plus grande inquiétude est là. La tristesse et l'ennui, soit ! mais qu'il faille en vieillir... Voilà donc pourquoi je suis venue ? Enfin qu'est-ce que c'est le courage ? à quoi sert-il ? qu'est-ce que cette pose ? Est-ce qu'on n'en est pas moins dupe, dupé, attrapé « volé comme un singe à qui on a donné une noix vide ? ».

Je veux bien me promener magnifiquement dans ma banqueroute puisque la seule chose qui me reste, est de le faire bien ou mal.

Puisqu'on me donne « un balcon d'où cracher sur ce peuple » je veux bien y aller de mon altitude, mais nier, qu'à chaque heure de ma vie j'aurai eu le cœur serré, des sanglots dans les tempes et dans la gorge, serait une sottise.

J'attends si peu de joie de mes allées et venues que tous mes mouvements me paraissent bêtes. Dans la rue cela va jusqu'à stopper la locomotion. A la

Bibliothèque, au milieu de tous ces hommes, je ne suis pas une femme, j'ai la fatigue et l'indifférence d'une vieille ou d'une laide. Seulement envie de m'accrocher à la pélerine d'un vieux prêtre et de sangloter dans son rabat.

On me dit : « Heureusement que tu as su te faire une vie ! Personne à votre place ne s'en serait tiré comme vous ». Ils appellent cela une vie ! Ils appellent cela s'en tirer !

Je ne regrette pas, par leur nom, tel ou tel bonheur et les jours qui font peur de « succomber à la tendresse du regret ». Je n'ai qu'une nostalgie, mais féroce : je regrette la gaieté, *et pour elle seule*. Non pas ce qui la cause, mais le balayage des esprits animaux.

Je regarde les jeunes chiens avec jalousie. Le terrible, c'est de devenir élégiaque.

7 juin.

Vingt-huit ans. N'en parlons plus. Je ne pense qu'à une chose, à une petite fille de treize ans que j'ai connue jadis et dont je ne saurai jamais ce qu'elle est devenue.

Le magnifique est, de conserver mon intransigeance à l'égard du superflu, quand le nécessaire fait tellement défaut. Je ne suis pas encore à point pour

me laisser glisser dans un bonheur médiocre, mais pourrai-je m'en passer toujours ? Jamais rien, un obstacle, un écran entre la mort et soi... En me regardant dans une glace j'ai des surprises de trouver encore en moi une espérance de femme.

Et pourtant, je ne suis pas prête. Je veux encore attendre le bonheur. Il faut me préparer à la vie : dix ans de bonheur et je me préparerai à la mort.

Je suis venue, comme la Sybille, à une heure où j'avais les livres entiers de l'avenir dans mes bras. On m'en a refusé le prix, et trois furent jetés au feu. De ce qui restait j'ai demandé la même chose et, devant le refus, trois encore ont été brûlés. C'est des trois derniers livres que la Sybille reçut le prix qu'elle avait attendu de tous.

Grand Hôtel du Trez-Hir, 6 août 1903.

« Vous y viendrez quand vous aurez mon âge. » Ça c'est l'hypothèse, mais l'expérience est qu'à mon âge vous n'étiez pas moi.

A Marie B... Je crois qu'il ne faut pas tant en vouloir à la vie puisque c'est encore d'elle seule que nous empruntons cette idée du bonheur qui nous rend si difficiles. Voilà pour la question de droit que je trouve généralement négligée. Au fond, je suis de

ceux qui ne demanderaient pas à la vie autre chose qu'elle-même.

Seulement, il y a la mort. Suis-je plus sincère ou moins élevée que vous? Mais la mort est ce que je reproche à la vie. Si l'on avait le temps d'être patient on pourrait attendre avec toutes les douleurs et les ennuis. Ah! si le temps s'arrêtait dans la souffrance, si l'on n'en vieillissait pas! Vous sentez bien que tout serait changé. Alors qu'y a-t-il « d'absurde »? D'être des mortels qui n'aimons pas mourir. C'est la seule « contradiction » franchement insupportable. Donc, ne pas s'en prendre à la vie, quand on n'en veut qu'à la mort. Vous croyez que je me moque de vous et que j'appelle le loup pour vous consoler de Croque-mitaine, mais vous parlez « d'absurdité » et tout me paraît si logique!

Quant au jeu du courage et de l'énergie, je le trouve un peu funambulesque. Qui donc le courage a-t-il rendu plus heureux? Où cela change-t-il quelque chose dans la réalité des faits et la nécessité des sensations? C'est élégant comme tous les mensonges de bienséance, mais ceux qui s'enchantent de leur courage et croient, pour cela, avoir inventé un moyen de se tirer d'affaire, me dégoûtent comme le joli cœur qui fume une cigarette pendant l'opération.

De l'énergie? Si vous entendez par là un accommodement avec ses maux, aidant à les tolérer, je n'en

ai pas un atome, car je vous assure que rien, pas même l'habitude, ne m'a facilité les choses.

Tout est horrible et de plus en plus, voilà !

Je n'ai jamais cessé de me le dire et je n'éprouve aucune pudeur à le dire aux autres, c'est à dire, à vous.

10 août.

Mme B..., cinquante ans, était exquise sur la plage, toute mince dans le grand fauteuil de fer, empoignant les bras de toute l'ardeur de son entrain, la fine tête sur le cou fervent et rengorgé, elle étincelait de jeunesse et de possession de vivre. Dans le costume chic d'alpaga anglais, du même argent bruni que les boucles flottantes dégagées de sa coiffure plate à la Pompadour, si élancée dans sa pose assise, le vent semblait circuler dans ses veines, je l'admirais et, sagement, en adepte, je recueillais la tradition ; je me demande si le jeune homme couché, dans le sable, au pied du fauteuil, sa raquette gantée de fauve dans ses mains gantées de blanc, jugeait la supériorité de ce charme. A l'heure où l'on cherche ses amours dans le monde, cela m'eût rendu difficile.

Quand la femme survit à cet âge comme il arriva chez l'Impératrice d'Autriche, elle prend un dégagement, une pureté de silhouette hors des considérations habituelles, une netteté sombre et définitive

comme une chose accomplie, le destin fini, l'espace vide autour de la robe et grand ouvert sur les étendues de la mort.

Déjà chez Mme L..., dans la fébrilité des mouvements, l'instabilité de son repos, elle ne tenait pas assise, j'avais déjà ressenti ce désœuvrement du départ, ce déblaiement, ce grand rangement des événements et cette disponibilité de la vieillesse. On la sentait libre et seule, impossible à suivre, avec, dans la chambre, du désert autour d'elle, et précieuse comme les choses mesurées.

J'ai instinctivement ce regard au loin, ces vies qui persistent m'agrandissent l'horizon. Cinquante, soixante ans, m'apparaissent la plénitude, comme si j'avais l'intuition que ma vie véritable est par là.

Les déclins orgueilleux m'intéressent plus que les âges trop aimés, trop rengaines, les âges populaires.

Dans l'*Illustration*, l'admirable geste du cardinal Rampolla tendant passionnément son vote à l'autel de la Sixtine, résiliant son orgueil de Sicilien tragique et de pape impossible.

20 août.

Rusbroech l'admirable, la mystique et la théosophie, spiritisme, etc..., pour moi une conférence de Lacordaire, un syllogisme de Pascal, une exposition

de philosophie allemande et même anglaise m'ouvrent plus d'horizons intérieurs.

Je trouve une obtusité irritante à ceux qui veulent faire de la mystique de rien, quand toutes choses en contiennent d'une manière si authentique. Les ignorants auront beau faire, ils ne possèdent rien de plus que les autres. Ce ne sont pas les ignorants qui l'ont découverte et démontrée. Pour bâtir un bon ouvrage d'attaque contre la science et la philosophie, il n'y a jamais eu que les savants et les philosophes.

29 août.

« Que le jeu n'en vaut pas la chandelle » et que leur bonheur leur coûte cher. Tant pis pour les bourgeois qui marchandent et ne savent pas surapprécier leurs plaisirs.

Il faut être grand seigneur et payer ses désirs au-dessus du prix des autres.

Je sens que le bonheur, chez moi, vaudrait l'enchère que j'y ai mise.

3 septembre.

Chez tout le monde le silence est une apathie. Il est devenu pour moi, comme l'oisiveté, une ferveur. Je ne suis jamais plus inabordable que lorsque je

ne fais rien, et l'on me dérange moins en interrompant mes lectures et mes écritures. Hier j'avais envie de crier : mais si vous continuez à me distraire, il est bien inutile que je ne fasse rien !

D'ailleurs, nous ne devrions jamais nous montrer au repos. C'est trop d'intimité. Dès qu'on n'a plus affaire aux autres, se reprendre. Une présence, inutilement prolongée, est un affaissement. Même en famille, même en amour, savoir disparaître pour garder la belle tension vitale des rapports.

5 septembre.

Que de degrés dans la tristesse ! Il y a des jours où l'on voudrait non pas pleurer, il n'y a pas d'attendrissement, mais crier toute la journée, de quart d'heure en quart d'heure, comme les fous, pour se débarrasser d'une chose intérieure et pesante.

J'étais un si bel instrument à rire, une si parfaite machine à gaieté, que n'en plus produire me détraque, me désorganise plus qu'une autre. Je n'oublierai jamais toute la gaieté que je n'ai pas eue !

1903. Le Trez-Hir, sept.

Impossible de refaire l'écrivain : je ne m'accroche à rien. Ce qui peut convenir à moi et aux autres, je

ne le trouve plus. D'ailleurs pas davantage ce qui conviendrait à moi seule.

Et je souhaite plus que jamais « traire les gens ». Il est incroyable comme les millions deviennent nécessaires à ma vie intérieure.

Je n'ai de goût au fond que pour la vie et la mort. Ecrire des vies : Saint-Just, Talleyrand, Vauvenargues, sainte Thérèse.

Qu'elle mène « une vie tranquille de loisir et pas de distraction ». Ils appellent cela « des journées paisibles ! »

Toujours la bonté et l'intelligence. Il disait : « ceux qui sont bons se laissent toujours manger ». Moi, très péremptoire : « ce n'est pas parce qu'ils sont bons, mais parce qu'ils sont mangeables ! »

La lumière change, elle s'épure et dans la maison elle entre déjà comme pendant l'hiver. Elle fait du jour une longue matinée aux heures favorables à tout l'être, corps et âme, ainsi que l'entendait Malherbe « il n'y a de bon que la matinée ». La mer et les nuages sont glacés de blanc, d'un blanc de pôle ; c'est une fraîcheur de neige, un bleu de glacier. Il n'y a de bon que l'automne.

De la tête de mort qu'A.-D. de V... disait pouvoir regarder, mais ne pas toucher.

Moi, toucher, manier, embrasser, tout ce qu'on

voudrait, je suis absolument sans dégoût. Je suis revenue sur le compte des araignées et des chenilles. Je ne puis avoir horreur de rien de ce qui est ou a été la vie. Le frôlement d'un insecte m'est une sensualité. J'ai tellement subi la mort que toute sensation pour moi restera résurrection. Tout ce qui m'est nostalgie m'est cher comme un souvenir. Je n'ai de répulsion instinctive que pour les odeurs, mais cela c'est l'instinct de la conservation.

Nous ne connaissons les choses, c'est-à-dire leur être comme étranger à nous, que par le danger. Dans la grande fatigue d'une trop longue route, rappelez-vous ce que devient la campagne. C'est le passant qui nous précède au loin, depuis longtemps nous le suivons pour l'atteindre car, de dos, nous le reconnaissons — et quand une fois rejoint il a tourné la tête, l'inconnu de son visage est si grand, si soudain et si calme, qu'un regard de démon nous serait moins hostile et le port d'un masque moins inquiétant.

Les gens qui se sont vraiment perdus, qui ont eu faim, froid et peur dans un paysage comme les autres, à côté du train-train égoïste et quotidien du monde végétal et des animaux qu'ils croyaient familiers, ceux-là ont vraiment rencontré les choses, les êtres dédaigneux qui ne secourent pas.

Les naufragés, sous la lune familière et les étoiles

filleules des hommes, doivent éprouver instinctivement la surprise, l'expérience de cet abandon des êtres, des choses qu'on a cru intimes pour les avoir vues tous les jours. Quels sobriquets doivent leur paraître alors les noms humains des étoiles ! Comme ils doivent ressentir l'erreur, la disproportion de leur familiarité, la lèse-majesté de leur confiance... Dans ces moments seuls d'exception et de maléfice, et nullement par nos habitudes d'esthétique et de lyrisme, nous rencontrons les choses d'être à être et nous les sentons.

L'homme qui vous tue et, je ne sais, peut-être l'homme qui vous aime, doit prendre ainsi un caractère subit de vérité, d'*étrangeté*.

Ce qu'il y a d'*ouvert* dans le Trez-Hir, de mon lit, du fond de ma chambre, les Tas de Pois debout à l'ouest, pierres druidiques en pleine eau, ruines d'Atlantides, c'est bien les parois des continents, pour moi, la grande Porte d'Occident, le seul endroit du monde par où vraiment *l'on sorte*, par où « Le Français », la semaine dernière, s'en allait au pôle sud.

Le *Journal des Goncourt* auquel je retourne périodiquement, qui est peut-être ce que j'aurai le mieux aimé avec la correspondance de Flaubert ; ce livre fait uniquement de ce que j'ai perdu dans les choses et dans les hommes, le détail et la conversation, il est cordial, chaud et résonnant de parole humaine.

Il montre la fin vraie, la fin qui ne vole pas des notoriétés artistiques, la camaraderie entre pairs, les échanges entre égaux, la compréhension toujours à portée de la poignée de mains. Quand Edmond et Jules de Goncourt auraient payé de ces maladies de cœur et de foie auxquelles ils attribuaient leur talent, la familiarité de Gautier et de Gavarni, la littérature se fût montrée belle joueuse à leur égard.

Il faudrait prendre dans Saint-Simon et tout l'adorable XVIIe siècle une pièce de la *Vie ancienne*, quelque chose comme une belle gravure authentique, l'appeler « Versailles » et la traiter dans toute la grandeur, sans romantisme et sans verbiage, de l'histoire et du passé. Finir à la mort du duc de Bourgogne là où sombra l'espoir d'un régne qui n'était pas de ce monde. L'intrigue est très suffisante avec ce plus haut des princes, mal aimé de sa femme, regretté de toutes les autres et que Dieu ne console pas.

L'admirable regret de Saint-Simon : « Je ne l'ai plus vu depuis. Plaise à la miséricorde divine que je le voie toujours où sa bonté sans doute l'a mis ! »

Paris 10 novembre.

Quand on a commencé d'écrire, on se tait trop. On se déshabitue des relations orales. D'abord, pouvant

être lu, on tient peu à la médiocre attention des interlocuteurs, et l'habitude prise de s'exprimer parfaitement dégoûte des à peu près et donne la paresse d'ébaucher, en causant, ce qui sera mieux réussi plus tard.

C'est une faute. Il faut avoir son âme avec soi et pas sur une table à écrire, derrière la grande nappe verte que Louis XIV jetait sur son travail secret.

Je répète qu'on juge de l'intelligence avec les yeux, que l'intelligence se voit bien plus qu'elle ne s'entend. On ne dit pas toujours des choses transcendantes, mais être en état de les dire, cela se voit toujours.

Le baiser est un secret sans paroles.

A M. B... La grande faiblesse des amoraux et leur réfutation est dans leur prosélytisme. Dès qu'on se mêle d'apostolat, dans un sens ou dans l'autre, il faut prendre alors un point de vue social très différent de l'individuel. Je n'éprouve nullement le besoin que la majorité pense comme moi. Toutefois, comme j'estime peu le type révolutionnaire et ceux qui se font un mérite de leur indépendance, — comme si cela n'allait pas de soi — je trouve qu'il faut se garder de cette grande inutilité qu'est l'opposition déclarée, et de la grossièreté d'aller crier sur les toits ses sentiments intimes en voulant à toutes forces « agir comme on pense ». Encore un fameux préjugé !

Il n'y a de dignité sérieuse et d'indifférence à l'opinion d'autrui que dans l'absolu quant à soi. Je croirais donc avoir assez fait pour la morale sociale et avoir fait encore plus pour ma liberté intérieure en épargnant tout scandale. Sérieusement êtes-vous bien écœurée par cette manière de voir ?

8 décembre.

« Le désir de la solitude vaut mieux que la solitude » et sainte Thérèse s'y connaissait. Mme de Maintenon disait aussi : « Dans le monde tous les retours sont pour le couvent. Au couvent tous les retours sont pour le monde. »

Ne nous illusionnons pas sur nos besoins et sur nos aspirations. Nous n'en avons qu'un et qu'une : la nécessité du changement.

Quiconque peut voyager, aimer, voir et entendre, et s'appesantit chez soi, s'avilissant le regard et l'échine à faire fonction de scribe, est un manant perdu par les cuistres, à moins qu'il ne soit un gueux.

Il y a des jours où l'encre et les livres, tous ces faux semblants de la vie, me paraissent une idole plus vaine et plus odieuse, plus fausse à coup sûr que l'argent. Dans une vie réelle les livres ne peuvent être que des initiateurs.

Qu'y a-t-il de nous en nous ? Je commence à me respecter comme un reliquaire de tous ceux que j'ai connus. Une manière, en riant, de transpercer les gens du regard qui est de Tante Alice. Des brusqueries d'intonation, des « Ah ! ma chère enfant » à des personnes de mon âge, qui sont de Mme Lemonnier et que j'aime comme un souvenir d'elle. C'est Mme de T... qui a gardé sa manière d'écouter, avec une ombre de mouvement dans les joues et dans le nez, comme si elle suçait un bonbon. Dans l'accueil une inclinaison rapide et large, les yeux levés et souriants, qui est de Mme Biacabe et de M. T. T...

Quand on nous présente quelqu'un, mouvement dégageant le cou et raidissant les épaules, sans qu'on puisse savoir si c'est recevoir ou rendre un hommage, à la fois de maman et de Mme de Lescure surprises par des étrangers — ou dans l'ennui, un air absorbé, fastueux, agressif, qui est presque une parodie de soi-même et vu quelquefois à Renée de M... sans savoir si elle me le doit ou moi à elle.

J'aime cette perméabilité, ce souvenir dans la chair de ce qui a plu, à cause d'elle je me suis plus précieuse que si je m'étais toute inventée.

« Je vous ai parlé de la mort tragique de mon vieil ami X..., j'apprends que les choses ont été encore plus graves et que l'on ne doute plus d'un assassinat. Quand donc les hommes perdront-ils cette

illusion de vider leurs querelles par la mort ? Elle n'ajoute aux choses qu'un point de suspension et ne fait qu'éterniser les équivoques. Je n'ai jamais pu envisager la mort comme un dénouement, elle les interdit tous.

ANNÉE 1904

5 février.

Ce que nous sont les yeux... depuis quinze ans je commence à le savoir. À mesure que la visière se relève, tout ce qui est rendu et de ce qui ne se voit pas ! Ce sentiment de séparation que j'avais en regardant toute chose, d'un arbre à maman. Les oreilles, qui séparent des âmes, m'ont moins enlevé peut-être que les yeux qui séparent des corps et des choses.

Je reprends de la vie des images qui pourront durer, et cet appui des souvenirs avait si curieusement disparu. J'ai entièrement perdu trois ou quatre années de ma vie. On a beau se récrier, s'impatienter, chercher, je suis comme un enfant qui ne sait pas sa leçon. En revanche, ce qui a précédé, cela c'est moi pour l'éternité.

« Le bonheur est une invention comme le système des poids et des mesures. » (J. Laforgue).

20 février.

Mme de Staal, Mlle Delaunay, quel charmant sauve-l'honneur pour la catégorie des jeunes filles d'un certain âge. Elle disait dans son portrait par elle-même : « Sa folie a toujours été de vouloir être raisonnable, et comme les femmes qui se sentent gênées dans leur corps s'imaginent être de belle taille, sa raison l'ayant incommodée, elle a cru en avoir beaucoup ». Et devant les affres de l'établissement, sa jolie manière de fière partie contractante : « Je, lui fis comprendre que, dans ma situation, à l'âge où j'étais parvenue, on ne me pardonnerait de changer d'état que pour une fortune qui paraîtrait extrêmement avantageuse, et qu'enfin j'étais comme ces antiques qui augmentent de prix par leur ancienneté.

Seulement il fallait rester Mlle Delaunay, la fortune de Staal ne valait pas une femme d'esprit.

Je n'ai aucune idée préconçue sur l'amour dont je me défie intensément comme de toute collaboration. Un mariage élégant entre mortels chic, fiers l'un de l'autre, assez raffinés pour tout sauver de leur vie par l'intelligence de la mort. Je ne lui découvre pas d'autre forme souhaitable.

Qu'est-ce qu'il y a dans certains livres ? Ce n'est pas le style, ni le reste ; du talent, il y en a aussi

ailleurs. Mais ceux-là, dès qu'on y entre, on y respire une atmosphère spéciale. On les prend mollement comme tout livre à commencer et puis l'on se redresse, on se ranime, on se retrouve, comme s'il arrivait quelqu'un, une visite brillante, un jour de pluie. Je crois que c'est *le ton*, rareté des raretés, et que « le style » le chasse au lieu de le donner. Le ton pour le style est la physionomie pour la beauté, le mouvement des lignes. A force de sacrifier à la phrase et au mot, ceux qui les écrivent oublient leur allure, leur tournure propre. Pour un surcroît médiocre de métaphysique ils perdent l'autorité nerveuse de la phrase. Je ne remarque cette valeur de ton que chez les écrivains qui ont un physique.

Il faut qu'ils aient dans leur chair le maniement du charme pour le retrouver en écriture. Or, le charme, comme la distinction, est un raffinement du tact, et j'ai bien envie de dire que, pour écrire supérieurement, il faut une aristocratie de geste et de peau. Des exemples : observez la nuance de Flaubert aux Goncourt, de Bourget, d'Hervieu à d'Aurevilly, Curel, de Paul Adam à Barrès, de Renan à Nietzsche, de George Sand à Mathilde Serao, de Marcelle Tinayre à la comtesse de Noailles, de Mme H. de Régnier et celle qui doit venir.

4 mars.

« Vous vivez toujours dans deux ans. » Quand je cesse mon regard à cent mètres, quand je vois où j'en suis et ce qu'il y a derrière. Pour éviter les mouvements sismiques, je pense à une grande duchesse de Russie qui, elle aussi, dut attendre, attendre impérialement. « Dix-huit années d'ennui et de solitude lui firent lire bien des livres. »

« Que m'importe le soir,
Puisque mon âme est pleine
De la vaste rumeur du jour
Où j'ai vécu.
Que d'autres, en pleurant,
Maudissent la fontaine
D'avoir entre leurs doigts
Ecoulé son eau vaine,

Où brille au fond l'argent de quelque anneau perdu.

Le souvenir unit, en ma longue mémoire,
La volupté rieuse au souriant amour.
Et le Passé debout me chante, blanche, ou noire,
Sur sa flûte d'ébène ou sa flûte d'ivoire,
Sa tristesse ou sa joie au pas léger ou lourd.

Ce ne sera pas trop du Temps sans jours ni nombre,
Ni de tout le silence et de toute la nuit
Qui sur l'homme à jamais pèse au sépulcre sombre.
Ce ne sera pas trop, vois-tu, de toute l'ombre,
Pour lui faire oublier ce qui vécut en lui.

(Henri de Régnier, inscriptions lues au soir tombant.)

8 avril.

Guizot disait à la princesse Lucien qui ne lisait jamais : « Il faut que vous ayez toujours une personne vivante devant vous. » Je la trouvais dans le vrai et disais que les livres sont des faux. N. - B. : Oh! il y a des personnes qui sont de bien mauvais livres.

Encore Guizot à la princesse : « Je n'ai pas de désirs médiocres. Je n'accueille que les hautes espérances. Je sais me passer de ce qui me manque, mais non pas me contenter au-dessous de mon ambition. Et, dans notre relation de vous à moi, mon ambition a été infiniment plus grande que dans tous les autres intérêts où peut se répandre ma vie. »

Brest, jeudi 28 juillet.

Aucune ville ne ressemble à Brest, aucun des autres ports. Nulle part on n'a fait des rues si étroites

et des maisons si hautes. De claires maisons plates et grises qui n'ont même pas la douceur d'être sombres. Elles surplombent, dures et pâles, comme des parois de gorges ; un courant d'air éternel ajoute au malaise des choses étroites et sans proportions.

La Penfeld encaissée, encombrée du matériel de sa marine, les constructions du port en échasses sur le roc, tout est resserré, tout est boyau, chenal, défilé. Et sa prise de large, la promenade du Cours, est une si maigre terrasse devant la rade magnifique et fermée du goulet, que sur ces kilomètres d'Océan et sur ces côtes qui sont de la campagne on respire moins qu'en traversant la place de la Concorde.

La ville devrait s'appeler Angustine.

La marine pauvre et triste l'a faite ainsi. O marine, ô ma mère! Des jeunes gens passent dans les rues par larges fronts de casquettes blanches, ils sont lents et, chez eux, ils ont le recueillement du geste et l'ardeur du regard dont on couve et décèle un bonheur, et ce bonheur est le départ.

A dix-huit ans ils savent comment on part, mais pour très loin, pour très longtemps. Mon père à leur âge, s'est promené comme eux dans cette même rue de Siam, mon grand-père et son père aussi.

Le Trez-Hir, 20 septembre.

L'esprit de ces cahiers me fatigue, cela m'ennuie de faire de la tristesse, j'en suis physiquement saturée. Quand je me réveille la nuit et le matin, je ne vois plus un bout par où prendre la vie ; l'instinct, le premier mouvement est pour la détresse. Un peu plus entrée dans la veille, les réactions commencent, cela change, je sais ne pas être plus tragique que cela n'en vaut la peine.

Ce qui me consterne, ce qui m'atterre, ce n'est pas l'avenir qui ne pourrait jamais être que meilleur, fût-ce la pleine vieillesse, mais ces quinze ans que j'ai derrière moi... Un matin, pendant ma fièvre typhoïde, j'ai été surprise, gênée, parce que je ne pouvais pas me rappeler si, toute la nuit, j'avais dormi ou veillé.

ANNÉE 1905

Paris, 9 janvier.

Je n'aime pas les révoltés qui sont des victimes, et, par conséquent, ne sont pas des forts. Tant pis pour les « outlaws » qui ne savent pas être les pillards de la société. M. de Talleyrand fut un corsaire autrement effectif que Byron, et Catherine d'Anhalt-Zerht, cette autocrate personne, une féministe un peu plus émancipée que nos modernes revendicatrices.

22 janvier.

Je n'écris plus, je m'oublie, et j'ai tort. Mais que devenir quand la tristesse vous ennuie?

Je dois me rendre cette justice qu'elle m'a distraite longtemps. Nous avons bien raison de n'aimer que les heureux. Les sinistrés sont dans leur tort.

Le bonheur! le bonheur! à tel prix que ce soit. Pourquoi ai-je cette invraisemblable expression de bonheur, cette animation de la tournure et des traits? J'ai la seule atteinte physique qui ne laisse point de trace, elle est invisible comme une plaie morale. Elle vous laisse sournoisement intact et ronge la vie par le dedans.

Je n'admets que le bonheur et je n'en veux plus, parce qu'il faut toujours avoir été heureux, mieux vaut jamais que trop tard.

Il faut, à vingt ans, être en possession de tous les orgueils, les faire aimer par des perfections analogues dans un sexe différent, et puis en voilà pour l'éternité! Le reste est raccommodage, désordre, subterfuge et à peu près. J'ai trop aimé la vie, la vie pour elle-même, la simple existence qui est remuer, voir, entendre. J'ai gardé, de mon enfance, un si prodigieux souvenir du rire et de la gaieté, profond comme un amour, l'enchantement de tous les jours et de tous les réveils, qu'à moins de les retrouver comme je les avais, je me croirai toujours malade et déchue.

Tous ces gens qui voient, comme des dieux, les détails et les lointains, qui possèdent toute la vie des choses et des êtres, la présence réelle du monde infini, tous ceux qui tressaillent avec les bruits et les voix, le profond ébranlement des voix humaines et des voix musicales qui suffiraient à elles seules.

Comment ne tremblent-ils pas, ne s'écrient-ils pas de bonheur d'un sommeil à l'autre? Ils se croiraient obligés d'être poètes ou bien peut-être ivrognes pour tirer à ce point parti d'eux-mêmes.

Je ne demande moi que les choses que les yeux me rendent chaque jour, j'abandonne les êtres qu'il faut entendre, et rien que ce lendemain attendu me donne la fièvre et me vengerait de la mort.

6 août.

J'y ai mis le temps, mais je prends l'amour de la normalité, de la vie de tout le monde, selon les plus vulgaires lois naturelles et sociales... Tout ce qui aurait pu être celle qui serait moi, si une petite fille de treize ans n'avait pas dîné un jour, en voyage, dans une maison où une autre petite fille allait avoir la rougeole.

Je ferme les yeux le matin quand je me réveille dans le soleil et le balancement des arbres du parc répété dans toutes les glaces, je ferme les yeux et je vois ce qui serait. Je me réveillerais à Tamaris, Alger ou Pera, comme dans mon enfance, au sifflet des canonnières, à l'ébranlement des salves.

Je serais seule parce qu'il serait de garde ou en campagne. Les enfants, de huit à dix ans, chanteraient :

« Shew fly, don't bother me » sur l'air de la oupa-oupa, ou l'un de ces airs créoles dont on ne savait jamais que les premiers mots. Ma bretonne me dirait : « Madame, la rade est consignée » comme on parle du tonnerre ou du jugement dernier, ou bien « Monsieur a fait dire par le vaguemestre qu'il enverrait la baleinière pour onze heures. » Je passerais mes journées sur la galerie avec les journaux ou les revues du carré, les côtes et la ville seraient lointaines, la mer profonde et transparente, les bâtiments, sur rade, « éviteraient » avec les heures. En levant les yeux, là où j'avais Pera, j'aurais maintenant les côtes d'Asie, je suivrais les mouvements de la rade, les embarcations d'où l'on salue. Deux matelots, sur ma tête, laveraient interminablement une baleinière. De temps en temps j'aurais des visiteurs : le médecin, le second, l'abbé. Les toc-tocs du timonier ne me gêneraient même plus. « Commandant, le canot major va accoster. »

Je serais simple et sans désirs, mais quelle que fût la situation dans la hiérarchie terrestre, je retrouverais à bord mon rang de fille de France.

29 novembre.

Je n'écris plus parce que ce n'est pas travailler et que je ne sais plus m'en aider à me refaire un moral.

Un moral ! Est-ce bien moi qui n'en ai plus ? Je ne souhaite plus rien, je travaille sans désirer le succès et ce succès, si je le rencontre, je ne désire pas le poursuivre.

Je ne désire que les ensembles, une vie qui serait complète de toutes parts, et pour cela une accumulation de résultats encore si lointaine, lointaine...

Malgré tout ce qu'on pourrait croire, je suis trop humaine pour mon état et je crois tout perdre, parce que le normal ne m'est pas arrivé.

Les normaux, qui sont la pluralité, donnent leurs définitions et nous les en croyons avec superstition.

Pourquoi me démoraliser par idée préconçue et succomber par préjugé à la « tendresse du regret » ? Au fond qu'y a-t-il dans cette vie normale en toute lucidité ?

Il y a certainement le mariage heureux. Mais dans le plus beau mariage, et surtout s'il s'agit de la femme, préserve-t-on cette énergie vitale de la solitude vers laquelle se portent si étrangement nos préférences ?

Enfant, l'on ne tient aucun compte, on méprise même tout à fait les saintetés qui ne furent pas vierges. Plus tard, on s'attache moins sans doute à l'intégrité absolue, mais nous en avons le goût, la secrète préférence des vies libres. Toutes proportions gardées, considérez ce qui se passe en vous quand vous dites : Wagner ou Louis de Bavière, George Sand ou l'Im-

pératrice d'Autriche, Ernest Renan ou Gustave Flaubert ? Et le dirai-je, la présence de Lucile n'explique-t-elle pas toute la distance de Camille Desmoulins à Saint-Just ?

Ce qui nous porte les uns vers les autres, ce que nous ressentons pour les vivants ou pour les morts, pour ceux qu'on rencontre ou pour ceux qu'on admire, c'est, à tel degré qu'on vous dira, toujours de l'amour, de l'amour qui se heurte au seuil des intimités. Donnez un amour à Marie Bashkirtseff et dites si vous ne la détruisez pas. Faites de Charlotte Corday la maîtresse de Barbaroux et vous ridiculisez son acte.

A Mme X... Puisque vous nommez Nietzsche, j'ai bien envie de vous répondre à sa manière : « Oui, j'ai écrit dangereusement, mais de tout ce qui est beau en ce monde, qu'est-ce qui n'est pas redoutable ? Le Christianisme n'a-t-il pas été prêché dangereusement ? » Y a-t-il vraiment dans la mort telle que l'impliquent les grands enthousiasmes, de quoi déshonorer le fanatisme ? On ne fera jamais pis que braver sa mort et celle des autres. Est-ce donc si grave ? et vaudrait-il mieux vivre sans martyre et sans foi ?

En définitive je suis allée à Saint-Just, comme Barrès à Bonaparte, « sans parti pris social ni moral » pour lui demander « de l'élan » et savez-vous, Madame,

que Barrès, à qui je n'avais rien envoyé, m'a félicitée dans les 24 heures de « ces pages exaltantes »?

Moins on pensera comme Saint-Just, plus la réprobation sera énergique, plus on devra se redire avec l'Imitation : « Serviteur paresseux et toujours murmurant, rougis donc qu'il y en ait de plus ardents à leur perte que tu ne l'es à te sauver et pour qui leur passion, leur crime, a plus d'attrait que n'en a pour toi la vérité. »

ANNÉE 1906

16 février.

Qu'ils sont misérables ceux qui ont peur de la réalité des grands hommes ! D'avance j'étais certaine de n'être pas déçue. Mon principe est qu'on a toujours l'air de ce qu'on est. Un seul petit choc, en voyant entrer ce grand garçon mince à qui l'on donnerait 25 ans. Il n'est pas beau, mais comme la comtesse Potocka le disait de Napoléon, on ne lui voudrait pas un autre visage ; c'est celui qui convient à ce qu'il a fait. Mince et fin, le visage le plus soigné, le plus réussi pour l'insolence et le dégoût. Au demeurant, premier prince de l'intelligence, et fait pour écraser tout ce qui n'est pas elle.. Dans ce long bureau fait du seul luxe des choses immatérielles, les livres et les souvenirs de musée, ce luxe inaccessible à presque tous, je me sentais en un centre où convergeaient toutes les affaires de la

pensée, comme autrefois à Versailles toutes les affaires d'Europe.

« O existence ! tu n'attaches que par le passé et tu n'intéresses que par l'avenir. Le moment présent, transitoire et presque inaperçu, ne vaudra que par les souvenirs dont il sera peut-être un jour l'objet. » (Anne de Coigny, cité par Maurras dans l'*Avenir de l'Intelligence*).

15 mai.

Il est inouï que je n'aie pas encore trouvé le travail que je puisse aimer. La déviation littéraire était peut-être moins prévue chez moi qu'on pourrait le croire. Il faudrait y venir pourtant, car cela seul « marquerait assez pour mesurer le temps que j'ai vécu ». Cet hiver, par exemple, a compté pour moi comme une semaine.

J'ai tellement regardé passer le temps, je l'ai tant mesuré que je sais, je sens, combien pèse ce qui en reste. J'en ai la représentation parfaite, enfin je peux le concevoir au sens où les philosophes disent que ce n'est pas possible.

Et ce temps, si merveilleusement observé, ne m'a rien appris de moi, ne m'apporte pas une idée, un renseignement. Quand je veux à mon tour me concevoir, je dois retourner à l'enfance, c'est à l'aide de

ces seuls souvenirs que je me recompose, que je me sens une chose et pas une autre.

2 juin.

Et l'année prochaine à Jérusalem!

11 juin.

Le « dédain suffisant » a écrit Barrès, ce n'est pas une sotte attitude de raisins trop verts, car le dédain est toujours un plus grand désir. En quittant, en laissant ces bavardages, quelle impression de salut en rentrant travailler! La joie de quitter la flânerie pour un bon pas accéléré qui mène quelque part

28 juin.

Une bizarrerie du manque de bonheur habituel, c'est d'être une étrangère dans sa propre vie. Je ne reconnais plus l'intimité d'autrefois, la confiance dans la maison qu'on aime, la familiarité des choses, ce qu'un air chanté, ou peut-être l'envie de chanter. peut mettre d'espace et d'horizon dans une chambre, On a des indifférences d'étrangers. Faut-il donc aimer un homme pour aimer toutes choses dans sa

vie ? N'y a-t-il vraiment à interposer que cela entre la mort et vous ?

3 juillet.

Mon âge m'impressionne tellement, qu'à la lettre je ne cesse de penser à cette menace de vieillesse, qui me hante comme la mort. J'ai beau me redire mon : qui est comme moi ? me rappeler ma promesse et mon vœu de durer plus que les autres, il y a des moments où je ne ferais plus un geste vers le succès, vers une réparation, parce que je n'ai plus 25 ans.

Presque tout le monde rit et se moque en disant combien on vieillit, cela me paraît une telle grossièreté... c'est une pudeur qui leur manque. Et, au fond, comme il faut niaisement être ou se croire heureux, comme il faut regarder son passé avec l'intrépidité des aigles, pour se rayer des vivants avec ce rire de crétins.

Je n'aime, je ne me sens la sœur que des âmes qui croient tellement à la mort qu'elles la respectent déjà en elles-mêmes.

En retrouvant X... vieillie et le disant gaiement, j'ai eu l'impression de trahison des troupes qu'un mouvement inattendu découvre sur un champ de bataille. J'ai dû paraître bien frivole en répondant que plus j'allais, plus je me trouvais jeune, que je

ne trouvais pas vraiment, qu'en soixante ans on eût le temps de vieillir et que le démolissement physique me semblait un inexpliquable gaspillage.

C'est peut-être pour n'avoir pas servi, mais je suis sans pardon pour ceux qui s'abîment vite. C'est une espèce de lâcheté.

Et tout cela me donne quelque chose de haletant, de talonné par l'heure, — même les trajets, la voiture, le tramway lui-même, ne me détendent pas, ne m'abattent pas. Seule, maintenant, je parle, un mot qui ne veut rien dire, mais comme s'il fallait protester et je rougis comme à une terrible maladresse. Pourtant on n'est pas hystérique quand on dort dix heures d'un trait.

Ce qui m'affole n'est pas l'avenir, au contraire, là je suis à peu près sûre de moi, mais quand je me re tourne !

Il existe à présent un portrait de moi et il me fait peur.

Je ne me « révolte » pas, ce mot est aussi absurde qu'inutile envers les choses nécessaires, mais je vis dans la plus parfaite et la plus quotidienne non-acceptation.

Marly-Fribourg, 11 août.

Ce qu'on aime dans les montagnes ce n'est pas elles, mais les manières différentes dont elles nous ouvrent

l'espace, c'est l'échancrure, c'est l'intervalle qui nous émeut. Elles seules nous apprennent des horizons nouveaux. C'est le vide qui nous importe dans les montagnes, comme on dit que le soupir est l'essentiel de la musique.

Paris.

A propos d'occultisme, je leur disais que je ne ferais aucune difficulté de croire à tout, qu'il n'y avait qu'une chose à laquelle je ne croirais jamais, c'est au témoignage humain.

13 octobre.

Etre sourde c'est probablement ne pas entendre, mais en tous cas, c'est se taire.

Quelle que soit la spontanéité qui nous soulève, ne fût-ce qu'une exclamation, résister au préjugé communicatif, se rappeler que votre milieu, votre moment, n'est pas celui des autres : se taire. Quelle que soit la conversation, la discussion présente et dont on vous parle, quelle que soit la répercussion d'impatience ou d'entraînement éprouvée, quelle que soit la réplique vengeresse, mordre ses lèvres, se rappeler qu'ils parlent, qu'ils crient : se taire.

Rencontrer une personne illustre, un être sympathique, un pauvre original, avoir la science de tous les accueils, sentir en autrui le désir de l'avance, mais comme je ne parle pas, comme les toqués, pour le faire seule : passer, se taire. Haute école de *self control*, de non-spontanéité, de solitude et d'indifférence.

Nous avons deux *morals*, celui de la pleine conscience et du grand jour, et celui de la nuit, de la demi-conscience.

Pour moi tout va mieux, mes yeux font de tels progrès que dans deux ans, trois ans, je lirai sur les lèvres.

Saint-Just m'a été un premier résultat. J'ai appris à finir, j'ai fini un roman, et je m'y reconnais dans toutes les phrases, je les avoue toutes, c'est-à-dire que maintenant je sais faire ce que je veux. Il serait sans doute plus artiste de gémir sur la non-réalisation de « son rêve ». C'est une fanfaronnade que je n'aurai jamais. Je sais travailler, prévoir, mais non rêver. Pour moi, l'idée ne sera jamais plus belle que l'œuvre. Je ne sais ce qu'est une idée qui n'est pas une phrase, et la phrase écrite est toujours un progrès, un effort sur la phrase pensée. Donc je suis ce qu'on appelle en possession de mon talent. J'ai dans le corps de quoi travailler, je ne dis pas pendant quatre cents ans comme Delacroix, mais pendant six ou sept ans. Mon opinion est que tout se donne à qui sait prendre. Quel que soit le point d'où l'on parte,

il suffit d'avancer car *tout communique*, et le passage d'un point à un autre, comme dans le mystère du mouvement, est tellement insensible et déjà impliqué, qu'il n'y a lieu de s'étonner de rien.

Et pourtant je me réveille dans le cauchemar comme à une sonnerie du désespoir. Faut-il être saturée pour se désespérer par machinisme !

Quel que puisse être l'avenir, maintenant que j'ai vécu une vie, et cela est irréparable.

Existe-t-il le bonheur qui me ferait pardonner cela?

Vivre comme s'il vous attendait.

20 décembre.

Ce n'est pas le bonheur qui m'a le plus manqué : *c'est la distraction*. Si je pouvais vivre avec les autres, ils m'ennuieraient peut-être, mais *ils me distrairaient*.

C'est dans les infiniment petits qu'il faut juger les autres, parce qu'ils ne se défient pas. Je livre deux symptômes indicateurs comme le pouce et l'oreille dans l'anthropométrie.

Etudiez la sincérité dans la manière de lire l'heure. Une personne en retard verra cinq minutes de moins, pressée cinq minutes de plus.

Pour la bienveillance, l'inconsciente sympathie ou

antipathie, demandez un renseignement peu important — s'il pleuvra un jour où vous n'aurez pas de parapluie — la réponse sera presque infailliblement dans le sens qui vous est le moins avantageux. On croira que c'est ainsi parce que c'est l'instinct de légitime défense contre le bonheur d'autrui, et qu'au surplus *le sentiment de l'exactitude* n'est pas humain, il est savant, et dans la science il semble qu'il n'appartiendrait qu'au génie.

A force de les voir patauger dans l'à peu près, je me sens devenir inexorable, à la Saint-Just.

Ils parlent de droiture, de loyauté et ils sont faux, faux sans le savoir peut-être, mais que m'importent les intentions ? Je ne pèse pas les mérites, le pire c'est ce qu'on est, ce n'est pas ce qu'on veut.

Pour consoler M. de C..., qui ne m'a pas convertie au libre arbitre en me prêtant Fonsegrive, je lui disais qu'on pouvait sauver la responsabilité en la transportant de l'acte à l'être. On doit compte à Dieu de ce qu'on est un chardon et pas une rose, quoi que dise le mari de Julia de Trécœur.

25 décembre.

Les boulevards sont d'une gaieté... et je pleure en marchant vite, je pleure un peu. Les enfants ont des yeux si brillants, nos yeux de Brest. J'ai envie de

prendre une tête au hasard, de la serrer dans mes fourrures, de dire : vous êtes la vie, la vie normale que je ne peux pas avoir. Il y en a des millions comme vous, et pour moi, c'est l'inaccessible.

Jolies dispositions pour recevoir cet Italien, qui m'arrive de Florence. Il a lu le *Mercure* et veut me voir, il veut voir Barrès. Il va falloir être de la bonne école : « Mais il connut mieux que la hauteur, il connut le dédain. Saint-Just a senti les vanités de ce monde, il s'en est dépris comme on le faisait à Port-Royal. Son mépris de ce qui passe, son désintéressement de ce qui ne dure pas, a les intonations du cloître et ses obsessions. Il y a de l'homme intérieur en Saint-Just, de l'homme qui se refuse et porte une vie qu'on ne touche pas. C'est ce qui lui permit de le prendre de si haut avec Danton et peut-être bien avec son échafaud. »

ANNÉES 1907-1913

5 janvier 1907.

Une année nouvelle c'est pour moi un steppe parfaitement uni et vide à franchir au galop. Au-delà, peut-être..

13 janvier.

Pierre Laugier est mort, exactement deux mois — à un jour près — après notre grande conversation au mariage de Carle. C'est tante Hélène qui entendait et qui traduisait, mais c'est moi qui le poussais et c'est moi qu'il persuadait de sa mimique savante et sobre de sociétaire du Français, à peine plus habile que celle de Mgr Le Nordez ou de Me du Buit, prédicateur et avocat.

Je l'avais mis sur le théâtre pour femmes, je lui disais que les filles du monde y viendraient par la force des choses et, qu'à moins de tomber sur un mari

très chic, je conseillais « les planches » à mes amies.

Il disait : « elle est charmante, charmante, charmante. Elle est absolument dans le faux, mais elle dit des choses très justes ». Et plus tard à ma tante G... « Pourquoi ne se marie-t-elle pas cette fille-là ? Moi je ne peux pas, je suis pris ». Je me promettais qu'il me retrouverait un jour sur les planches, et sur les siennes « en esprit et en vérité ». Il devait venir me voir. Avec illogisme je disais : « Je veux bien parce qu'il est le fils d'un membre de l'Institut et le neveu de l'amiral Arago ».

Laugier faisait partie de ma galerie, j'éprouve un sentiment de dommage à la voir se dépeupler, et je sens que si trois ou quatre hommes, dont je n'ai vu qu'un seul, plus une femme, disparaissaient, je me découragerais d'être, je ne me soucierais pas d'exister pour les autres, et je me considère comme l'une de leurs raisons de vivre, car ce n'était pas la peine d'écrire, s'il n'y avait pas des lecteurs comme moi.

Nous n'existons que les uns pour les autres, nous sommes tout ce qui nous reste, voilà ma philosophie.

16 février.

Je disais à maman : « notre théâtre est « immoral ». Moi je vais faire une pièce morale et l'on ne sait pas du tout ce que cela prouvera. »

28 février.

Nous quittons cet appartement commode et joli avec ses fenêtres sur le parc de l'hôtel St-Senoch, qui prend tout un côté de la rue, et que j'avais découvert avec émerveillement un jour de neige. Nous allons vivre à l'hôtel, dans une pension de famille. Maman donne des raisons d'ordre matériel et j'y insiste aussi. Tous disent : « On n'est jamais mieux que chez soi, la liberté... » Vraiment ? Votre liberté ? C'est précisément ce chez moi que je veux fuir. Avec quel découragement j'y suis rentrée chaque jour pendant des années, avec quel dégoût de la maison où jeune fille je vis en vieille femme. La maison n'a de raison d'être que par la famille, autrement elle n'est qu'un bien-être mesquin de vieille rentière, propriétaire de ses meubles : « Le mobilier, voilà ce que l'homme a de plus cher au monde ! » Il n'y a pas de solitude que le mobilier ne console.

Certes, je les aime toutes ces vieilles choses, mais parce qu'elles me rappellent Brest. Je me sens l'âme d'une seule maison. La maison pour moi, c'est Brest. Ailleurs je suis une passante, une voyageuse. J'ai besoin de simuler au moins le provisoire, de ne pas accepter.

Et puis la vie à l'hôtel, ne fût-ce que par sa distraction, oui, la distraction que procurent même les gens qui vous ennuient, me sera excellente.

Il faut absolument recevoir des impressions de l'extérieur, chez moi elles manquent trop, et le bonheur me fait moins défaut que la distraction. Ceci bien entendu, je trouve qu'on a le droit de dire, qu'on a besoin d'être entouré et que « le désir de la solitude vaut mieux que la solitude ».

7 mai.

J'affirmais à Andrée que, mes constatations faites, la tristesse était un genre d'imbécillité. Oui, c'est la tristesse, au fond, qui a raison, mais ce ne sont pas les gens tristes qui ont inventé la tristesse, ils ne sont pas ceux qui la connaissent le mieux. Tout ce qu'on porte sur le visage est vain. « Avoir l'air triste » n'est pas une nécessité de la tristesse : c'est se souvenir de la galerie. La vraie tristesse n'a pas d'expression.

Que d'autres cherchent l'air des bois, de la montagne,
Et la brise des Océans.
Je m'enfonce dans l'ombre où nul ne m'accompagne.
Je respire chez les géants.

Vous êtes mes vaisseaux, mes rives, mes grands arbres,
Mon soleil, mon ardent matin.
Qu'ai-je besoin d'amis, j'ai les hommes de marbre
Qui se penchent sur mon destin.
(Les Eblouissements.)

A surveiller, elle a un talent à mon échelle.

3 juin.

A Renée. Je n'aime que les êtres parfaits et n'en veux pas voir d'autres, et c'est encore chez les célébrités qu'on a le plus de chance de rencontrer des dons et des activités bien conduites.

Il est certain que ce qui les différencie n'est pas tellement leurs facultés que leur propos délibéré d'en tirer parti. Ceux qui réussissent — quels que soient les préjugés sur les artistes — sont des caractères qui ont su discipliner leur effort. Cela se voit dès leurs mouvements et cette précision, ce *but* que l'on sent à leurs gestes est, je crois, ce qui entretient en eux cette extraordinaire jeunesse. *Ce sont des êtres qui n'ont jamais fini de vivre.*

(Après une visite à Mme Duclaux).

Ouchy, 20 septembre.

A Mme D... Ce que je perds de plus en plus, c'est la notion du temps. Un an, cela vaut aujourd'hui un mois quand j'avais dix ans. Je ne dirais pas que cela passe très vite ; une année, au contraire, me semble avoir le faible contenu, mais, en revanche, la présence d'une même journée. Voilà pourquoi je suis très fidèle sans le paraître.

Pourquoi ne quittez-vous jamais la Bretagne ? C'est si agréable de se mouvoir dans le monde, d'y avoir ses coins et ses habitudes comme à l'intérieur d'une seule ville.

Villa Saïd, 11 novembre 1907.

Mmes de Noailles, de Régnier, Delarue-Mardrus, oui, voilà des talents et voilà des rivales. Mmes Tynaire et Colette Yver sont intelligentes ; cependant, non. Pourquoi ? Elles ne sont pas des écrivains. *Elles ne repensent pas ce qu'elles voient.*

Ce sont des raconteuses et des parleuses, quand elles écrivent, elles ne sont pas occupées à sentir, elles ne créent pas une correspondance nouvelle du style à la vie, elles ne sont pas des sensibilités-forces, nous n'avons rien à hériter d'elles.

Il y a dans la littérature : la littérature écrite, sentie, et la littérature parlée, sans aucune décharge nerveuse. Les trois premières lignes d'un livre le classent immédiatement dans l'une ou dans l'autre, elles édifient sur la paresse ou l'attention du procédé.

Un homme qui écrit une phrase-rengaine comme celle-ci : « le violon qui chante et pleure comme une voix humaine » — je viens de la lire dans Rod — est un homme qui ne se distingue pas lui-même, qui ne distingue pas le style des notions de sa propre originalité. Maupassant n'était ni un cerveau, ni même une extraordinaire sensibilité, mais on lui avait enfoncé la méthode dans le crâne, et son travail sort vécu, non pas seulement des milieux qu'il étudie, mais de son être en fonction d'écrivain.

La littérature parlée s'écrit vite, mais elle ne donne pas à la pensée le bon entraînement du style, l'heureuse dilatation de l'effort. Elle ne mène pas très loin son homme. Elle lui donne peut-être le pouvoir sur son œuvre, mais non ce travail de soi par soi qui fait de quelques individus qui ont écrit, les meilleures statues de l'humanité, les êtres les plus travaillés, les plus complets avec les moines et les saints.

Ecrire, non pour parler, ni même pour écrire : *pour être*, pour devenir de plus en plus dans sa pensée et dans son cœur.

ANNÉE 1908

8 février 1908.

Rien ne console parce que rien ne remplace. Les hommes ne se sont pas naïvement trompés sur la quantité en se désirant la vie éternelle. Il faut l'infini des possibles pour permettre qu'on ne les choisisse pas. C'est l'avenir limité qui rend le passé inacceptable.

26 février.

Quand on est saturé de littérature on finit par ne plus vouloir que des formes extrêmes : la plus lyrique : poésie, et la plus sèche : théâtre. Car le théâtre, c'est l'essentiel du roman, sans remplissage et sans à côtés, sans coloriage. C'est de la sculpture, et dans le moment on dirait que j'aime mieux sculpter.

L'autre jour, en passant la Seine à l'Alma, j'ai reconnu le printemps à la plus forte lumière. Pour moi, ce nouveau tour de roue après un insensible hiver,

c'est la fatigue du jour qu'on voit se lever après une nuit sans sommeil. Perdre la notion du temps ! « Vous vivez toujours dans trois ans. » Mon présent aussi est fait de trois ou quatre années. Je sens trois mois comme les autres une semaine, c'est pourquoi l'impatience m'est inconnue. Si je suis rapide, c'est par amour du mouvement bien fait. Je suis irrémédiablement sans hâte et sans angoisses. Seulement je reconnais que la vie est plus parfaite dans un présent mieux détaché. S'enfermer en un jour comme dans une cellule...

C'est l'ennui qui m'a le plus déshumanisée. Pour les transformations radicales, je crois plus à l'ennui qu'à la souffrance. D'ailleurs, l'ennui des malades n'est pas celui des bien portants ; l'ennui dont je parle, c'est celui de la prison. On n'imagine pas avec quelle inadvertance je travaille à mon avancement littéraire. Je suis obligée de me rappeler à l'ordre. Ce n'est pas qu'il m'échappe que le seul avenir possible est là.

16 mai.

Nous avons tort, nous appelons style, avoir du style, être littéraire, un fait d'ordre nullement grammatical. La présence de la pensée et de l'observation dans la phrase, voilà ce qui fait, à égalité d'écriture, le grand écrivain. Si la phrase est sans intérêt

l'œuvre et l'auteur m'ennuient et la littérature des hommes et des femmes, qui ne sont pas supérieurs, quelles que soient les consécrations, me paraîtra toujours du néant à cause de ce vide de la phrase. Il faut avoir éprouvé au même degré que moi le besoin d'être distraite et la fatigue des lectures inutiles, pour comprendre mon impossibilité physique à lire une phrase insignifiante.

20 juin.

Maman me fait toujours recommencer mes lettres d'affaires à mes directeurs ou autres. Elle dit que c'est d'une indifférence telle, qu'elle se demande si ce n'est pas une pose et que, si je m'en fiche à ce point-là, ce n'est pas la peine de rien faire. Il est évident que je ne m'en fiche pas, puisque je le veux et que si mon indifférence me semblait apparente, je la jugerais maladroite. Mais je fais cela de si loin ! M'en réjouir ? Je n'ai pas la réjouissance aussi facile.

Des résultats isolés ne peuvent pas grand'chose dans une vie. Maintenant que me faudrait-il pour être satisfaite, pour sortir de mon régime à l'ennui ? Pas le bonheur assurément, pour moi il ne serait pas à l'échelle, et l'amour comme on le chante et comme on le décrit, comme on le vit par-dessus tout : la plus ennuyeuse des choses ennuyeuses.

ANNÉE 1910

J'ai vu Blum et lu son livre extraordinaire.

J'ai tant de peine à comprendre l'amour hors du mariage... Un homme est émouvant parce qu'il peut être ma vie, le visage, la présence, la tendresse de tous les jours, et non parce qu'il a sur moi je ne sais quel droit de possession et de perturbation.

On admire tellement le livre de Mme Mardrus. *Comme tout le monde* je le trouve admirable, mais il entre dans cette admiration un élément dont il faut se défier. Une longue lettre de Vandérem me l'a bien prouvé. Ce qui est rural et bourgeois nous en impose toujours. Nous croyons que *c'est plus fort*. C'est une légende naturaliste. Les chefs-d'œuvre classiques sont aristocratiques. Les êtres et les classes élevées sont de plus définitives expériences humaines.

La Rochefoucauld, La Bruyère, Vauvenargues et Pascal et Bossuet lui-même sont des psychologues mondains.

Paris, octobre 1910.

Il y a une sensation que nous serons deux à avoir éprouvée, le grand-duc Cyrille et moi. Quand le *Petropawlosk* a sauté devant Port-Arthur, le grand duc a été jeté à la mer. Son épaisse pelisse a fait bouée et il s'est mis à remonter lentement, lentement, de très loin à travers l'eau glacée. Il a dit qu'il lui semblait que jamais il n'arriverait à la surface.

Depuis je n'ai jamais oublié le grand duc Cyrille.

A déjeûner Mme D..., me montrait Daniel Halévy « Vous avez une grande amie commune : l'Impératrice d'Autriche. » Et puis : « Comment admirez-vous une femme qui vous est identique? »

On commence à m'avoir pas mal parlé des *Affranchis* ». Oh ! je m'aperçois que je ne suis pas toujours satisfaite, même quand nous causons avec M... Exemple : Pour elle, Marthe est le meilleur « caractère » soit, mais l'essentiel était d'écrire les deux rôles de Philippe et d'Hélène. C'est une habitude de la critique naturaliste et peut-être romantique que cette perpétuelle décomposition d'une œuvre en «caractère». Le caractère à ce point-là, c'est le parti pris, *le procédé*, le parti pris de la bosse et de la déformation — voyez Mirbeau. — Je veux avant tout *faire vivant*. C'est le scène à scène qui me révèle mes personnages,

je n'ai pas sur eux d'idées préconçues. Pour laisser au drame toute sa valeur de généralité, j'ai besoin, au contraire, de personnages normaux et s'il se peut, de personnages-types.

Le « caractère » — à la Meredith par exemple — est une espèce de jeu, une facilité, une exagération et « tout ce qui est exagéré est insignifiant ». La Bruyère est infiniment plus vrai, plus observateur dans ses chapitres sur le cœur et sur les femmes que dans ses trop amusants caractères. Hélène et Philippe, qui sont tout le monde, ne sont pas moins eux-mêmes que Marthe, un peu plus spéciale, parce que moins en profondeur.. Je le redis sans cesse. *Le pittoresque est un accident de surface*, et ce seront toujours les personnages à côté qui donneront chez moi cette impression de « caractère » à la naturaliste. Mais je prie qu'on fasse attention et qu'on ne confonde pas le caractère et *la vie*. Si l'on nous dramatisait, ni vous ni moi ne serions des caractères, en sommes-nous moins vivants ? Le bossu est-il plus vrai que nous ? Le militaire plus vrai que le civil ? Le bourgeois plus vrai que l'homme du monde ? L'amoureux que le non-amoureux ? Et je vous le dirai même, la vérité de César Birotteau qui, à chaque instant, s'élève et retombe sur ses pieds, ne gagne pas du tout pour moi à l'adjonction arbitraire d'un tic. Voilà certes, où Balzac est imitable !

La justice que je réclamerai le plus âprement, c'est le *don de vie*. Sans le fil conducteur, le guide-âne d'un caractère, je vous donne des êtres vivants, qui se tiennent absolument, dont les répliques ont *l'accent*, cette saveur de vie que vous ne retrouverez que chez Curel et Ibsen, et encore quand Ibsen ne fait pas de psychologie. Mettez le sujet des *Affranchis* au concours et je vous défie de retrouver un dialogue de cette simplicité et de cette résonance vitale. Ici le sujet fait illusion, ce sont des êtres aux prises avec la morale, donc ce sont des « entités philosophiques ».

— Abominables petits journaux !

Hélène et Philippe font de la philosophie comme M. Jourdain faisait de la grammaire... « Rien ne vaut un cri de passion », m'a écrit François de Curel, lui aussi ! Mais la passion n'a pas de paroles. Le cri de passion, sans métaphores, c'est l'onomatopée. Dès que l'on recommence à user des mots, il faut devenir intelligible et quitter la passion *inarticulée*, dirait Carlyle. Je ne vois d'ailleurs pas ce que la passion y perd. Quand Hélène s'écrie : « Ah ! ces guérisons fières d'elles-mêmes comme les vieilles femmes, parce qu'elles survivent ! » elle me paraît avoir trouvé un cri de passion qui vaut bien : « J'en mourrai, ma chère, j'en mourrai ! » Et Philippe qu'on exhorte à la résignation, à l'orgueil du devoir accompli « pour que

l'ordre règne à Varsovie ? » me révèle une passion plus âpre que s'il se lamentait : « C'est trop .non Dieu, c'est trop ! »

Poür moi, ce qui fait la valeur des *Affranchis*, c'est que le drame passionnel et le drame d'idées sont tellement liés que, pas un instant, vous n'en pouvez décomposer l'amalgame. La supplication de Philippe à Hélène, sa prière devant la mort : « Je veux, je veux en amour être payé mon prix ! » — Le sursaut d'Hélène : « Vous ne m'en aimerez pas plus ! » Est-ce que vous ne sentez pas que dans une scène pareille, comme sur le champ de bataille, c'est l'être le plus instinctif, le plus *passif* qui est en cause.

J'ai donné des formules éloquentes, des formules *claires* à des réflexes, à des élans profonds de l'instinct, en ai-je trahi la passion ? Dans une crise passionnelle, qui est forcément un débat moral, me direz-vous, s'il vous plaît : « Ici vous quittez le langage de la passion et vous entrez dans celui des idées ? »

Mes héros ne se disent pas une fois « Je vous aime ». J'avoue que ceci m'avait paru une élégance, une plus exigeante manière d'en appeler au public : « Cette certitude, au réveil, de vous avoir sous mon toit... je ne pourrais plus m'en passer. » — *Hél. très simplement* : « Ni moi. »

Voilà leur déclaratior Evidemment je n'ai pas fait de la passion. Bien au contraire, mon héroïne raisonne :

« Est-ce ma faute si vous êtes plus grand, plus noble, plus émouvant qu'eux tous... La honte eût été de ne pas comprendre, la lâcheté de ne pas vous préférer de toutes mes forces. Que voulez-vous, je vous aime comme je ne savais pas qu'on puisse aimer »! serait autrement passionné.

Si vous ne trouvez pas de passion dans *les Affranchis*, je vous demande de quel droit vous en trouvez dans *Phèdre* et dans *Bérénice*?

Voici le préambule d'Antoine à son programme :

« Monsieur,

« Après le retentissement littéraire des matinées du samedi, la saison dernière, la direction de l'Odéon poursuivant l'exécution d'un programme raisonné, organise une série de matinées qui seront cette année exclusivement consacrées *à la production d'auteurs nouveaux et d'ouvrages inédits.*

« Le programme que vous lirez, d'autre part, est le résultat d'une minutieuse sélection parmi les centaines de manuscrits déposés à l'Odéon, et, à l'exception de Maurice de Faramond, aucun de ces écrivains n'a encore été représenté.

« On appréciera, nous l'espérons, l'importance et la signification de cette tentative, qui n'a plus été renouvelée depuis l'époque du Théâtre Libre, et d'où peut sortir tout le mouvement théâtral de demain. »

Si, comme le disent les Gregh, Antoine a inventé ces matinées pour moi, je crois qu'il est temps de reprendre ce journal et de compter les points au sens inverse.

Je serai toujours une ascétique. L'autre jour, en rentrant charmée de la distinction, de la simplicité d'Henri de Régnier, je disais : « Ah ! ce qu'on est, comme c'est plus important que ce qu'on fait...
— C'est plus difficile, m'a répondu maman.

Voilà où excelle Mme Duclaux, elle *est* avec perfection. D'abord cette présence de tout elle-même à chaque moment de sa vie. On appelle cela de la présence d'esprit ; je crois plutôt à une libre disposition de soi, obtenue par une belle gymnastique intérieure et le bon entretien des rouages. Et puis, ce charme, cette attention à autrui, ce don de la réponse juste, ce tact à ne parler d'elle-même qu'autant qu'on en a envie. Aussi quelle prestesse à juger ! On la sent bonne, et pourtant elle dit tout, c'est une bonté démouchetée. Et quelle beauté sans la beauté.. Je la regardais écouter, religieuse et jeune, avec ses beaux cils attentifs, sa taille et ses bras de Tanagra.

ANNÉE 1911

février.

Curel, à propos de mes pièces, disait son étonnement devant le champ si limité de mon expérience. J'ai dit qu'il n'y avait pas de champ plus ou moins limité, plus ou moins étendu, que c'était la même chose pour tout le monde.

La vérité est que les bornes sont en nous, ou plutôt l'étendue est en nous, ce qui nous arrive du dehors, au bout d'un laps très court, ne peut être que redites.

Rappelez-vous Marc Aurèle : « Qui a vu une année a tout vu. »

31 mars.

A propos du « *Tribun* » — que je n'ai d'ailleurs pas lu — je dis que Bourget, m'a toujours donné l'impression de valoir mieux que ses œuvres ; il a

des idées, il pose des problèmes, et c'est à peine s'il les touche. — Divorce, Enigme, Emigré, Barricade, il ne sait avancer qu'à l'aide d'un développement mélodramatique qui est autre chose, un sujet dans un sujet. Dans les trois drames cités, il n'a pas su faire une action de l'idée, elle est exprimée accessoirement, par tirades. Le sujet du *Divorce*, c'est le roman du jeune homme et de l'étudiante, l'action est là. Dans l'*Emigré* également, le roman de la génération suivante, le feuilletonesque intendant voleur et l'incroyable bévue de l'autre père, qui annule problème et idée. *La Barricade*, Pataud l'a dit : c'est une histoire de femmes. Il y a là une si constante maladresse dans cette destruction de l'idée par une clause facultative, et, pis encore, dans un dénouement accidentel — la mort du premier mari dans le *Divorce* — qu'elle en devient inintelligence, à tout le moins inintelligence littéraire. Mais si Bourget traitait vraiment les sujets qu'il annonce, s'il allait jusqu'à la mise en action de l'idée, il serait Ibsen ou Curel.

On a tellement parlé de ma sensibilité cet hiver, ou plutôt, suivant ces messieurs de 50 ans, — de mon insensibilité — que j'éprouve le besoin d'écrire ici ce que je ne puis tout de même pas dire dans une préface. Mais d'abord, qu'il soit bien entendu que je ne discute même pas la froideur des *Affranchis*, les jeunes gens ont fait justice de cet incroyable cliché.

Le jour où je trouverai, chez un de mes confrères, un degré égal de passion âpre et contenue, je déclare que j'en tomberai amoureuse, fût-il le mari d'une Marthe Alquier et le moins nietzschéen des hommes.

Maintenant, voici ce que j'ai à dire de moi-même... Rémy de Gourmont a raison « l'expérience sentimentale » au sens où il l'entend est nulle chez moi.

Je vais avoir 36 ans, l'âge de Mlle de Lespinasse, mais trouverai-je demain son aventure? J'ai le sentiment absolument net que mes critiques et moi en serions pour nos frais, qu'il n'y aurait rien de changé de part et d'autre. Une vie humaine, quoi que vous en fassiez, une vie réelle et matérielle est trop peu de chose pour alimenter un talent. Si l'aventure exacte vous est nécessaire, laissez toute espérance. Les souvenirs sont le lit de Procuste de toute invention, et pour moi, observer c'est inventer, sans cela l'observation d'un homme de génie, ne dépasserait pas celle d'un autre.

J'ajouterai que je me crois beaucoup plus avancée sentimentalement que des femmes à qui j'ai vu traverser les phases connues du mariage et de l'aventure. Il n'y a dans la vie que ce qu'on y met, ce qu'on apporte. Si je rencontrais demain la belle occasion sentimentale je ne regretterais pas les années perdues, je ne me dirais pas qu'elle arrive trop tard. Je penserais aux livres de la Sybille. Il y a 15 ans, il y a 10

ans, il y a 5 ans même; je n'aurais pas trouvé en elle ce que j'y trouverais demain. Je ne crois pas du tout à la jeunesse, on ne devient sincère, on ne devient soi qu'après 30 ans.

Eh bien, en toute sincérité, et pour les aveux d'outre-tombe, quelle est cette sensibilité, telle que ma vie, ma vie à moi, si différente, a pu la travailler depuis 20 ans ?

D'abord un grand dégoût de ce qui ne compte pas et quelque chose d'infaillible et de tranchant dans l'art de le discerner, car ce qui ne compte pas se paie d'un farouche ennui. Or, en dépit de tout ce que je suis, mon journal en fait foi, je n'ai jamais cessé d'avouer que je m'ennuyais. C'est pourquoi je ne prise guère les gens qui ne s'ennuient jamais, car je sais bien que si j'étais à leur place... C'est pourquoi aussi « mes succès » ne peuvent pas grand'chose pour mon bonheur actuel et ne me distraient presque pas. J'ai dit de suite « cela ne se sent pas » et pour en arriver à ceci, que le mot de Mme Swetchine est admirable : « C'est par l'esprit qu'on s'amuse, mais c'est par le cœur qu'on ne s'ennuie pas ». — N'allez pas conclure que je donnerais mon talent pour une vie normale « pour être aimée ». Si j'ai mon talent, *c'est par exigence amoureuse*, il est la mesure de ce que je valais en amour. Et j'ai besoin de lui, et je ne me passerai pas de lui à cause de ces droits nouveaux qu'il

me confère, que je me suis tant cherchés, auxquels j'ai senti, à dix ans, que je donnerais ma vie, quand je les demandais à la sainteté : les droits au plus grand amour possible.

Encore un article à la *Dépêche de Toulouse*, et le débat d'idées qui n'est pas le conflit des cœurs, et mon style polaire, etc. Qu'un homme intelligent peut donc être bête! D'ailleurs je ne sais pas si celui-là est intelligent.

Personne plus que moi n'est payé pour trouver la vie inconsolable sans le cœur, personne n'est capable de moins ressentir les satisfactions cérébrales. La gloire m'ennuie, j'ai transposé mon jansénisme, tout mon mépris « du monde », je n'en ai rien perdu, et je sais toujours ce qui est « la Voie, la Vérité, la Vie » et ce qui ne l'est pas. Seulement, seulement, comment exprimer son cœur, si ce n'est avec ce qu'il a de plus magnifique dans le cerveau? Oh! la conception *viscérale thoracique* du sentiment!

Comme je l'écris dans cet avant-propos si incomplet, hélas! « Le cerveau est physiologiquement le vrai cœur de tous les sentiments humains ». Le cœur, mais c'est une intelligence spéciale. Dieu me préserve de l'amour des imbéciles! L'amour est l'art de jouir des êtres, il est fait d'attention et de pénétration bien plus que le dévouement dont il n'a aucun besoin, car aimer, *c'est prendre* et se laisser prendre

aussi, mais il n'y a rien de dévoué à cela : l'amour n'est pas une vertu, il est le bonheur.

N'est-ce pas étrange et merveilleux, chez l'être si personnel que nous sommes, ce besoin d'une autre personnalité ? Comment des hommes ont-ils inventé cela ? La sociabilité a plus de part que de désir à l'invention de l'amour. Elle est plus étonnante, car plus gratuite. Peut-être est-ce pour cela que j'admire plus le mariage que l'amour. La sociabilité... « il est donc vrai que nous ne jouissons que des hommes, le reste n'est rien. »

La vie commune, c'est ce qui impressionne le plus la solitaire que je suis, les retours quotidiens l'un à l'autre... Il faut n'avoir pas la moindre imagination d'une âme pour ne pas sentir que les vrais liens sont là, et non dans je ne sais quelle exaltation banalisée par les livres qui doit ressembler si vite à l'ennui des dimanches et jours de fêtes.

Parce qu'il est disgrâcié, je suis portée à lui croire des sentiments profonds. C'est une illusion romantique et morale, et cela s'appelle : juger sur les apparences.

On me demande de la simplicité. Les originalités profondes sont prises d'abord pour de la complication, les hommes sont si paresseux dès qu'on les emmène là où ils n'ont pas l'habitude de se promener. La simplicité appelle un chat un chat et un ornithorinque un ornithorinque. Toute justesse est simple.

Ce sont les précis Pascal et Barrès qui sont simples, et les prolixes Montaigne et Bourget qui ne le sont pas, mais le peuple, qui n'est pas simple, entend peser les lois de la simplicité.

5 juin 1911.

Ecrire pour pleurer et pour sangloter à quoi bon ? Rien n'est plus mauvais et qu'est-ce que cela m'apprendrait ? C'est mon état normal. On ne pleure que devant quelqu'un, mais avoir en dedans, toujours, le frisson des larmes....

Jamais un de mes confrères n'a été si absent de sa vie d'écrivain, si étranger, si fermé à ses joies, à ses attentes. Que me fait un moment après lequel je retomberai ? Ce qui importe, c'est le quotidien, le continu, *ne pas s'ennuyer à table*, ne pas sortir seule pendant 15 ans, avoir des amis autour de soi, dans une maison à soi, pouvoir rire et causer à toute heure du jour avec des gens de même culture, dont les regards vous répondent, la maison gaie, intime, intelligente, notre maison de Brest autrefois.

Paris, 4 novembre 1911.

Je passe mes journées chez les fournisseurs et dans les magasins et, bien que j'aime les jolies choses

et pense que, là comme ailleurs, il faut chercher la perfection, je retrouve chaque soir le scrupule et le dégoût de cette vie, comme au temps où j'étais fille de sainte Thérèse.

Comme il faut se défendre pour être à soi, à la vraie vie qu'on aime et qui venge de la mort, tout se passe en apprêts, en intervalles, en vides... Les arbres de l'avenue du Bois, retrouvés à la sortie du métropolitain, les nobles arbres sous le ciel du soir, me sont un autre remords. Ne regarder ni le jour ni la nuit, cela non plus n'est pas vivre. Et puis encore, bien que je ne sois guère tolstoïenne, le mal au cœur de tant acheter, quand on pense à ceux qui n'achètent pas. Je voudrais être assez riche pour dépenser énormément pour ma toilette et donner exactement la même somme aux pauvres.

10 novembre.

Nos abstentions sont une grande part de nous-mêmes. Tout ce que nous ne sommes pas, tout ce que nous faisons et ne disons pas, doit compter bien plus peut-être en ce monde où nous avons si peu de temps d'être, de dire et de faire, et ce qui me sépare de Nietzsche que j'aimerais tant, est tout ce qu'il n'a pas su ne pas dire. Une seule fois, ne pas s'être abs-

tenu là où il le fallait, une seule faute de goût, de tact et d'éducation anéantit en toute légitimité les impressions données en sens inverse. L'élégance d'une femme se mesure quand elle ne fait pas de toilette, son éducation quand elle parle à ses enfants et à ses domestiques, la qualité d'un écrivain à ce qu'il n'a jamais écrit. J'admire l'écrivain dont les moyennes me plaisent et ne m'ennuient pas. Les Français seuls ont des moyennes — quelques-uns d'entre eux ! — Les Russes et les Anglais ne valent que dans leurs grands moments.

Ce que j'apprécie en Blum et en Barrès, c'est leur tournure habituelle.

Dans le même homme il y a vingt possibilités d'amours et de bonheurs différents. C'est à la femme à choisir, à être attentive aux conditions du pacte. Il faut que ce qu'elle aura, la femme le préfère, et l'homme aussi le préfère.

Il est moins nécessaire à l'amour d'être la seule que d'être la première, et la première même *après*. Soyez irremplaçable, et laissez-vous remplacer.

Ce n'est évidemment pas une formule de bonheur, de bonheur constant, mais la femme est-elle plus faite que l'homme pour le bonheur immuablement continué ? Quand on a eu sa vie longtemps ouverte sur l'avenir et les possibles, quand on a demandé à sa solitude plus d'ardeur et d'élan que les hommes

n'en mettent à leurs passions, la plus belle amitié conjugale ne peut-elle pas apparaître un jour comme un relâchement... La vie est une chose trop unique pour ne pas tout remettre en question. Il y a peut-être d'autres vies de femmes que celles qu'on a connues. Entre les libertines et les niaises amoureuses, il pourrait y avoir autre chose. Certaines femmes ruinent les hommes de leur argent, d'autres pourraient ruiner les meilleurs d'entre eux du bonheur qu'ils peuvent détenir. Quelque chose comme la monnaie de Turenne. La plupart des femmes intelligentes — je ne pense pas aux femmes de lettres — ont vécu de cette manière.

Il n'est pas indispensable que ces hommes ruinés aient été des amants.

ANNÉE 1912

17 mars 1912.

Quelle stupeur! Ces critiques, on ne sait jamais les surprises qu'ils vous ménagent. Il y a toutes les littératures du monde entre eux et vous — Je crois qu'il faut avoir été catholique pour admettre l'héroïsme de certains élancements, l'ascétisme de toute ambition extrême. Il n'y a qu'en religion que l'admiration oblige et qu'elle soit un *egredere*. La culture du moi est religieuse, ma « Triomphatrice » n'est pas une Précieuse, elle est une carmélite.

Lanson a dit à ma tante : « Elle ne comprend pas la critique et ce sera sa force ». Lui ai-je dit qu'il n'avait pas compris ma pièce? ou vais-je prétendre maintenant qu'il n'a pas compris ma lettre? C'est idiot et inextricable ce mode de discussion actuel, de vouloir toujours être le seul qui « comprenne ». Nous devrions savoir que nous sommes bien assez intelli-

gents pour tout comprendre, seulement nous sommes plusieurs, et ne sentons pas de la même façon.

J'ai mis du temps à m'habituer à mon nom comme signature littéraire. Maintenant, j'aime assez cela, un nom blanc et noir.

Mme Duclaux m'a dit que Lenéru voulait dire Lenoir. Lire dans les journaux « Mademoiselle Lenéru » cela me rappelle les bons vieux fournisseurs de Brest, et l'époque où je me croyais une petite fille connue de toute la ville, parce que je m'entendais nommer dans les foules par les anciens matelots de mon Grand-Père.

Le grand ressort de mon calme et de ma patience, c'est que j'attends plus de moi que des événements et que je sais à peu près le temps qu'il me faudra. Temps mesuré à la guérison ou du moins au retour follement lent de mes yeux. Je sais que je ne suis pas moi, que je ne le serai pas avant un an ou deux encore, mais qu'est-ce qu'un an ou deux quand on en a traversé vingt-trois... ? Chaque mois, en m'épiant dans les glaces, je me retrouve un peu plus, les bouches s'animent, semblent parler plus fort et moins vite. Le jour et le jour seulement où la parole me sera rendue (1), où je reconnaîtrai les yeux de mon enfance,

(I) Il faut lire « la conversation ». A aucun moment de sa vie Marie Lenéru ne fut muette. Seule sa surdité totale l'obligeait souvent au silence.

alors la gloire vaudra la peine, la gloire et peut-être autre chose... avant *jamais*. Je cherche une revanche et pas une consolation.

6 mai.

Ils ne comprennent pas encore que je ne suis pas une femme. Moi seule peut-être arrive à réaliser la notion de l'impossible. Gregh m'a dit une fois : « Tout vous viendra ». A la condition que je fasse la moitié du chemin, oui, que ce soit moi qui aille à tout, à la condition que ce soit moi qui triomphe de la barrière physique, oui. Si charmante, si émouvante que je puisse être, quel que soit le prestige de « la gloire », nul ne fera l'effraction des circonstances — je ne parle pas des avances grossières et banales des inconnus. — Je l'ai très bien senti, on est curieux de moi, mais la paresse et la timidité sont deux obstacles insurmontables. Aussi je me demande si cela vaudrait que je me donne plus de peine que les autres, si l'effort déchirant que j'ai à fournir ne me séparerait pas à jamais de ceux qui m'auront laissée le donner seule... A quoi bon préparer à un homme la femme que je peux être, aurais-je cette incroyable humilité de l'appeler à la victoire, alors qu'on me laisse aujourd'hui me débattre dans l'impossible et les tours

de force ? Je suis lasse à fermer les yeux, à ne vouloir que dormir et mourir.

Quand nous avons parlé musique le soir, je ne m'endors plus. A propos d'un air de la Surprise que je jouais enfant, et que je ne sais quel orchestre vient de donner, maman recherchait, sans la trouver, la sonate au clair de lune ; alors, avec l'accompagnement, je l'ai jouée sur la table, elle l'a reconnue, dès les premières mesures. Elle rappelait le programme de la Chapelle de la Marine. M. Chic, qui m'a envoyé des airs de ce pauvre *Redoutable*, jouait la symphonie de la Reine à l'Introït et, pendant la messe, le Lac de Niedermeyer, avec cette excellente « musique de la marine », arrivait au tour de force de paraître religieux. Comment n'ai-je pas oublié le matelot qui recevait vos cartes à l'entrée ? Et le grand rideau rouge devant la fenêtre de la tribune. Il y avait des pancartes dans l'escalier par lequel on y montait : « Silence dans la maison du Très-Haut ».Puis je me revois, surveillée toujours par des marins aidant les Suisses, dans le cortège, attendant devant le portail, sur le tapis entre les chaînes et les bornes en hémicycle, le jour du mariage d'Albert d'Auriac. Il y a longtemps que la Chapelle de la Marine n'existe plus que comme une Sainte Chapelle, sans messe rouge.

Neuilly 1er juin.

Comment ne pas croire aux susceptibilités dreyfusardes dans l'affaire du *Redoutable*, quand Mme Duclaux — Mme Duclaux! — me dit : « Il y a dans la préface une âpre sincérité qui n'est pas dans la pièce ».

Passé deux heures hier entre Curel et Mme Duclaux ; ni l'un ni l'autre n'aime la *Triomphatrice*. Mme Duclaux l'appelle « cette tigresse ». A quoi je remarque : « mais madame, c'est elle qui est dévorée ». Mme D... s'intéresse à la fille, et me demande sérieusement : « pour laquelle êtes-vous ? » Dans les *Affranchis* aussi c'était Marthe qui attendrissait. J'en ai la démonstration quotidienne : on ne comprend un personnage que s'il a eu des précédents littéraires. Les critiques surtout dont la mémoire est bourrée de souvenirs et qui sont classificateurs-nés. Pour eux on déformerait à peine le mot de Platon : « Comprendre, c'est se ressouvenir ». Mme Duclaux me dit qu'elle verrait cette pièce avec cette épigraphe tirée de l'Evangile : « On ne met pas le vin nouveau dans les outres vieilles ». Je prendrai sans doute le mot de Vigny : « Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux ».

Quand je revois François de Curel, il est patronal et presque affectueux, si vif, quand Mme Duclaux me

traduit ce qu'il vient de dire, il n'aime pas « *La Triomphatrice!* » : « Il ne faut à aucun prix qu'elle donne cela, même *pour elle*. Le sujet est dangereux, scabreux ». Il se passionne si amicalement. Il n'admet pas l'émotion de Sorrèze devant l'article d'un jeune homme. J'ai fait valoir qu'il s'agissait d'une défection de disciple : « Si Tharaud écrivait un article contre Barrès, Barrès devrait en souffrir. Et si moi, j'écrivais des blasphèmes contre vous, cela vous serait donc indifférent ? »

Il riait : « Avez-vous lu mon article sur Binet-Valmer ? » — Oui, et si je ne m'étais pas dit qu'il vous l'avait sûrement demandé, j'aurais été assez jalouse.

— Alors vous avez vu comme je suis sévère pour les manuscrits ?

— Vous avez fait pleurer Binet-Valmer et vous ne serez content que quand vous aurez recommencé...

« Je crois maintenant, puisque vous voulez bien me provoquer à quelque profession de foi, qu'il ne faut pas considérer le théâtre d'idées comme une chose à part, il est vraiment honteux qu'on en soit venu à le faire. Il y a le théâtre intelligent par opposition au théâtre bête. Les « idées » ce n'est qu'une manière d'éclaicir le fond de tout ce qui n'est pas elles. Nos motifs profonds d'agir et de sentir qu'on appelle

« idées » ne font que nous lier plus étroitement à l'action et aux sentiments, qu'il s'agisse de vivre ou qu'il s'agisse d'écrire. »

(Réponse à une lettre de Paul Lombard.)

On a tant dit que *le Redoutable* était sommaire et je le disais aussi, mais enfin il faudrait s'arrêter. *Le Redoutable* est surtout une pièce courte et sans à-côtés. Relativement à la manière dont sont traités les autres pièces, il est plus long en scènes faisant marcher directement l'action, et dans ces scènes, plus long en répliques de développement et d'approfondissement du sujet, plus riche, en somme, en globules blancs. Otez d'une pièce moderne tout l'à-côté, les mesures pour rien, les scènes entre comparses, les répliques insignifiantes, vous n'avez pas un drame traité au quart du *Redoutable*.

Ermitage.

A Hadaly. Savez-vous que j'avais fait avant mon départ la connaissance de Mme de Noailles ? Elle a l'air d'un aigle, elle a l'air de ce qu'elle est, les yeux, les cheveux sur les yeux, le nez, tout y est.

J'ai été charmée... bien moins effrayante que je ne craignais... Andrée vous racontera son entrée sensationnelle.

Bonne.

Toutes ces femmes si âpres au plaisir, une excursion, un spectacle, je sens là un sauve-qui-peut de la jouissance qui me dégoûte. Est-ce éducation, l'atavisme de céder sa place ? Est-ce l'ascétisme religieux, la supériorité apprise du renoncement ? Serait-ce enfin un instinct qui m'est propre... à moi et à Robespierre : le désintéressement de ceux qui veulent tout prendre à la fois ?

A Mlle D... après son article de la *Gazette de Lausanne* : « Maintenant après vous avoir dit ma reconnaissance, oserais-je me révolter contre vos derniers mots ? Nous ne pourrions pas écrire une ligne sans le contrôle de l'oreille ? Un écrivain comme vous ne peut pas l'ignorer, et pour entendre nos phrases, avons-nous besoin, comme disait Flaubert, de les « faire passer par notre gueuloir ? »

Le sens du rythme n'est pas dans le tympan, sans cela Beethoven n'aurait pas pu penser une mesure après sa surdité. Croyez-vous que je ne sois jamais choquée par le manque d'oreille chez des écrivains entendant parfaitement. Je revendique la responsabilité de mes rythmes, comme n'importe lequel de mes confrères. Toutes mes répliques sont faites pour être *dites*. La seule chose dont je ne puisse répondre

est le contrôle scénique, la diction de tel ou tel interprète.

A Maeterlinck

Monsieur, je vous ai déjà dit mon émotion en trouvant quelque chose de moi dans un livre de vous, aujourd'hui j'ai à vous remercier d'avoir bien voulu m'envoyer le volume et y joindre quelques mots trop beaux pour qu'on ose même en remercier, et puisque j'ai ce cruel honneur d'avoir été prise un peu comme à partie et de représenter ceux qui pensent de la mort ce qu'il n'en faut pas penser, j'ai bien envie d'avoir du courage et de vous dire à quel point votre livre admirable m'a paru glacial. Est-ce bien vous qui nous offrez ce rêve de l'intellectualité pure, et qui vous acharnez avec cet effrayant dédain métaphysique ? Oh ! je ne vous demande pas de nous la sauver du naufrage, mais que vous ne la préfériez pas à tout...

Pour moi, vous m'y avez rattachée éperdument. En vous lisant, Monsieur, en admirant cet hommage si sereinement offert à tout ce qui est humain, à tout ce qui est infini, je constatais, pardonnez-le moi, une dissidence invincible. Il m'a semblé que le plus précieux était ce que vous perdiez, que le miracle humain l'emportait sur l'autre, que le cons-

cient, le « fini » était peut-être le seul miracle dans ce monde sans commencement ni fin. Et ce n'est pas seulement en moi, mais en autrui, que je ne puis consentir à cette mort de la personnalité. Tout votre infini en est dépeuplé, c'est une solitude pire que celle qui affolait Pascal. J'avoue que la musique et la danse des sphères ne me consoleraient de rien. Il n'y a vraiment rien de plus humain dans l'immortalité impersonnelle que toutes les « joies ineffables » et philosophiques de la « connaissance » et de la contemplation ; néant pour néant, je me résigne au plus proche, au plus chaud encore de la présence humaine, que je m'endorme au moins dans mes souvenirs et dans mes angoisses, dans l'intimité des choses terrestres, et que jamais, ni Dieu, ni l'infini ne me réveille à l'oubli de ce qui fut moi-même, n'interpose une extase entre ma conscience et moi.

Hélas ! ce n'est pas encore la sagesse... et voilà une bien médiocre manière d'exprimer une gratitude si réelle, que peut-être cet aveu, ce regret de nous-mêmes, auquel vous donnerez de me survivre, sera pour moi une de ces revanches qui calment et endorment au moment de la nuit où l'on n'a pas sommeil.

17 avril.

Je viens d'être empoignée par un livre à ne pouvoir m'en détacher, chose inimaginable car je prends et je laisse les chefs-d'œuvre comme un éventail. C'est bien la peine de pouvoir juger au carat la valeur d'une œuvre pour ne se passionner que là où le talent est évidemment absent.

... Ce sont les lettres du lieutenant-colonel Moll à sa fiancée qui m'ont impressionnée, soulevée, enthousiasmée jusqu'à l'état intérieur du sanglot. Enfin voilà la vie, voilà l'amour et leurs vrais visages. Voilà l'homme tel qu'on doit l'aimer, duquel on peut recevoir l'amour, et non cette pauvre chose livresque et dramatique, « tiraillée », rabâchée dans nos romans, nos pièces et nos poèmes. Oh ! la maîtresse et l'amant parisiens... Y a-t-il un de nous, encore hors du jeu, qui soit tenté de recommencer les gestes et les simulacres ?

Mais cela... que c'est simple dans son emphase maladroite, et si peu risible. On est saisi par la vérité, le déblaiement du factice comme au chevet d'un mourant.

Voilà l'amour, besoin humain. Ce n'est pas l'amour-luxe, c'est l'amour nécessaire, indiscutable comme le pain des pauvres. Ah ! ce n'est pas celui de Cha-

teaubriand, de Musset, de Mme de Noailles. O mes grands confrères quelle absence de prestige vos sentiments ont toujours eu pour moi...! Ceci est l'amour dont on ne plaisante pas. Est-ce atavisme chez moi, est-ce acuité de sens critique, cette impossibilité d'accepter l'homme privé de certains dons et même de certaines fonctions proprement militaires ? De qui est cette admirable définition du héros : celui qui a donné de l'homme concret, vivant, la formule la plus saisissante ?

Un homme qui ne monte pas à cheval, qui n'a pas manié des armes, qui n'a pas commandé sur un champ de bataille, qui n'a pas résisté de corps et d'esprit aux fatigues militaires, qui n'a pas dans le regard ce sérieux poignant, cette simplicité inimitable de celui qui voit mourir, pour peu qu'il ait l'âme bien née, enviera toujours quelque chose à ses frères soldats. Un admirable portrait de Detaille ouvre le livre. Le peintre a compris la gravité, l'émotion de l'héroïsme. Aucun panache, aucune provocation dans les attitudes des noirs et de leur chef descendant de cheval, mais ce quelque chose de gonflé, de souffle contenu, et en même temps cette humanité *extra-sociale*, que les chefs contractent dans l'habitude d'aimer et d'estimer hors de leur caste.

La merveilleuse carrière ! Le commandant suprême sur un « territoire » plus grand que la France,

et où tout est à faire, à créer, en commençant par la poste — « de l'influence de l'amour sur les communications postales » — les routes, les foires, l'industrie du coton, les parcs d'autruches, la politique de races, la justice à rendre à la porte de sa tente, comme un Louis IX aux croisades. Tous les peuples affluant vers nous : *ana madeleum*, je suis opprimé. Voyager des mois, connaître à cheval toutes les heures du jour et de la nuit, à la tête de ses gardes et de ses chameaux qui suivent. Quand la saine envie vous prend d'un bon temps de galop, tourner la tête et voir les rayons du soleil levant éclairer votre fanion tricolore..

Mais ce n'est pas sans un sentiment de dépossession que j'admire cette œuvre des coloniaux. Je n'oublie pas que du temps de mon grand-père et même de mon père, les colonies dépendaient de la marine, les amiraux étaient leurs gouverneurs, après avoir été leurs conquérants. Quand grand-père commandait la station de l'Atlantique, il commandait l'Afrique, mais les colonies étaient alors des côtes et des îles...

J'en reviens à Moll fiancé, n'est-ce pas plus émouvant que n'importe quoi de dire à une femme : « Je vais vous envoyer copie de tous les ordres et de toutes les instructions que je vais donner. J'agis toujours avec la même coquetterie que si vous étiez là ».

Certes ce qui le touche, ce qui l'ébranle le plus, c'est l'amour amitié, l'amour mariage, qui n'a besoin

d'aucune acrobatie passionnelle pour durer, mais seulement de l'éperon d'une belle existence. Il lui dit carrément que l'amour ne lui suffirait pas, mais il lui dit aussi que s'il a voulu autre chose, « c'est pour mériter une première place au banquet de l'amour ». Mais quel beau noviciat qu'une telle séparation. On est ému d'une attente si digne, si frémissante, mais dont pas un mot ne cesse d'être surveillé, un respect, une retenue virile, pas un cri de théâtre, déjà une simplicité conjugale. Un bon réalisme de l'impatience dans l'inquiétude et la minutie concernant les dates des courriers.

J'imagine que voilà une femme qui en a fini avec le bonheur...

Est-ce mal de penser que ces dures fiançailles et la cruauté de la fin, c'était ce que la vie pouvait encore lui donner de plus beau, et surtout, est-ce vrai ? Qu'aurait été le mariage du colonel Moll ?

21 avril.

Mme D... me disait hier que, en somme, toutes ces pièces revenaient au même sujet : la supériorité de l'individu sur son milieu. Il y aurait là, en effet, matière très suffisante à alimenter un théâtre, car les combinaisons sont toujours infinies, et l'individu

supérieur est ce que ratent généralement les écrivains qui ne sont pas eux-mêmes de la catégorie. Mais je je ne trouve pas cela dans mes pièces. Evidemment une œuvre organisée a bien des points de vue et bien des contacts avec d'autres œuvres « en carré », c'est à dire qui font face sur tous les points.

On peut dire que, dans les *Affranchis*, Philippe est supérieur à son milieu, mais le drame n'est pas entre lui et son milieu. Il y a drame au contraire, parce que, entre Hélène et lui, il y a équivalence. La pièce est : que doit-il advenir ? — Dans *la Triomphatrice* également, le milieu est un lointain, le drame est dans l'excessive équivalence d'un homme et d'une femme, dans la supériorité des sanctions et des réalisations, peut-être chez la femme, mais j'ai bien soin d'indiquer que ceci est l'extérieur et le décor, qu'aucun des deux partenaires n'y attache une importance démesurée. Il y a drame parce que l'homme ne l'emporte pas. — Dans le *Madhi*, la supériorité cette fois est inconsciente, héros et milieu s'en accommodent ; seule, la femme se trouve n'avoir rien à gagner à cette apothéose de l'homme. Si nous jugeons ces pièces du point de vue « supériorité », voilà pour moi leurs rapports et leurs différences, mais leur « sujet », leur action, leur « idée » sont bien autres, et les rapports dont je viens de parler, je ne les vois qu'après coup. Dans les *Affranchis*, j'avais la nostalgie de la morale.

Dans la *Triomphatrice*, je voyais l'amour entre égaux, mais entre égaux absolus, jusqu'aux sanctions sociales, c'est à dire entre rivaux. Dans le *Madhi* enfin, l'héroïsme pur et simple, la grandeur exceptionnelle d'un homme et ses rapports, non avec son milieu, mais avec l'amour.

A propos de mes pièces, il faut que j'écrive ici dans quel ordre elles se sont succédé, car je pourrais bien l'oublier, ne les ayant jamais datées, et bien que j'aie rarement trouvé nécessaire d'en parler ici, elles sont aussi des jalons de mon existence :

Les Affranchis.

Les Lutteurs. — d'après un roman écrit avant les Affranchis.

La Maison sur le Roc.

Le Redoutable. — quand la préoccupation du public s'est fait jour.

Le Bonheur des autres.

Le Madhi.

Vous m'êtes témoin, Seigneur, que je n'ai pas choisi cette carrière, que je n'en ai jamais eu le *gobisme*, qu'elle me paraît toujours un peu ridicule et que j'ai eu huit jours d'abattement après les lettres de Moll, ce qui ne m'est jamais, jamais arrivé en lisant l'histoire de mes confrères, et les lettres de Carlyle à Jane, par exemple, auprès de cette correspondance, me paraissent bien naïvement, bien... niai-

sement, bien maladroitement cuistres. Tant l'atavisme est fort sans doute, et tant il est vrai surtout que la vie est trop belle pour que rien en soit perdu, et que passent par-dessus toutes les carrières qui exigent l'homme tout entier : un corps, un caractère, un cerveau.

A M. Allemand. — Mon Africain est campé depuis longtemps, il ne reste qu'à bien arrêter l'action, à trouver le genre de mouvement combinable avec une signification.

Abbaye de Pomier, 7 sept.

ANNÉE 1913

Paris, 2 octobre 1913.

François de Curel est mon maître, non seulement parce que cela me fait plaisir, mais parce que c'est lui, et uniquement lui seul, qui m'a donné la chiquenaude. Sans la lecture de ses pièces rien n'aurait branlé. Il m'a donné la chiquenaude et il m'a donné le ton, je revendique cet air de famille ; cette « ardeur froide », plus ardente et plus acérée chez moi, vient de la belle tenue virile, sobre jusqu'à l'ironie, aiguë jusqu'au sarcasme, qui a tellement retenti chez moi à la lecture de *l'Invitée* et du *Repas du Lion*. Avant lui, je n'avais pas cette résonance-là. A 15 ans, j'étais la fille littéraire du Père Lacordaire, à 25, celle de Saint-Just et de Barrès, à 30 enfin, je ne me trompais plus.

Je ne dois rien à Ibsen que j'admire à peine, je le considère, par son moralisme obsédant, comme auteur de grand public, quelque chose dans le genre de

Dumas fils, c'est une autre morale, voilà tout, et les préfaces sont du comte Prozor. Dès qu'Ibsen ne prêche plus — et ce qu'il prêche est toujours la même chose — il est exécrable, voyez *Hedda Gabler*. Son tragique est sans nouveauté, sans finesse, c'est le mélodrame intellectuel. Il n'existe d'ailleurs que par à-coups, l'ensemble de la pièce est toujours traînant, diffus, verbeux, tout en conversations éthiques, et éthiques très banales. Les entrées et sorties sont répétées et brouillées comme chez un débutant. Il y a parfois chez lui un ton qui me plaît, qui a de la détente. Tout le milieu scandinave, la maison, le froid, les fjords, et jusqu'aux noms propres, m'enchante et m'illusionne. Il a rarement assez de mesure pour faire vrai et ne pas changer un caractère, quand il y arrive, c'est alors poignant et délicieux, comme la femme et l'enfant qui sont tout ce qu'il y a de bon dans le « *Canard sauvage* ».

Si loin que je sois de tout et comme à des distances astronomiques, j'approche pourtant.. seulement j'arriverai *perinde ac cadaver* dans ce coma de l'attente que vous avez peut-être connu après trois heures d'attente dans le salon d'un spécialiste. Et il faudrait longtemps, longtemps, une lente accumulation pour m'en faire revenir, des années de traction sur la langue, et quelque chose derrière moi, un autre passé qui enveloppe et qui garde.

7 décembre.

Et, pour être tout à fait sincère, il y a pourtant quelque chose d'indomptable, une certitude de tout obtenir de soi, qui est presque déjà le don. Je n'ai jamais douté que je donnerais à la vie le visage que je veux lui voir. Si vous saviez les précisions de mon attente et de mes fins, j'irai là, là et là. — Seulement cela ne peut pas se dire : « Il y a des desseins que la parole ne saurait exprimer et dont l'exécution seule démontre la possibilité. »

ANNÉES 1914-1915

Neuilly, 30 mars 1914.

Devant ce quotidien haussement d'épaules, cette non-acceptation de mon existence, se rappeler pourtant qu'il n'y a rien, ni à droite, ni à gauche, que vous puissiez vouloir. La vie qu'il me faut, personne ne la possède ; ni homme ni femme ne détient ce qui me manque.

J'ai trop connu l'ennui, je sais trop ce qui peut manquer à une existence pour accepter la moindre restriction... J'ai besoin du mouvement, des voyages et des sports, peut-être de celui du monde que j'aurais tant aimé... Vous aurez bien mal tiré parti des livres, s'ils ne vous ont pas appris à tout aimer de ce qui n'est pas eux. C'est leur mission naturelle, et il est tout simplement renversant qu'elle puisse être méconnue. Et puis songez que j'ai à remplacer le vide de la musique. Or, comme j'ai fait assez de

solitude, et que toute conversation me fatigue, je suppose qu'il faut que je lise sur les lèvres. Si le procédé est jugé bon, c'est à dire si, après une demi-heure de tête-à-tête avec les amis les plus distingués et les plus séduisants, je n'éprouve pas une envie folle de m'en aller, de courir, ou de m'allonger dans une pièce obscure, et de fermer les yeux en faisant des exercices de respiration profonde, c'est qu'alors je pourrai redevenir sociable avec tout l'accessoire que cela comporte, c'est qu'alors vous pourrez m'aimer, vous que je ne croyais pas encore « fondu ». Car si attendu, si désiré que vous soyez, vous ne serez jamais toute ma vie, vous ne suffirez pas, à vous seul, à me préserver du passé. Et ce passé effrayant, ce passé qui eût tué toute autre femme, il m'a tant travaillé le cœur, il m'a faite si forte, si libre et si sincère que, malgré ce grand appel que nous ne vaincrons jamais, je ne sais plus si je pourrais me livrer, ô amour, me confier tout entière à vous.

Mais l'amitié que je préfère à tout, l'affection, la tendresse, c'est encore le meilleur de l'amour. J'aime mieux des regrets qu'un remords, un sentiment de forfaiture, *ne pas copier l'amour des autres*. J'aime mieux le regret qui souffre, le regret qui doute, le regret même qui tremble un peu de faire, d'une chose humaine, à jamais l'inconnu.

M... me demande de lui expliquer ma pièce... et

devant mes interprétations : « Eh bien, il faut dire cela ». Eh ! non, il ne faut pas le dire ! Il n'est pas nécessaire à ma pièce que vous tombiez exactement sur cette interprétation-là. Moi-même, en l'écrivant, je n'y pensais pas du tout. Et il importe extrêmement à ma pièce qu'elle ne contienne pas de définition et d'explication d'elle-même. Elle doit se suffire. S'il faut me souligner de légendes : « Ici, il y a une forêt », elle est ratée, il ne faut pas une phrase qui tire autour du personnage de son côté, « Mais, direz-vous, on ne comprendra pas »... Mais, je vous prie, que voulez-vous comprendre ? Il n'y a pas de « mot », ma pièce n'est pas une charade. Je vous raconte une histoire qui se tient très bien, je parle en bon français, voilà toute la clarté que je vous dois. Ce que je pense de l'affaire, cela ne vous regarde pas. Je ne l'ai dit nulle part, et, c'est ce qui vous déroute. Je crée une atmosphère : Réagissez comme vous voudrez, ou plutôt, comme vous pourrez. Une œuvre profonde n'est pas un problème à résoudre, ni peut-être même à poser, et croyez-moi, la pièce n'est pas plus obscure que le soleil, si ce n'est dans les raisons dernières de ses fins, que son auteur ne vous a pas dites, et qui n'empêchent pas le soleil de briller. « Oui, mais quand vous m'expliquez je comprends. » Très bon cela, mais rappelez-vous que la lunette doit être braquée du dehors, et que ce n'est pas au soleil à grossir ses effets,

et à se répandre en discours pour se faire mieux voir et entendre. L'œuvre doit être au point de son auteur. Si l'on faisait le point de chaque spectateur, ses voisins ne seraient jamais contents, et la pièce deviendrait amorphe et caméléonesque, en même temps qu'interminable. Un auteur qui a entendu juger sa pièce en sait quelque chose. Il n'y a pas de « consentement universel ». Il faut avoir le courage de se livrer, de donner prise, on ne peut faire face à tout que dans de très étroites limites. Je sais parfaitement que les phrases qui méconnaissent mes héros, par lesquelles je les fais juger d'un niveau inférieur, seront prises au pied de la lettre. Et parce que Denise a dit : « Ma mère est trop personnelle » ma pauvre triomphatrice est jugée par mes plus bienveillants amis : « une hypertrophie du moi ». Alors que le reproche qu'on devrait m'adresser est de l'avoir faite trop grande et trop magnanime, cette femme qui méprise si passionnément sa gloire et qui, dans toutes les répliques de toute la pièce, ne voit que sa fille et son amant. Si j'avais fait faire à Denise une scène ridicule et mesquine contre sa mère, ils auraient compris, mais jamais je ne donnerai cette facilité de diminuer l'adversaire et de fausser la vraisemblance des rapports, qui consiste précisément en une certaine plausibilité, en une certaine nécessité du mal entendu. Mais qu'ils prennent d'emblée le point de vue

et le parti d'en bas, cela ne prouve-t-il pas qu'il est temps que mon théâtre arrive pour venger enfin l'humanité d'en haut ?

Je vois une *situation*, quelques scènes qui mettent mes personnages dans un beau corps-à-corps, et si, peu à peu, cette situation devient problème, c'est qu'elle s'organise en moi et se développe avec ce souci de l'équilibre qui est, en littérature, la loi même de la vie. Les formules, qui vous apparaissent comme les points de départ et les pilotis de la pièce, arrivent en dernier lieu, elles naissent du dialogue à mesure qu'il s'écrit. Le « Je ne sais pas » des Affranchis, ce « mot de la fin », pour lequel disait un critique, j'aurais écrit toute la pièce, est né d'un raccord. Il était presque invisible dans une scène du 4e acte, en supprimant l'acte, j'ai vu qu'il fallait conserver le mot et le mettre en valeur. Mais par exemple, si la pièce ne doit pas s'interpréter elle-même, si elle doit, comme la peste, éviter de s'écouter penser — Voyez ce qu'écrivent les jeunes gens qui font du théâtre d'idée — rattrapez-vous, une fois le travail fini, et si c'est possible, avant la pièce jouée : Expliquez, expliquez, dussiez-vous y peiner comme une étrangère. Dressez vos écriteaux : « là, il y a une forêt ».

Vous n'en pourrez jamais trop faire. Vous n'en ferez jamais assez. Ce n'est pas que les autres soient bêtes, mais après tout, le plus intéressé à comprendre

un auteur, c'est encore lui-même. Et il a sur les critiques cet avantage infini, qu'il est généralement moins homme de lettres, moins surchargé de lectures et de revenez-y littéraires. De plus, ayant à dégager et à défendre sa propre personnalité, il est, par état, moins superstitieux, moins impressionné par les préjugés et les précédents — quand son ignorance ne suffirait pas à l'en préserver. — Il est plus près de l'impression directe, cette impression presque impossible à obtenir d'une tête littéraire.

Je le répète, il faut qu'un auteur donne le *la*. Il ne perdra pas son temps. Il verra les belles variations qu'on lui servira sur ce *la*. Ils ne sont que paresseux, non pas à juger, non pas même à louer, *mais à inventer leur jugement*.

Pour *le Redoutable*, tout le mal est venu de moi. Non seulement je n'ai rien voulu dire de la pièce aux journaux, mais je me suis vantée d'avoir écrit pour le public, vous vous imaginez qu'ils n'allaient pas dire comme vous ! Et les bien intentionnés, les fervents de votre art pur, ceux qui vous disent : « Voyez-vous, ne faites plus de concessions ». Eh ! je vous prie, récrivez donc *le Redoutable* à votre manière.

DEPUIS LA GUERRE

« Il n'y a rien à faire à cela et il n'y a rien à dire. Le soldat mesure la quantité de terre où on parle une langue, où règnent des mœurs, un esprit, une âme, un culte, une race. Le soldat mesure la quantité de terre où une âme peut respirer. Le soldat mesure la quantité de terre où un peuple ne meurt pas. C'est le soldat qui mesure la quantité de terre temporelle, qui est la même que la terre spirituelle et que la terre intellectuelle. Le légionnaire, le lourd soldat, a mesuré la terre à ce que l'on nomme improprement la douceur virgilienne et qui est une mélancolie d'une qualité sans fond. » Péguy.

9 sept.

Pendant que se livre la grande bataille, quel besoin de voir sentir ainsi ! X... parle mystérieusement. « Lundi dernier ça allait très mal, on ne le dit pas aux populations ». Toujours les lettres ont ce ton là. Dès le début on ne comptait sur rien, ni sur nous, ni sur les Russes. Pourtant on escomptait la victoire finale : Pourquoi ? La famine en Allemagne. Comme c'est glorieux ! Ce pessimisme est fait de tant de choses que je n'aime pas. De frousse d'abord. Ensuite comme

ils ne savent pas plus que moi jusqu'à quel point nous paierons la victoire, ils tiennent à ce qu'on sache qu'ils ne se payaient pas d'illusions et qu'ils avaient prévu ce qui arrive. Seulement comme, après tout, les choses peuvent mieux tourner, X... préfère même qu'on parle aussi peu que possible de ses lettres. Enfin, *last and not least*, ils ne sont pas militaristes, et ils préfèrent mille fois devoir la victoire à la famine qu'à nos armées et à nos généraux.

... Comme le tempérament et l'éducation se retrouvent toujours ! Quelle terreur d'être trop optimiste, d'avoir paru trop confiant... Comme l'amour-propre est toujours le premier servi !

Ah ! puisqu'il faut appartenir à une caste, être par en haut avec les aristocrates et les enviés, avec ceux qui croient en eux-mêmes, dussiez-vous leur prouver le lendemain qu'ils se sont trompés, être avec vous officiers, sous-officiers et soldats, vous si cruellement éprouvés et de qui n'émanent que des nouvelles tonifiantes.

Neuilly, déc.

Bourget, dans l'*Echo de Paris*, reprend le raisonnement de Pascal, qui m'avait déjà tant frappée, si je l'ose dire, par son étourderie, par tout ce qu'il élimine et tout ce qu'il suppose sans le savoir. « Ou il

y a un Dieu ou il n'y en a pas ». C'est l'individualité telle qu'un croyant seul peut se la représenter...

A Madame D...

Oh ! madame, comment croyez-vous qu'une chose aussi artificielle que la guerre moderne, doive être acceptée comme une possibilité inéluctable ? Ce que je trouve le plus désespérant là-dedans, c'est précisément la gratuité du cataclysme, à moins que ce ne soit cette phrase de perroquet par laquelle on s'y résigne. « Tant qu'il y aura des hommes, etc... ».

Ou alors si vous croyez à la fatalité du vice humain de la guerre, pourquoi rechercher des responsabilités ? Soyez mystique jusqu'au bout. La vérité est qu'il n'y a pas eu de guerre en Europe depuis 500 ans, que très peu de chose dans la cervelle d'un seul ou de quelques-uns, aurait suffi à éviter. Une vieille routine diplomatique, voilà ce qu'est aujourd'hui la guerre. Le meurtre, oui, est dans la nature humaine, mais pas le meurtre sans plaisir. Les gouvernements le savent bien, qui ont dû prendre assez de mesures coercitives pour rendre le service militaire obligatoire.

Ce qu'il y a de désolant chez nous, c'est qu'on ait fait du pacifisme le synonyme d'antimilitariste. Ce que je regretterai dans la guerre, c'est le soldat. Mais considérer comme une « utopie » que les gouvernements — je ne dis pas les hommes à qui l'on ne demande pas

leur avis — ne règlent plus leurs conflits par un moyen aussi follement coûteux et qui, d'ailleurs, n'est qu'une solution de fortune et laisse le conflit pendant, pour cela il faut avoir besoin de la guerre dans son parti.

... Les Wilson et les Winston Churchill, qui connaissent leur responsabilité personnelle dans la déclaration ou la non-déclaration d'une guerre, ne trouvent pas utopique d'être des pacifistes. Il ne s'agit d'aucune réforme de la nature humaine !

... Pardon, mais c'est ma sainte colère du moment de voir confondu avec une nécessité humaine, le rouage le plus compliqué, le plus artificiel, le plus coûteux et le plus inutile de la politique moderne.

27 décembre.

Elle est très bonne, ce qui lui permet de trouver tout le monde méchant.

A Mme D... Deux grands souhaits : la victoire à outrance, et que cela ne se représente plus jamais... Oh ! les précautions de... pour en sauver la graine ! Je ne veux plus écrire que contre la guerre, car on ne peut tout de même agir que dans l'opinion. — Vieillissons l'idée de la guerre, puisqu'il y en a qui travaillent à la rajeunir. — La besogne, en somme, était

déjà bien avancée, c'est ce qui rend cette guerre si cruelle...

A M. Billotte. Je n'ose pas dire que c'est si beau d'être tombé aux Eparges. J'avais lu le récit de ce tour de force en rentrant des sanglots d'admiration. J'ai découpé le journal pour avoir toujours ce récit dans les livres que je relis. J'y écrirai le nom de votre fils. La gloire, l'immortalité, c'est le souvenir dans les cœurs qui survivent, c'est l'amour des vivants pour les morts.

Vos fils et leurs pareils auront fait la mort si belle, qu'ils auront appris le remords, la honte de la vie sauve. Ah ! si cela pouvait nous consoler, soyez sûr que voilà des morts qui ne seront pas oubliés. « La voix d'un peuple entier les berce en leurs tombeaux. » Tous les rapports de la vie et de la mort ont changé à présent. Les oubliés, les sacrifiés, ce sont les vivants. Pourrons-nous jamais les aimer comme nous aimons les autres ?

Au fait, c'est dans ce cahier que je garderai les Eparges, et si je copie des lignes de ma correspondance qui n'ont même pas la valeur de notes littéraires, c'est pour ne rien oublier, pas un battement de cœur envers vous, ô morts pour ma patrie, à qui je veux dédier mon plus grand effort, mon plus grand travail, une pièce dont je ne sais rien encore, si ce n'est qu'elle s'appellera « La Paix » et que je vais à

elle, que je m'y prépare religieusement, comme à une vocation, car il faut qu'elle agisse, ce n'est pas en artiste que je veux exploiter la catastrophe... Puisque j'ai eu ce crève-cœur de ne pouvoir faire mon métier de femme auprès de vos agonies, je ferai qu'à l'avenir on ne vous massacre plus. « Mon fils et mon soldat ».

A Marie G... — Voyez-vous, Marie, on dirait qu'un froc religieux nous tombe sur les épaules. On sent qu'il faut changer quelque chose à l'existence pour avoir une raison de la conserver quand elle est enlevée à tant d'autres. Jamais, moi si libre, je ne me consolerai de n'avoir pas pu soigner, ou seulement servir et distraire nos blessés. C'est comme d'être tenu à l'écart du lit de mort d'un être très cher. Ils sont tellement admirables qu'on ne sait pas qui nous donne le plus envie de pleurer, de l'admiration ou de l'horreur. Pourtant je n'avais pas songé à leur écrire et à prendre un « filleul ». En voilà un qui me le demande. Evidemment pour s'adresser à moi, c'est un lettré. Mais comme tous nos confrères du front qui écrivent à Barrès, on sent que, pouvant disparaître, ils cherchent un témoin qui sauve quelque chose de leur nom, leur donne une heure de survivance, et enfin, fasse de leur gloire autre chose qu'un solennel oubli, n'est-ce pas déchirant ?

Il y en a que ces événements passionnent, à la fin

ils m'ennuieraient, si l'on ne considérait comme un devoir d'être à toute heure avec ceux qui combattent.

Toute la vie politique, qu'elle s'appuie sur la guerre ou non, me paraît aujourd'hui, tellement artificielle, conventionnelle et superstitieuse que c'est comme un décor tombé. Il ne fallait pas sacrifier à ce mythe, « une collectivité » la seule réalité au monde : les individus, et l'on aurait pu, sans en remarquer la gratuité, laisser les hommes politiques jouer à la raison d'Etat, et surtout, oh ! surtout à cette première affaire dans le monde, qui nous vaut les massacres d'aujourd'hui. O bourgeoisie métaphysique, « soutenir son rang de grande puissance ». Lisez le prince de Bulow, lisez le manifeste autrichien — 30 juillet, je crois — vous n'y trouverez pas autre chose, si ce n'est qu'il faut « soutenir dans le monde son rang de grande puissance »... C'est à dire obtenir dans les traités de commerce concernant la camelote et l'épicerie « le rôle de la nation la plus favorisée ».

Infatuation de diplomates qui jugent que les succès ou les échecs de leur spécialité sont les affaires d'honneur des peuples ! M. de Bulow se plaignait que les Allemands ne s'intéressent pas assez à la politique mondiale, c'est à dire à sa partie d'échecs. O prince des orfèvres !

Epoque admirable qu'on peut accepter d'avoir vue à la condition qu'elle ne se répète jamais. Qu'elle

soit un luxe suprême de notre humanité, mais que plus une âme ne consente à la revoir deux fois !

A Renée de V...

A Mr de Curel, — Voilà Robert d'Humières tombé, avec quelle admiration exclusive nous avions parlé de vous ! — Je pleure les jeunes gens. Quels cœurs nous restera-t-il à faire vibrer, lesquels battront encore pour nous après cette décourageante consommation de la mort ? Et pourtant il faut continuer, demeurer cette petite parcelle de France qu'est notre activité, se donner un prétexte à vivre, une raison de conserver ce qui est enlevé à tant d'autres. Il y a des moments où j'ai envie d'aller m'enfermer dans une cartoucherie, comme dans un couvent.

7 juin.

A Jean, — Tu es heureux d'être le témoin de cette magnifique époque. Elle agira sur toi toute ta vie, et te communiquera son énergie, quand le jour, lointain encore, sera venu, de lutter dans un bien autre sens, et de nous opposer, comme si cela dépendait de nous seuls, à ce qu'elle puisse jamais, sur la terre, se représenter deux fois. — Luxe admirable de dévouement, mais auquel il faudra, dans l'avenir, nous opposer par les plus farouches lois somptuaires.

11 juin.

A Mme D..., — Je suis tombée dans Péguy sur une réflexion si parfaite, dans *Notre Patrie*, à propos de Combes : Il est aujourd'hui démontré qu'un homme peut impunément exercer un césarisme impitoyable dans la République, pourvu qu'il ne soit pas bel homme, qu'il ne soit pas militaire, qu'il porte mal même les tenues civiles, surtout qu'il ne sache pas monter à cheval.

Pour autant qu'on peut se souvenir des pièces contemporaines, il me semble que notre théâtre fourmille de coups d'Etat civils. On ne s'apercevait seulement pas du côté séditieux. En ce monde, il n'y a donc de vrai que le prestige, il n'y a danger que là où l'amour commence, celui des femmes, ou celui des foules — A propos de Madhi.

A Mme Dus. — J'admire de tout mon cœur, mais je ne me résigne pas, et si j'accepte pour cette guerre encore, après ce sera complètement fini. Je ne discuterai même plus. L'infirmière qui veille un grand blessé ne se demande pas si sa guérison est une utopie, s'il est plus beau que l'homme soit un martyr. Elle sait qu'elle doit le guérir et donne sa vie pour cela.

J'ai beaucoup d'espoir dans le parti socialiste. Son dernier manifeste est excellent. Ils veulent *toute*

cette guerre, mais ils réclament à la Paix, comme les socialistes anglais, comme les pacifistes américains, cette fameuse force internationale de sanction. Or, ils sont au pouvoir, en France et en Angleterre. Ceux qui regardent l'avenir dans le passé apprendront peut-être, avant de mourir, par quelles mesures, on ne peut plus positives et semblables à toutes les lois et projets de lois votés jusqu'ici par les hommes, on réalisera une utopie et peut-être même plusieurs.... J'ai beaucoup aimé l'article de Barrès, vendredi, sur la *rapidité foudroyante* avec laquelle cette guerre épuise les possibilités d'une guerre européenne.

A M. — Henry James (Book of France) est pénible à suivre, mais émouvant à comprendre. Devant ces émotions on se demande si elles ne valent pas ce qu'elles coûtent, et il faut bien vite réagir contre cet entraînement du sacrifice, cette séduction de la mort. Hélas ! que ne feraient pas les hommes pour mériter qu'on les aime ? Aimons-les à un moindre prix. C'est ce que je demanderais à cette voix de sirène qu'est l'éloquence de Barrès. Ayez l'amour moins carnassier.

« Vous avez certainement raison, pourtant je suis persuadée que c'est une utopie ». Ah ! la timidité humaine, on a peur pour sa « jugeotte » personnelle, on veut d'abord en opérer le salut. On craint

peut-être encore plus « l'utopie » que la guerre. Il faut procéder par voie d'autorité, lui montrer qu'il n'y a pas plus de sécurité pour l'amour-propre d'un côté que de l'autre, que l'on soit pour ou contre l'utopie. Car, en somme, la guerre, événement politique, la guerre contingence, ils ignorent cela. Parce que c'est douloureux, cela doit être fatal. Otez la douleur, ils comprendraient mieux la désuétude, la gratuité, la bizarrerie du rouage diplomatique et gouvernemental.

A Marie G..., à propos du Book of France : « Mais enfin l'héroïsme ne doit pas être la passivité, et l'absence de finalité de la guerre ne sera jamais assez dénoncée. Il y a chez nos chefs intellectuels, une tendance à faire de l'héroïsme pour l'héroïsme, qui est par trop la marque professionnelle : l'art pour l'art ».

Quelle effroyable vie du cœur mais, tout de même, quelle vie ! Voilà les plus tièdes attachements humains, les plus banals, transfigurés dans l'héroïsme et la mort. C'est le seul côté par où l'on puisse presque soutenir la vue de la guerre.

A Marie B... — En fait de politique, il ne suffit pas d'avoir raison, il faut être sûr qu'on vous donnera raison. En se livrant à une démonstration inutile, donc un peu ridicule, les femmes ont nui à leur cause et à celle de la paix.

Je crois avec Wells que c'est par une formidable

campagne d'opinion, menée par tous les moyens dont elle dispose : presse, livre, théâtre, et non par les à-côtés des congrès et des comités, que l'on amènera des résultats. C'est toujours la même loi du succès et la même erreur commise en littérature : Vous voulez arriver ? *Ne fondez rien à côté*, ni petite revue, ni petit théâtre, emparez-vous de ce qui est, des vraies forteresses de l'opinion publique. Un seul homme capable de s'imposer dans un quotidien populaire ferait plus que des milliers de congressistes. Les pacifistes, qui ne seront que pacifistes, feront peu de choses, de même les femmes qui ne seront que féministes. Soyez des forces ou captez des forces. Je persiste à croire que, par l'influence sociale, les femmes peuvent bien plus que par un vote unique qui serait dévolu à chacune. Ce n'est pas son vote personnel qui fait l'autorité politique d'un homme mais, comme dirait Saint-Simon, l'influence de son « intrinsèque ». Le vote viendra certainement et je ne m'en plaindrai pas, mais ce n'est pas en ressassant leurs revendications que les femmes atteindront le niveau des hommes distingués. Les faibles devraient éviter de se spécialiser : en leur faiblesse.

Je reçois des journaux et des revues de sourds-muets qui m'impatientent au lieu de m'émouvoir. On dirait qu'ils ne peuvent avoir aucune préoccupation d'homme normal, rien que des préoccupa-

leur vient donc leur flamme ? Je compte beaucoup sur les hommes d'action. Je trouvais hier dans un article d'Humbert à propos de l'entente financière des alliés : « Ce ne sont pas les Etats-Unis d'Europe, mais c'est un acheminement » ! Tiens, tiens, tiens !

— Larguier blessé ? Dites-lui que je salue cette auréole à son beau talent déjà si noble. Ah ! les confrères nous enfoncent irrémédiablement, nous ne saurons jamais être assez envieuses, assez humiliées. Oui, c'est bien exaltant, magnifique pour ceux qui ont le droit de ne voir que ce côté-là. Droit qui n'appartient qu'aux seuls combattants... Ainsi, il y a des gens qui me donnent des « illusions » ? Cela ne va guère avec ma tournure d'esprit, et je me demande où je peux bien en avoir exprimé : Ce n'est pas un cri d'espoir, mais un cri de révolte que j'ai poussé. Seulement personne ne lit jamais un texte, on regarde dans sa tête ce que l'on a l'habitude de penser sur la question.

Je ne crains pas la guerre, le jour où il n'y aura plus de non-combattants pour la faire...

M. Sazonoff, en novembre 1915, réclame un traité de commerce en France, Angleterre et Russie : « sans quoi cette guerre terrible aurait été livrée en vain ». Quel aveu du néant des opérations militaires ; un traité de commerce entre *alliés*, pour donner une finalité quelconque à la guerre !

A Puech. — Mais non, nous ne sommes pas seuls. Que ferions-nous des êtres d'une autre race ? Nous sommes là, cela suffit et nos champs de bataille sont peuplés invisiblement de tout ce que nous avons d'âmes. Vous êtes plus gâtés que les héros d'Homère et les pieux chevaliers du moyen-âge. Au lieu des Minerve et des St-Michel, vous avez nos âmes d'aujourd'hui, travaillées, achevées par les siècles, plus intelligentes, plus vibrantes, plus émues. C'est à elles de donner, à tous ceux qui tombent, par la fidélité et la transmission du souvenir, la seule immortalité qui ne trompe pas, celle de la douleur et de l'amour humains.

Que je comprends vos regards vers l'avenir ! Il n'est pas vrai que la guerre soit une école d'ascétisme. Je crois que plus près de la mort, nous apprenons à ne rien mépriser de la vie. Je ne suis pas, hélas ! un soldat, mais je sais bien que la guerre m'a guérie de beaucoup de dédains.

28 décembre.

A Henry Marx. — Ils sont tellement ignorants de ces questions de guerre et paix — parce qu'au fond si peu passionnés par elles ! — qu'ils s'imaginent vraiment qu'être pacifiste c'est, ipso facto, être désarmiste, sentimental et nigaud.

A H. — Tête et cœur, nous sommes trop faibles, nous ne tirerons jamais de notre révolte le « maudissement » qu'il faudrait.

A M... — Je suis si peu « écrivain » — puisque c'est la pire injure entre écrivains ! — Je ne goûte que les sentiments qui vont de la personne à la personne. Si j'ai voulu du talent, c'est pour être aimée à travers mes œuvres et pas du tout pour elles.

A Rachilde. — Que l'horrible chose continue, je peux l'accepter, car j'en comprends la nécessité implacable et je suis de race militaire, mais que les intelligences, les cœurs et les volontés ne réagissent pas éperdument pour en sauver l'avenir, qu'ils ne bondissent pas sous l'absurde, c'est peut-être ce qui m'aura le plus édifiée sur l'inertie humaine.

ANNÉES 1916-1917-1918.

A M. G... — Pour moi, je n'admets plus que deux races : les soldats et les pacifistes. Le même coup de foudre qui envoie les uns à l'héroïsme, doit être pour les autres une conversion de Damas, une révélation de tout ce qui était à faire et qui n'a pas été fait.

20 janvier 1916

A M. B... — Mon pacifisme prend des proportions farouches, non pas devant la guerre, l'attitude, hélas! n'a pas à changer, mais devant la scandaleuse indifférence des témoins et des responsables. Tout non-combattant, qui n'est pas un enragé de pacifisme, est un responsable.

A Mme D... — J'ai lu la gorge serrée un de vos plus beaux articles — A Chaplet of Heroes — Ah! l'égoïsme des artistes, les chers garçons n'ont pensé qu'à eux : c'était la plus belle vie et la plus belle mort,

et le devoir est venu dans le sens de leur choix. Ils ont été gâtés ! Mais nous, nous devons lutter avec l'ange et nous déprendre de la terrible nostalgie. Si la guerre est si puissante sur nos cœurs, ce n'est pas qu'elle flatte nos vices et nos appétits, mais elle aura été probablement le plus grand idéal humain, comme elle en est le plus coûteux.

« La qualité maîtresse pour l'instant, c'est le sang-froid, non l'enthousiasme. En général, les minutes précédant l'attaque sont ce qu'il y a de plus silencieux, même de plus morne. Les hommes méritent une forte sympathie plutôt qu'une admiration béate. Chacun fait son devoir ici d'une manière adaptée à son tempérament et c'est tout. L'effort est à peu près constant dans toutes les natures. » Lucien Lobbé.

« J'ai la hantise des premiers tués que j'ai vus à mes pieds. Dans la tempête on y prend moins garde, mais quand on y réfléchit avec calme on en sait toute l'horreur. La mort, telle que la conçoivent les philosophes, la libération de l'âme, c'est sublime ; mais une tête trouée par une balle, une cervelle en bouillie, un cadavre inondant de sang un boyau, un homme sans face râlant pendant deux jours... »

A Puech. — J'ai lu dans je ne sais quelle église, quel sanctuaire que je visitais, cette inscription : « Il n'y a pas un lieu plus saint par toute la terre ». Je vois cet exergue flamboyer sur Verdun.

Nous sommes bouleversés par Verdun d'un espoir inébranlable, mais nous retrouvons toute la douleur des premiers jours ; un peu trop oubliée peut-être. Ah! faut-il que le droit de vivre en France nous ait coûté ce prix-là! La vie me paraît maintenant en moi, et en tous ceux qui ne sont pas les vôtres, un bien mal acquis. En revoyant la neige, le matin, on pense : « Oh! Verdun ». Vous parlez de ceux qui sont tombés. Je ne crois pas qu'une femme au milieu des siens, vivant auprès d'elle, ne sente pas à quel point son cœur est plus près des autres. Ah! je plains ceux qui ne sont pas au front. Mais on voudrait bien faire aussi que les autres en reviennent.

Lundi, 7 mars.

15e jour de la bataille.

A Mab... — Quand il m'a dit au revoir, dans le lourd attirail du départ, et qu'on m'a dit de l'embrasser, il est arrivé si sérieux, si religieux que j'en étais toute impressionnée. Quelle responsabilité nous avons, chère amie, d'être des personnes à demi-célestes pour ces petits héros sans mère que la France nous confie... En regardant l'affreux bracelet d'identité, je pensais qu'avec leurs camarades et leurs chefs, si prêts à disparaître eux aussi, nous sommes leurs

seuls témoins, la seule ancre dans le souvenir pour leurs bonnes petites vies qui s'offrent si naturellement. Merci encore pour les envois Cobden. Ah ! Dieu, les défendre à notre tour et qu'on ne continue plus aux siècles des siècles à les massacrer, les enfants, à qui la patrie n'avait rien donné, et qui m'écrivent « Je suis né gai ».

A Puech. — Votre lettre est venue hier soir, je veux y répondre aujourd'hui. Quelle lettre ! Je l'ai lue avec horreur et désespoir, et je l'ai fait lire, pour que vos lieutenants et vos camarades soient déjà un peu vengés par la douleur des femmes. C'est leurs cœurs concrets qui doivent subir et payer la douleur abstraite de la France. Le cœur des femmes après celui des frères d'armes ! Vous voilà tout consacré par le contact des martyrs. J'ai *vu* avec vous, mais j'ai vu plus beau que terrible. Ce massacre de la dépouille, si impressionnant, on nous l'a décrit et nous ne l'ignorons pas. Mais l'horreur rend plus passionné, il me semble, notre élan vers nos morts. Plus ils sont déchirés, plus nous le sommes aussi. Pas une plaie n'est perdue. Avec quelle piété affectueuse je ne cesse de penser à vos morts ! Un soldat debout, c'est encore, malgré l'émotion, toute la distance de l'homme à la femme ; mais tombé, tombé et massacré, il n'y a plus rien entre eux, c'est une relique à baiser, à porter dans ses bras. Pourquoi

n'avons-nous pas la force d'être là-bas pour vous aider dans ce cruel service des morts ? C'est une de vos noblesses que ce rôle d'ensevelisseurs. Je suis émue que vous m'ayez choisie pour votre veillée funèbre. Non, je ne suis pour rien dans la force qui vous a portés, je ne voudrais même pas y prétendre. Au nom de quoi ? Que sommes-nous près de vous ? Nous n'avons qu'une mission, vous entourer, faire descendre dans vos souterrains un peu de la chaleur de la patrie. En son nom, même sans titre familial, nous avons le droit de nous pencher sur vous, de vous dire que pas une de vos souffrances n'est perdue, non seulement à cause du salut qu'elle accomplit, mais par tout ce qu'elle arrache à nos cœurs. Mais maintenant que je sais tout cela, vous comprenez qu'il faudra me donner un peu plus de vos nouvelles, ne fût-ce, comme le maréchal de Luxembourg le faisait pour Jean-Jacques, ne fût-ce qu'une enveloppe vide tous les huit jours... Que je suis heureuse de ce qu'a fait votre lieutenant ! J'ai un si grand respect pour ces distinctions-là, on sait ce qu'elles représentent. Et en même temps, vous en recevez une autre qui prouve que vous êtes bien de « notre corporation » comme dit Barrès, les deux vont si bien ensemble ! Je suis contente pour ce poème que j'ai aimé la première.

Et voici qu'on nous parle d'offensive prochaine

et formidable, vous devinez ce qu'on ressent. Si, à l'émotion actuelle, il faut ajouter la joie du triomphe, je crois que je n'y tiendrai plus. La guerre douloureuse, on se raidit pour la lutte ; mais qu'à la guerre douloureuse succède la guerre triomphale et que l'autre en ait été le prix, il n'y aura pas assez de sanglots pour une joie pareille. Le bonheur vaut ce qu'il a coûté. Vous verrez qu'à la paix nous serons tous à demi-fous. Quelle place aura notre pays ! Quel prestige... Vous avez raison, il faudra trouver le moyen d'être digne d'y vivre. Pour vous il s'agira de ne pas déchoir : avoir vécu comme vous le faites, et retomber à la vie de tous les jours. Ah ! c'est pour cette vie qu'il nous faudra être difficiles et cruels. Mais je crois que vous vous préparez des bonheurs comme on n'en soupçonnait pas autrefois. Adieu, mon filleul, je suis hantée par ces morts et ces mourants que vous avez portés. Saluez leurs tombes pour moi, je m'y agenouille auprès de vous, tout ce que la religion, tout ce que la poésie, tout ce que le cœur humain a su trouver de plus pieux et de plus caressant, bourdonne dans mon souvenir, je leur apporte cette rumeur de toutes les âmes :

« La voix d'un peuple entier
Les berce en leurs tombeaux. »

A Madeleine, — J'ai aimé vos parents qui m'ont

élevée, je me suis sentie aimée d'eux, bien plus qu'il n'est d'ordinaire à une nièce de le faire. La seule partie sans ombre de ma vie est celle que j'ai passée dans leur maison. Il n'y a pas de jour que je ne revoie ce soleil de la salle à manger qui nous réunissait, soleil qui passait sur le port, la rade, le château, la Pointe espagnole, le phare de Ste Anne, le Goulet. C'est un souvenir ému, vivant, quotidien, et plus je vois la vie, plus je comprends la supériorité qui était en eux, et dont vous êtes les si parfaites héritières, aussi pour moi, mes chéries, vous êtes *tabou.*

A M. S... — Tous, hommes de science et de pensée, vous me faites l'effet d'hérétiques. Vous discutez des points de doctrine, mais jamais, jamais la doctrine. Vous discutez de la guerre, mais pas la guerre. Sur tous les autres points, vous nous avez habitués à une attitude toute différente. Religion et science — deux ordres de faits si positifs ! — vous avez fait de tout une question. Devant la guerre seule, vous êtes des croyants, à moins que... à moins que vous ne disiez pas tout.

27 mars.

A Mme D... — Verdun a beau tenir bon, ce n'en est pas moins un cauchemar. On me dit que nous avons aussi les flammes et que nous avons fait 900

aveugles... Etre contemporain de cela... et tout le monde a l'air si calme. L'horreur n'est qu'un tout petit frisson de surface.

A Lady Frazer. — J'ai espoir en vos hommes d'Etat. Sir Ed. Grey ne pense pas que la guerre soit la meilleure politique réaliste et utilitaire. Mais les diplomates ! Ils portent déjà le vibrion des conflits futurs...

4 juin.

Devant la guerre nous avons encore l'attitude qui était celle des esprits distingués, sous Louis XIV, à l'égard de Dieu. C'est le dernier dogme que l'esprit critique n'ait pas atteint. Tous ces écrivains qui n'en reviennent pas que, devant la guerre, les pacifistes soient restés pacifistes. Mais c'est précisément *parce que la guerre*, qu'il s'agit d'être pacifiste. Et ils sont comme les paysans qui n'arrivent même pas à entendre et à reproduire par l'écriture les sons des syllabes françaises, ils parlent « rêve » et « illusion ». Le pacifiste a moins de rêve et d'illusion que vous. C'est parce qu'il n'a pas la moindre confiance en vos pactes et en vos paix, qu'il lui faut absolument autre chose. C'est parce qu'il n'a aucune illusion sur vos lendemains qu'il élabore non pas un rêve, mais un *programme* et comme l'a dit Norman Angell :

« Plus nous nous heurterons aux difficultés, plus s'en exalteront nos énergies ». Il est temps que vous fassiez connaissance avec le pacifisme à poigne, au lieu de vos épanchements en ces livres bavards sur les « guerres de races » et les « guerres de culture ». Le cerveau de l'homme est inépuisable quand il s'agit de donner un sens à ce qui n'en a pas. Oui, nous sommes un animal très intelligent, et l'histoire et la politique sont d'incomparables terrains d'exercice pour l'assouplissement de nos esprits. On finit par être las des faits, des faits qui nous donnent toujours raison et qui confondent l'adversaire, et cela avec une égale vérité de part et d'autre. On peut tout dire, les vérités les plus contradictoires, « à la lueur des faits », deviennent la vérité également plausible, également frappante pour peu qu'un homme d'esprit s'en mêle. Tout est facultatif ici, et interchangeable. Alors je m'embarque carrément pour là où je veux aller à la Frédéric II, il y aura toujours assez d'historiens, de sociologues, de politiques et d'économistes, pour prouver ensuite, quand j'aurai fait ce qui m'a plu, que la « lueur des faits » et « la loi de l'histoire » annonçaient mon succès.

A M. S... — En fait de libre échange, je n'en demande pas plus que vous ne m'en dites. Le jour où il sera bien avéré que la guerre est un monde factice, sans autre fin qu'elle-même, sans aucune utilité pra-

tique devant les réalités de la paix, le pas accompli sera déjà énorme.

16 juin.

A Henriette. — J'avoue que je trouve ces admirables morts plus déchirants encore que les autres. En ce moment on se demande comment on pourra survivre. Il est à la fois abominable et heureux, que la capacité de souffrir soit si limitée en ce monde. Mais aussi, c'est à ceux qui comprennent de souffrir pour les autres, à la manière de notre chère sainte Thérèse, pour que soit payée l'effrayante dette de douleur que nous lèguent les champs de bataille ; dette collective qu'on s'épouvante de voir si légèrement ressentie par les épargnés. Devant la guerre ils ne vont pas plus loin que les banales exclamations.

Tout le monde est d'accord, soit, « tout le monde veut la paix », mais il ne faut pas dire : « on ne diffère que sur le choix des moyens », ce n'est pas cela : « il y a ceux qui veulent organiser la paix définitive, et ceux qui sont convaincus que c'est une utopie ». Il est assez clair que ce n'est pas avec ces tempéraments-là que nous ferons jamais la paix : Ah ! devant la différence des réactions dans l'épreuve commune, comme on comprend la différence des destinées individuelles.

L'opinion publique, quel vain mot, tant qu'il n'y aura que des opinions individuelles pour l'interpréter!

A Puech. — Je ne me console pas de ce que vous me dites de l'existence de là-bas, mais il faut au contraire *me dire le pire*. C'est notre devoir de souffrir de loin avec vous, on souffre comme on peut! Il n'y a pas un degré de quiétude ou d'accommodement avec la guerre qui ne doive être poursuivi sans pitié, par le rappel de tant de choses impardonnables. Vraiment l'horreur n'est qu'un si léger frisson de surface! Sans cela pourrait-on vivre? Et l'on vit pourtant, à trop peu de choses près.

16 juillet 1916.

A Marie B... — Oui, il faut la victoire pour sortir proprement de cette guerre. Mais à part le rétablissement belge et serbe, le retour de l'Alsace-Lorraine, et autres choses analogues, je me désintéresse de toutes les conditions de paix, dites « garanties de paix » lesquelles me paraissent tout aussi bien des garanties de guerre : Ce n'est jamais d'une paix que peut sortir *la paix*. Il n'y a pas de victoire qui la donne. Elle relève de toute autre préparation pour laquelle les diplomates n'ont jamais fait leurs

preuves, pas plus que les meilleures têtes de nos contemporains. Ils n'en sont pas là ! Et moi qui ne veux plus juger les hommes que du point de vue de la paix, à peu près comme Pascal les jugeait du point de vue de Dieu, je sens toutes les saintes colères et toutes les verges du Jansénisme me passer dans la main.

Le Trez-Hir, 13 août

A Marie G... — O stupidité monstrueuse, qui ne dure, qui ne s'est maintenue dans nos époques modernes, qu'à la force des poignets des stupides. Chose inutile et folle, dont à force de lui répéter qu'elle ne peut pas s'en passer, l'humanité est arrivée à le croire. Avez-vous la patience de lire les journaux quand ils parlent des « buts de guerre » ? !!!

A tante Gabrielle.— La lecture de... est harassante ; ce n'est pas qu'ils aient tort. Il est évident qu'à la paix il faudra prendre tout ce qui pourra nous rendre plus forts dans la prochaine guerre, quitte à ce que cette prochaine guerre nous l'enlève. Mais appeler cela des garanties de paix ! Il y a une vérité de La Palice qui serait bonne à vulgariser, c'est que la paix ne nous sera donnée que par le pacifisme.

Dans un article sur Yuen-Chekaï :

Dans les dernières années de la dynastie, les hommes d'affaires, les financiers, les grandes maisons

d'armement, d'Europe et d'Amérique avaient formé un vaste projet afin de pouvoir tirer de cet immense pays le bénéfice de l'exploitation de ses richesses ; on avait formé un consortium, composé de banques importantes d'Allemagne, d'Angleterre, de France et des Etats-Unis. La diplomatie de ces quatre puissances approuvait et appuyait le projet. On devait d'abord lancer une série de grands emprunts de plusieurs milliards pour permettre la militarisation de la Chine et les grandes commandes du matériel de guerre qu'elle comportait.

C'est l'horreur de la guerre qui domine chez tous ; alors, comme l'homme a toujours fait devant la douleur, on mysticise le fléau. Le plus grand danger vient peut-être de ce lyrisme dont nous nous voilons toujours devant la mort gratuite et « inventée » — mot de Marx — Ce qui me révolte et me frappe bien autrement dans la guerre, c'est précisément l'absence de cette fatalité dont notre routine verbale et tant de lyrisme invétéré s'obstinent à la gratifier.

Ce qui me frappe, et plus que l'horreur encore m'a rendu la guerre insupportable — il y a bien de l'horreur aussi que nous acceptons dans la nature —, c'est la gratuité, l'artificialité, la non-nécessité du fléau. Et cela, comme toujours au monde, venant peut-être uniquement d'une erreur verbale. Les plus

hautes découvertes commencent toujours par une réforme de vocabulaire. — Tant que nous parlerons « d'éléments déchaînés », il n'y aura évidemment qu'à nous croiser les bras. Mais s'il s'agissait d'une simple étude psychologique, un critique de goût hausserait les épaules et prierait l'écrivain de rechercher le terme juste. Qu'est-ce qu'un élément humain qu'on déchaîne sous peine de mort ? Un élément qui obéit à vos lois obéirait bien aux miennes.

....

Ce qui me révolte dans la guerre, c'est que je n'ai pas rencontré l'obstacle sérieux à combattre, c'est que ce fléau monstre n'est qu'un moulin à vent ; quiproquo sinistre. A qui fait-on plaisir ici ? Je sais bien qu'il y a les fournisseurs, et les profiteurs de la guerre, mais tout de même, sans le quiproquo de la raison d'Etat, ce n'est pas pour eux qu'on signerait un décret de mobilisation générale. Chacun pousse des cris devant l'incendie, chacun voit brûler sa maison, et tous les bras demeurent inactifs parce que du consentement universel, on a dit : « Il est certain que l'eau n'éteint pas le feu », et tout le monde est resté foudroyé de cette évidence. Je n'exagère pas, ici il est impossible d'exagérer.

La raison pour laquelle l'homme est rarement un génie dans les sciences et dans les arts : l'absence d'originalité, son incapacité à ne pas répéter autrui, et

à ne point croire ce qu'il répète, c'est encore la plus forte raison qui milite en faveur de « la guerre fatale ». Ce ne sont pas les « passions humaines » bien au contraire, c'est l'inertie humaine, qui agit ici.

Changez le répertoire du sansonnet, apprenez-lui à siffler la paix, au lieu de siffler la guerre ; peut-être serez-vous assez naïfs pour prétendre que l'oiseau a bien évolué.

Peut-être m'objectera-t-on que l'obstacle, parce que ridicule, n'en est pas moins énorme. Les énormités de ce monde, dès qu'on est résolu à dépouiller tout lyrisme verbal, perdent beaucoup de leurs dimensions. Ne nous exagérons rien, même nos tâches. La besogne à accomplir était d'une nécessité moins primordiale, le jour où quelqu'un s'est avisé de dire : « Si c'est possible, c'est fait, si c'est impossible, cela se fera. » — Le monde est à notre mesure, soyons plus simple, même quand nous nous attaquons aux plus fortes résistances de l'espèce.

Il est vrai que l'exercice d'une volonté moyenne est encore assez rare chez l'homme. *Je ne parle pas des combattants*, ceci soit dit une fois pour toutes. L'héroïsme qu'ils dépensent est hors de cause puisque je me révolte jusqu'à la passion, jusqu'à l'agonie, du fait qu'ils aient encore à le dépenser. Ceci bien établi, la différence des réactions devant la guerre, la soumission des cerveaux en général et même l'exploi-

tation esthétique du martyre des autres, le néant de l'effort devant l'inacceptable et l'inadmissible. Cette opposition de la fièvre et du sursaut à la résignation du sage qui déplore, mais qui n'y peut rien, ces quantités variables de la volonté, est encore ce qui m'a le mieux fait comprendre la différence des destinées humaines.

A Puech. — Je n'aime pas ce que vous me dites de mes lettres, les lettres, cela se publie après la mort et personne, moins que moi, n'écrira pour la postérité. Je hausse les épaules devant les écrivains qui travaillent pour elle. Je ne veux avoir de talent que pour mes contemporains, pour ceux-là seuls qui me sont destinés, dont je peux croiser le regard, et sentir battre le cœur. Non, je ne crois décidément pas à la postérité, pas plus à ses sanctions qu'aux satisfactions qu'on en reçoit !

La postérité est morte pour moi qui serai morte pour elle.

A Mme M. — Je ne me sépare de vous que dans votre désespoir de l'action possible. Je crois la guerre, la guerre fatale, comme toutes les choses qui ont été fatales au monde, un faux épouvantail. Pensons ce que nous voudrons de la nature humaine et de la nature des masses, peu importe ! Ce n'est pas à elles que nous nous heurterons, l'obstacle n'est pas si grandiose. Ceux qu'on a fait obéir à un ordre

de guerre, obéiront à un ordre de paix. C'est ici un duel entre dirigeants, entre minorités dirigeantes, comme toujours d'ailleurs, entre ces minorités par lesquelles vit le genre humain. Ce que quelques hommes ont voulu, quelques autres peuvent, admirablement et sans la moindre utopie, ne plus le vouloir. Tout dépend de la force, de l'autorité, de la mortelle insistance de leur *veto*... Peut-être ne faut-il même pas exagérer la tâche. Gardons-nous du mysticisme en politique. Attendez le jour où les intellectuels — à la suite de quelques-uns d'entre eux évidemment plus hardis — attendez le jour où les intellectuels oseront s'en mêler. C'est la seule éventualité que le prince de Bulow redoutait à l'égard du socialisme. « Le goût et la mode n'y sont pas », disait tout bonnement un de nos ministres des affaires étrangères. Un beau jour on enfoncera une porte ouverte, peut-être est-elle déjà enfoncée, mais personne n'oserait en répandre la nouvelle. Tout ici est d'une telle *jocrisserie*. Ce serait vaudevillesque, si ce n'était à en mourir de chagrin. Oh, madame, je vous l'avoue, pour moi, en dehors de « l'obligation à la guerre » il ne resterait pas grand'chose de la guerre. Le « goût du risque » est individuel. Il n'a pas besoin de mobilisation générale !

A Alice L. — Comme je voudrais que tu fasses un sort à cette grande valeur qui est en toi ! Car

il ne suffit pas d'être un esprit de premier ordre, d'avoir une culture superbe et assez de talent pour trouver l'expression de l'un et de l'autre. La vraie difficulté de nos carrières de lettres est qu'il ne suffit pas d'être de force à les remplir, il faut encore *les inventer*. Je me rappelle, dès le début, je sentais bien de quoi je serais capable, mais il me semblait que je ne trouverais jamais un sujet de pièce ou de roman. J'enviais les savants qui sont assurés de ne pas manquer de travail pour le lendemain. Au passage d'une pièce à une autre, j'ai encore cette impression : « il n'y a plus de sujet pour moi. » Je sais maintenant que c'est une illusion, on trouve les sujets de la même manière qu'on les traite, en les voulant, en cherchant, en s'obstinant. Si ça ne vient pas aujourd'hui, ça viendra demain. Peut-être ne se donne-t-on pas du talent, mais à coup sûr, on se donne sa carrière. Il ne faut même pas s'en exagérer l'effort, à la manière de Flaubert, bien romantique. C'est toujours de nos pareils que nous devons triompher, en esprit, en travail, en talent...

A Mad. Mardrus. — Il faut se garder, je crois, de faire un mérite à un artiste de sentir comme tout le monde dans une épreuve commune, alors que dans la commune épreuve de la vie personnelle, ils savent si bien sentir plus que tout le monde, avec une acuité qu'on appelle « originalité », mais qui est pour

moi la grande épreuve de degré et de qualité, la vie réelle de l'émotion.

A Rachilde. — Ces criminels étourneaux parlent des « passions humaines », mais où sont les passions humaines dans cette course à l'héroïsme et au sacrifice universel? Et la conclusion sacrilège qu'ils tirent de ce déchirant martyre c'est que « l'homme est un loup pour l'homme »!

27 nov.

A M. de F... — Pour la paix, ma pauvre amie, je me demande comment il faut s'exprimer pour arriver à se faire comprendre, et je serais bien révoltée d'une pareille méconnaissance du pacifisme, de la guerre, et des hommes devant la guerre, chez un prélat chrétien, si je ne savais que sa mission en ce monde est autre que celle de penser. Le pacifisme n'a jamais été, désarmer *devant l'agresseur*, ce serait le suicide, mais désarmer l'agresseur. Quant à parler des passions humaines, dans une guerre comme la nôtre, c'est un véritable crime de lèse-héroïsme. Où sont les passions humaines dans ce martyre volontaire de tous les peuples? La guerre *par raison d'Etat* ne sert aucune passion humaine, elle sert une idée fausse : Voilà pourquoi, le jour où les pacifistes seront revenus du champ de bataille.

— s'ils en reviennent — nous aurons besoin, à côté de l'effort militaire, toujours nécessaire, mais non suffisant — cette guerre l'aura prouvé à l'Allemagne — nous aurons un furieux besoin de leur effort et de leur dévouement à la paix, si notre victoire ne doit pas être annulée par la guerre qui reviendra dans cinquante ans.

28 novembre.

Hélas, je leur écris à tous la même chose et pourtant je le recopie ici avec un grand effort de patience. A force de redire la même chose, j'espère trouver un jour la formule claire, simple, la formule qui porte enfin, qui porte sur tous...

A tante Eugénie. — On dit l'armée anglaise splendide et, enfin, au point. Elle le prouve déjà, mais c'est un genre de satisfaction qui ne va pas sans grondement de colère au fond, sans un terrible haussement d'épaules. Non, je ne suis pas de ceux que les prochaines offensives épanouissent. Qu'on dise « il le faut » et qu'on se taise. On ne doit pas exulter de pareilles victoires. La victoire ? Il la fallait, voilà tout. Assez de réminiscences et de lieux communs : Une victoire *ne se chante pas*, elle se pleure.

A Marie G... — Vous me parlez de Wilson...

Oh ! ce n'est pas dans les journaux qu'il faut chercher des interprétations ! Le fait que les petits neutres d'Europe ne répondent pas à son geste — ce qu'il n'a jamais vraisemblablement attendu — n'est rien à côté de ce fait que le geste a eu lieu. Il faut tout ignorer des genèses historiques pour ne pas donner leur importance aux chiquenaudes initiales. « Idéalisme » ? Mais il n'y a pas une démarche des hommes qui n'ait son mobile et son point de départ dans une idée. La guerre actuelle est plus riche en idéalisme, en mysticisme forcené que tous les programmes des pacifistes. Quelle idéologie que cette définition allemande, et pas seulement allemande de l'Etat ! C'est la guerre qui exige qu'on meurt pour une idée, ce n'est pas la paix. Et comme on reconnaît les livres et les paroles, comme on reconnaît les idées — assez récentes d'ailleurs — comme on reconnaît les idéalistes responsables dans le cataclysme actuel ! Idées fausses économiques, idées fausses ethnologiques, marottes absurdes sur la « psychologie des peuples », interprétations traditionnelles et livresques des historiens, recours aux moyens surannés et d'ailleurs inopérants, il n'y a que cela dans les guerres modernes.

Il n'y a pas jusqu'à la résignation générale aux « passions humaines », cette scandaleuse rengaine, qui ne soit l'idée fausse, le préjugé impardonnable, l'idéologie prétentieuse des cerveaux. On ne décrète

pas une mobilisation générale pour satisfaire les passions des gens qu'on arrache à leurs foyers. La guerre pour les peuples, pour tous les peuples, *c'est l'obéissance aux lois*. Et conclure que cela qu'on ordonne, ne peut pas être empêché, que prendre des mesures en vue de son empêchement futur est de « l'idéalisme », n'est qu'un exemple de l'imbécillité partielle où le préjugé peut conduire les gens, pour le reste normaux et intelligents.

ANNÉE 1917

6 mars 1917

A Henry Marx — Je suis sûre que Magdeleine dira de belles choses, et qu'elle saura éviter de choquer des sentiments honorables et *nécessaires*. Il ne s'agit pas d'énerver notre esprit de lutte : Porter la discussion sur le terrain des larmes et de la pitié, hélas ! nous sommes tous d'accord : *La division n'est pas là.*

Mais il n'y a pas deux mondes : « L'intellectuel » et le réel. « L'intellectuel » n'est qu'une plus grande application, une plus grande attention au réel.

ANNÉE 1918

Lorient, mai 1918.

A Mme Duclaux. — Pour qui votre Victor Hugo ? Je vous plains d'être obligée de relire tout son fatras. Les grands poètes eux-mêmes ne sont faits que pour de grands instants. C'est un écueil que la continuité, la longévité du lyrisme. Les plus beaux héritages poétiques sont ceux des poètes de quelques volumes : Shelley, Vigny, Mary Robinson.

A Marie-Aimée. — On me chicane Claude comme on m'a chicané Philippe Alquier. On n'aime jamais la supériorité dans la nuance exacte où on la souhaite. On n'aime, au fond, que la supériorité qu'on méprise.

Oh! la critique, vous avez parfaitement raison, un critique n'a jamais prouvé que lui-même. Quant à la sensibilité, ne vous laissez pas impressionner. Les jeunes m'ont admirablement vengée, à cet égard.

Croyez qu'en matière de sensibilité j'ai, moi aussi,

mes exigences et les œuvres qui satisfont ces messieurs sont fort loin de les combler.

A M. A... — Vous écrivez des vers. « Cela console », disait Goethe. Moi, j'avoue que l'œuvre d'art ne me console pas plus que vingt minutes de gymnastique suédoise. Cela me fait un bien de même nature. Cela vous tient en forme et vous permet de vous passer d'être consolé.

A M. A... — Le danger passe, mais la douleur reste. Et dire qu'on publie autre chose dans nos revues et jusqu'à des romans et qu'il n'existe pas un esprit d'homme ou de femme qui ne fasse passer n'importe quoi avant le problème de la paix...

Castlereagh refusant de subordonner l'Europe à une police internationale dont l'armée russe serait le plus puissant élément. Ce système ouvrait à la Russie les territoires de tous les états confédérés pour exercer sa garantie aux points les plus éloignés de l'Europe. Il répondait aux déductions logiques qu'Alexandre tirait de la Sainte Alliance — au nom de la très sainte et inviolable Trinité — et des traités antérieurs « Une alliance limitée pour des objets définis est une chose ; une union universelle pour agir pour une action commune, dans des circonstances qui ne peuvent être prévues, est une toute autre chose. L'admission, dans les conseils d'Europe, d'un nombre de petits états, serait ouvrir la porte aux intrigues

et aux périls qui sont réduits à leur minimum dans une alliance étroite. La difficulté de distribuer exactement l'importance des membres constituant une telle assemblée, a été démontrée par la constitution de la Diète fédérale, dans laquelle le faible pouvoir électoral donné à l'Autriche et à la Prusse les a conduites à une rivalité pour gagner des adhérents. » Loin qu'une telle ligne pût conduire au désarmement, l'influence décisive appartiendrait aux gros bataillons. Il est à craindre que l'empereur Alexandre se déguisât à lui-même, sous le langage d'une abnégation évangélique, l'ambition d'usurper dans la nouvelle confédération d'Europe, la position prépondérante que l'Autriche a obtenue dans la confédération Germanique.

A M. A... — Et puis, vous savez, je ne saurai jamais marier les gens. J'ai horreur des confidences et je n'y pousse pas. Anormal, n'est-ce pas, pour un écrivain ? Mais leur fatras est tellement banal, tellement copie, à la manière de... J'en ai si peu besoin comme écrivain, et j'en suis à tant de lieues comme femme.

Comme écrivain, je prends d'eux ce qu'ils ne savent pas et, comme femme, je ne prends rien. Je ne demande de confidences conscientes qu'à l'histoire.

1er août.

Hélas ! oui, un monde de héros. J'admire. J'ai surtout envie de pleurer et d'enrager. Il est dangereux d'être gardé pendant quatre ans en présence d'un objet admirable. Oui, un monde de héros. Sera-t-il plus facile d'y aimer après qu'avant ? O mystère profond de la personne qui obtenez les grandes amours, qui les obtenez de ceux qui les donnent, les exigeants, les difficiles, les implacables, en quoi résidez-vous donc ?

Valeur personnelle, nous réclamons le caractère alors que vous êtes esprit, serait-ce que nous réclamons l'esprit quand vous êtes caractère ?

Conclusion : si j'aime ce héros et non pas celui-là, ce sera pour une nuance en lui qui était là avant l'héroïsme, et je ne parle pas de l'amour aveugle, mais de l'amour-amitié, de l'amour-estime, de l'amour-reddition morale. O mystère de la personne. O Altitudo !...

FIN

TABLE

TOME PREMIER

TOME SECOND

15

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
30 AOUT MCMXXII, PAR
LA SOCIÉTÉ D'IMPRIMERIE,
D'ÉDITION ET DES JOURNAUX
DU BERRY (ERNEST GAUBERT,
DIRECTEUR), A CHATEAU-
ROUX, POUR LES ÉDITIONS
G. CRÈS ET Cie A PARIS